

# SYNTHESIS

ACADÉMIE ROUMAINE  
INSTITUT D'HISTOIRE ET DE THÉORIE  
LITTÉRAIRE «G. CĂLINESCU»

LANGUAGE AND LITERATURE  
IN THE AGE OF ENLIGHTENMENT

P5394

XXXIX

2012



EDITURA  
ACADEMIEI  
ROMÂNE

*Directeur* : EUGEN SIMION

*Rédacteur-coordonateur* : NICOLAE BÂRNA

## COMITÉ CONSULTATIF

SERGE FAUCHEREAU  
MICHAEL METZELTIN  
DUMITRU ȚEPENEAG

## COMITÉ DE RÉDACTION

*Membres*: MANUELA ANTON – *secrétaire du comité*  
CRISTINA BALINTE  
ALEXANDRA CIOCÂRLIE  
BOGDAN DASCĂLU  
CRISTINA DEUTSCH – *secrétaire du comité*  
ANA-MARIA ROMIȚAN

*Redacteur*: MONICA STANCIU  
*Informatique éditoriale*: MAGDALENA JINDICEANU  
*Couverture*: MARIANA ȘERBĂNESCU

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à *Synthesis*, Bucarest 050711, Calea 13 Septembrie nr. 13, sector 5.

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires accompagnés des disquettes respectives.

Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 10 pages dactylographiées pour les articles et de 2 pages pour les notes de lecture.

Toute commande sera adressée à:

**EDITURA ACADEMIEI ROMÂNIE**, Calea 13 Septembrie nr. 13, Sector 5, București, România, 050711, Tel. 4021-318 81 06, 4021-318 81 46; Fax 4021-31824 44, E-mail: edacad@ear.ro

**ORION PRESS IMPEX 2000 S.R.L.**, P.O. Box 77-19, sector 3, București, România, Tel./Fax: 4021-610 67 65, Tel./Fax: 4021-210 67 87; Tel.: 0311044668; E-mail: office@orionpress.ro

**S.C. MANPRES DISTRIBUTION S.R.L.**, Piața Presei Libere nr. 1, Corp B, Etaj 3, Cam. 301-302, sector 1, București; Tel.: 4021 314 63 39, fax: 4021 314 63 39; E-mail: abonamente@manpres.ro, office@manpres.ro; www.manpres.ro

© 2013, EDITURA ACADEMIEI ROMÂNIE

www.ear.ro

<https://biblioteca-digitala.ro> / <https://www.inst-calinescu.ro>

# SYNTHESIS

ACADÉMIE ROUMAINE  
INSTITUT D'HISTOIRE ET DE THÉORIE LITTÉRAIRE  
« G. CĂLINESCU »

XXXIX / 2012

LANGUAGE AND LITERATURE IN THE AGE OF ENLIGHTENMENT

## SOMMAIRE

GH. CHIVU, Dimitrie Cantemir et le renouvellement de l'ancien roumain littéraire .....	3
IOANA COSTA, Dimitrie Cantemir's <i>Annotations</i> in <i>The Growth and Decay of the Ottoman Empire</i> .....	13
MANUELA ANTON, Marital Strategies in the Correspondence between Antioch Kantemir and Maria Kantemir: The Employment of the Symbols of Animals .....	19
ILEANA MIHĂILĂ, Une esthétique de l'érotique: une grammaire des gestes dans un roman libertin des lumières françaises .....	27
CRISTINA DEUTSCH, Masking Status: Costume and Ego Veiling in Literature. A Comparative Study in Literary Textures. The Jewish Identity's New Clothes. American-Jewish Clothing Habits in Fiction .....	35
DANIEL IONESCU, The Imitation of Perception: The Evolution from <i>Camera Lucida</i> to Futurism's Dissemination .....	47
ALEXANDRA CIOCĂRLIE, Plaidoiries en faveur du classicisme: M. Eminescu, T. Maiorescu et E. Lovinescu sur l'enseignement classique roumain .....	61
A.C. СТЬКАЛИН, Румыния летом 1964 г. Отношение общественного мнения к СССР глазами советского литератора .....	71

### Notices bibliographiques

Davide Astori, *La "Vita di Bertoldo" di Giulio Cesare Croce nella versione del manoscritto n. 328 (230) del Fondo Zabelin 45641*

Synthesis, XXXIX, p. 1-102, Bucarest, 2012

*del Museo storico di Mosca* (Cristina Deutsch); Marco Cugno,  
*Mihai Eminescu: nel laboratorio di «Luceafărul»* (Cristina  
Balinte); Ilf and Petrov, *America fără etaje* (Cristina Deutsch);  
Vladimir Makanin, *Spaima* (Cristina Deutsch)..... 97

# DIMITRIE CANTEMIR ET LE RENOUVELLEMENT DE L'ANCIEN ROUMAIN LITTÉRAIRE

GH. CHIVU\*

*Abstract:* The author seeks to identify and to explain some of the characteristics of the works written by Dimitrie Cantemir in Romanian language (*Divanul, Istoria ieroglifică* and *Hronicul*). On the one hand, this enterprise aims at emphasizing Cantemir's linguistic and stylistic innovations in the development of the Romanian written culture at the end of the seventeenth and the beginning of the eighteenth centuries. On the other hand, there will be discussed the ineffectiveness of some aspects of his cultural heritage.

*Key words:* old Romanian literature; belles-lettres; linguistic norms; stylistic norms; lexical inventions with a stylistic function.

1. Pendant le „siècle d'or” de la littérature roumaine ancienne, situé entre l'apparition de *Cazania* publiés par Varlaam et la fin de l'activité d'Antim Ivireanul<sup>1</sup>, période dans laquelle la Moldavie a évidemment été la province roumaine qui a connu une activité culturelle soutenue, Dimitrie Cantemir s'est remarqué non seulement par une grande culture, d'une réelle facture européenne, mais aussi par des ouvrages surprenants autant du point de vue de la diversité des domaines illustrés, ainsi que de celui de la nouveauté des démarches proposées<sup>2</sup>.

Précurseur en ce qui concerne l'écriture littéraire trouvée au commencement d'un long et ardu processus de renouvellement et de laïcisation, le prince érudit s'est imposé dans la conscience des historiens de la littérature roumaine comme auteur d'*Istoria ieroglifică*, notre premier roman originel, et, dans celle des chercheurs de notre langue littéraire ancienne, en tant que fondateur du langage philosophique<sup>3</sup> et, implicitement, comme promoteur du renouvellement du lexique

\* Gheorghe Chivu is a Correspondent Member of the Romanian Academy, Section of Philology.

<sup>1</sup> Se limitant à la Moldavie, Virgil Cândea situait ce „siècle d'or” de la littérature roumaine entre le moment de l'apparition de *Cazania* publiés par Varlaam (1643) et l'année où Ion Neculce achevait la narration de son *Letopiseș* (1743). Voir, à ce propos, le volume collectif *Un veac de aur în Moldova (1643-1743)*, Chișinău, București, 1996, pp. 4 et suiv.

<sup>2</sup> Il existe des présentations détaillées de ces écrits dans les pages de plusieurs monographies et bibliographies consacrées à Dimitrie Cantemir. Voir, premièrement, P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, [București], 1958, pp. 259-261 et, récemment, *Dicționarul general al literaturii române, C-D*, București, 2004, p. 49.

<sup>3</sup> L'idée est constamment revenue, tout d'abord, dans les études publiées par G. Ivănescu. Voir, par exemple, *Rolul lui D. Cantemir în dezvoltarea terminologiei filozofice românești*, dans *300 de ani de la nașterea lui Dimitrie Cantemir*, București, 1974, pp. 125-132.

ayant un modèle gréco-latin. La référence aux deux grandes cultures, grecque et latine, a d'ailleurs été suivie de l'essai de renouvellement structurel de notre expression littéraire, tentative singulière dans une époque où le slavisme continuait de dominer l'écriture sud-est européenne.

Les appréciations, généralement superlatives, sur le contenu et sur la forme des textes dus à Dimitrie Cantemir, remarques exprimées par les chercheurs de notre culture ancienne dans une perspective monographique, ne mettent pas suffisamment en évidence la nouveauté de l'écriture du grand savant dans le cadre général de notre ancien roumain littéraire. De plus, ils n'analysent pas en détail la relation de la forme latine, dans laquelle ont été rédigés les originaux de quelques-uns de ses écrits scientifiques (comme *Divanul* et *Hronicul vechimii a romano-moldo-vlahilor*), et la forme roumaine, dans laquelle ont été transcrites les dernières versions de ceux-ci<sup>4</sup>, respectivement, d'un côté, entre l'expression littéraire, si prétentieuse, de son seul texte littéraire, *Istoria ieroglică*, et, de l'autre, la langue parlée ou celle des productions folkloriques, dont les traces ont été aperçues dans (apparemment) le bien connu récit datant du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est pour cela que, dans les pages qui suivent, nous nous proposons d'identifier et de commenter quelques-uns des traits qui individualisent les trois textes roumains dus à Dimitrie Cantemir, *Divanul*, *Istoria ieroglică* et *Hronicul*, afin de mieux souligner le caractère inédit de ses entreprises linguistique et stylistique et aussi de mieux comprendre la destinée défavorable de certains pans de l'héritage culturel, offerts par le grand érudit.

2. Deux des textes roumains signées par Dimitrie Cantemir, *Divanul* et *Hronicul*, appartiennent certainement à la variante scientifique du roumain littéraire ancien. Le premier est un essai philosophique, dans lequel est traité avec une évidente érudition le thème de la polémique entre le sage et le monde, entre le corps et l'âme, maintes fois débattu pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles; le deuxième texte constitue le premier traité authentique d'histoire rédigé en roumain (continuant quelques tentatives peu réussies, dues à Constantin Cantacuzino-L'Ecuyer et à Miron Costin). Les deux ouvrages ont, en tant que point de départ ou en tant que première rédaction, des textes écrits en latin. Dans *Divanul*, Cantemir adapte parmi d'autres le texte d'Andreas Wissowatius, intitulé *Stimuli virtutum, fraena peccatorum*<sup>5</sup>, et, dans *Hronicul*, le texte moins long, *Historia moldo-vlahica*, rédigé par lui-même en 1717.

<sup>4</sup> Certes, il faut mentionner, pour l'analyse de la façon de transposition en roumain des originaux (étrangers ou propres), quelques études, parmi lesquelles Dragoș Moldovanu, *Autotraducerile din latină ale lui D. Cantemir: finalitate, caracteristici generale, semnificație*, dans *Antichitatea și moștenirea ei spirituală*, Iași, 1980, pp. 84-100.

<sup>5</sup> Pour les sources directes ou indirectes de l'imprimé de 1683, voir les détails contenus dans Dimitrie Cantemir, *Divanul*, édition par Virgil Căndea, București, 1969, pp. XXIV-XXXIV.

Au-delà des sources de l'original latin (qui supposent l'existence des modèles qui ne sont pas écrits en slavon, encore langue officielle dans l'espace roumain au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais en latin, langue de culture dans l'Europe occidentale), les deux oeuvres contiennent, dans leur forme ainsi que dans le mode de leur organisation, les signes de l'existence de l'exercice scientifique, caractéristique à un savant qui possédait une réelle valeur européenne.

Certainement, nous avons en vue le vocabulaire, avec ses deux nouveaux composants: le néologique, de source gréco-latine, et celui qui est de type néologique, constitué des calques, en grande partie usuels lors du passage du XVII<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Expriment des notions généralement scientifiques ou illustrant des concepts spécifiques à l'époque à la philosophie, comparativement à l'histoire, les deux séries de termes se sont naturellement intégrées aux efforts surprenamment convergents, faits par les intellectuels roumains de l'époque, afin d'augmenter la capacité de communication de notre langue, en ce qui concerne la constitution d'un vocabulaire capable d'exprimer des abstractions.

Mais nous nous référons spécialement à l'organisation et à la structuration du texte, particulièrement bénéfique à l'écrit scientifique en roumain, rencontrées de manière explicable dans *Hronic*, œuvre de maturité d'un écrivain désireux de mettre en lumière, dans une forme usuelle en Occident, l'histoire de son propre peuple.

Le commentaire scientifique de la citation argumentative ou d'autorité est doublé et appuyé constamment des renvois à la source, identiques, en ce qui concerne le rôle et l'organisation, aux notes des écrits historiques modernes. Et les „échelles” finales (*Catastihul istoricilor, gheografilor, filosofilor, poeticilor și a altor oameni învățați ... a căroră numere se pomenesc și mărturiile li se aduc*, respectivement *Scară a lucrurilor și a cuvintelor cari sânt mai de însămnat*), des index authentiques d'auteurs, des mots et des matières, les premiers de cette facture inclus dans un ouvrage scientifique rédigé en roumain, assure une structuration qui doit être considérée, sans hésitation, comme moderne, mais aussi une lecture efficiente du texte.

3. Pendant que *Divanul* et *Hronicul* révèlent l'influence que les modalités d'expression ont presque naturellement exercée sur leur forme roumaine, de rédaction et de structuration des sources, et du modèle latin, modalités avec lesquelles Dimitrie Cantemir, le savant d'expression latine, était, d'ailleurs, tout à fait familier, *Istoria ieroglică*, rédigée exclusivement en roumain, témoigne de

<sup>6</sup> Une présentation synthétique de ces emprunts est réalisée par Al. Rosetti, B. Cazacu, Liviu Onu, dans *Istoria limbii române literare*, I, *De la origini până la începutul secolului al XIX-lea*, deuxième édition, version complète et révisée, București, 1971, pp. 386-388, et par Șt. Giosu, dans *Dimitrie Cantemir. Studiu lingvistic*, București, 1973, pp. 167-187.

l'existence d'une tentative délibérée, grammaticale, de renouvellement de l'expression, dans le cadre de notre écriture littéraire.

Généralement, on a beaucoup écrit et argumenté sur l'organisation syntaxique particulière de cette création littéraire singulière<sup>7</sup>, organisation qui s'appuie sur l'utilisation constante de la phrase étendue, attentivement structurée, et de l'hyperbate<sup>8</sup>. La bien connue figure de construction, présente aussi, à l'époque, dans les textes non-littéraires, avait, d'abord, le rôle de différencier l'écriture roumaine élevée, devenue par la suite semblable à l'écriture occidentale, de l'expression usuelle, non-littéraire. L'hyperbate est d'ailleurs, à plusieurs reprises, un moyen de structuration formelle du texte, dans lequel de nombreux passages se subordonnent ainsi à la prose rythmée et rimée<sup>9</sup>.

De même, on a souligné (même si cela se fait par le biais d'une évaluation fautive de leur fonction stylistique)<sup>10</sup> le nombre important des néologismes gréco-latins employés. Regroupés par Dimitrie Cantemir lui-même dans un glossaire authentique, adressé au lecteur non-familiarisé encore à un lexique qui va devenir dans peu de temps un „vocabulaire neologique de culture générale”<sup>11</sup>, les nouveaux emprunts lexicaux, destinés non seulement à exprimer des abstractions, suivaient eux aussi le progrès formel de notre écriture littéraire dans le contexte européen pris dans sa globalité.

À ces néologismes, absolument nécessaires à l'augmentation des possibilités de s'exprimer en roumain, encore *brudie* ‘jeune, immature’, selon l'auteur, dans la première décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'ajoutent, pour la première fois délibérément, de nombreux éléments populaires et même des régionalismes<sup>12</sup>. Le rôle essentiel de

<sup>7</sup> Voir, parmi les premières analyses compétentes de ce pan de l'écriture de Dimitrie Cantemir, Grigore Brâncuș, *Observații asupra structurii frazei în "Istoria ieroglifică"*, dans „Analele Universității București”, série „Limba și literatură română”, XXII, 1973, n° 3, pp. 83-87 (republié dans Grigore Brâncuș, *Studii de istorie a limbii române*, II, București, 2008, pp. 18-22).

<sup>8</sup> Les plus compétentes considérations sur ce sujet peuvent se trouver chez Dragoș Moldovanu, *Dimitrie Cantemir între Orient și Occident. Studiu de stilistică comparată*, București, 1997.

<sup>9</sup> Voir, pour les exemples et les commentaires, Dragoș Moldovanu, *vol. cit.*, pp. 90-94, 147-148.

<sup>10</sup> À partir de Jacques Byck, *Vocabularul științific și tehnic în limba română din secolul al XVIII-lea*, dans „Studii și cercetări lingvistice”, V, 1954, n° 1-2, pp. 31-43, et continuant avec Șt. Giosu, *Dimitrie Cantemir. Studiu lingvistic*, București, 1973, pp. 177-187, les néologismes groupés par Dimitrie Cantemir dans *Scara a numerelor și cuvintelor streine tâlcuitoare* ont été considérés comme des éléments des terminologies scientifiques et même des premiers essais d'élaboration d'un dictionnaire de néologismes. Voir aussi, à ce propos, Mîrcea Seche, *Schiță de istorie a lexicografiei române*, I, *De la origini până la 1880*, București, 1966, pp. 12-13.

<sup>11</sup> La formulation, correcte et, en même temps, suggestive, appartient à Ion Gheție, *Istoria limbii române literare. Privire sintetică*, București, 1978, p. 121.

<sup>12</sup> Une liste contenant les néologismes et les mots populaires et régionaux les plus significatifs a été publiée par Al. Rosetti, B. Cazacu, Liviu Onu, dans *Istoria limbii române literare*, I, *De la origini până la începutul secolului al XIX-lea*, deuxième édition, version complète et révisée, București, 1971, pp. 380-386, et par Șt. Giosu, in *Dimitrie Cantemir. Studiu lingvistic*, București,



ceux-ci était, certainement, comme dans l'écriture littéraire occidentale, la variation formelle de la rédaction: *ce mehlemul nu vindică, vindică fierul și ce fierul nu tămăduiește, cu mai mare usturime tămăduiește focul* (289<sup>v</sup>) ou le renforcement de l'idée par répétition synonymique: *ca buretele potricăliuă și găunoasă este* (117<sup>v</sup>), *dulăul ... îndată toată pădurea de lătrături și de brehăituri împlu* (57<sup>v</sup>), *glas de bucurie sau viers de veselie nu să simția, fără numai răget, muget, obide, suspine, văietături și olecăituri în toate părțile ... să audziia* (148<sup>v</sup>).

L'euphonie résultant de la disposition successive des mots ayant une certaine structure phonétique reste assez importante, étant donné la nouveauté du procédé ainsi que la fréquence de son emploi. Par conséquent, Cantemir devient le premier écrivain roumain qui emploie expressément l'allitération: *îndată sunet, buhnet, trăsnete, plesnete, vâjiături și dudituri preste tot locul să răzsunară* (157<sup>v</sup>), *din toate părțile și marginile pământului holburi, vivore, tremuri, cutremuri, tunete, sunete, trăsnete, plesnete scorniră* (143<sup>v</sup>).

„La mise en relief musicale du texte”<sup>13</sup> est obtenue assez souvent par l'utilisation de la figure étymologique, l'un des termes répétés représentant constamment une création lexicale de Cantemir, douée d'une fonction exclusivement stylistique: *precum voroavii vorovitoare, așe tăcerii tăcătoare cumpănitoare și giudecătoare va fi* (67<sup>v</sup>), *dormire fără dormire să dormitedze și somn fără somn să somnedze* (192<sup>v</sup>).

Cantemir reste un novateur non seulement pour l'écriture de l'époque, mais aussi pour ses continuateurs. Une série bien individualisée d'innovations lexicales, spécifiques à *Istoria ieroglică*, a pour le rôle de souligner l'opposition qui existe entre l'apparence et l'essence des certains „hiéroglyphes”: *Unde Leul vulturește și Vulturul leuiește, Prepelița ce va iepuri și Iepurile ce va prepeliți?* (94<sup>v</sup>).

Jugés selon leur fonction stylistique, plusieurs adjectifs, des participes des verbes, créés pour „dévoiler” certains de ses personnages, se constituent, en fait, en épithètes antithétiques: *pasire dobitocită sau dobitoc păsărit* (28<sup>v</sup>), *porc peștit și pește porcit* (132<sup>v</sup>), *jiganie dobitocită și dobitoc jigăniut* (179<sup>v</sup>). D'autres déterminations, ayant elles aussi une fonction stylistique, rappellent la violence de langage, rencontrée dans des écrits qui appartenaient, dans la littérature occidentale de son époque, aux genres mineurs: *scămos la minte și strămțos la cuvinte* (94<sup>v</sup>), *grețoase și scârnavele-ți fapte* (264<sup>v</sup>).

Celle-là est sans doute une nouveauté remarquable de l'écriture de Dimitrie Cantemir, à laquelle se joignent, dans le contexte d'une littérature caractérisée, généralement, par l'emploi des tropes stéréotypes, en grande partie catachrétiques, plusieurs épithètes sensibilisatrices: *mângăioasă fața câmpului* (105<sup>v</sup>), *gingaș trupul și mângăios statul* (88<sup>v</sup>) et une série de métaphores, surprenantes non

1973, pp. 149-154, mais l'analyse a été faite seulement dans la perspective de la langue roumaine actuelle, et non pas dans celle du roumain parlé au carrefour des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>13</sup> Pour une approche plus approfondie de l'idée, voir Dragoș Moldovanu, *Oriental și clasic în stilistica frazei lui Cantemir*, dans „Anuar de lingvistică și istorie literară”, Iași, XIX, 1968, pp. 52-54.

seulement pour l'ancienne écriture roumaine: *armăsariul acmu icoana morții în oglinda vieții sale privind* (64<sup>v</sup>), *din fântâna tăcerii cuvântul înțelepciunii au izvorât* (67<sup>v</sup>), *ochiuri de cucoară, ... limpedzi izvoară* (261<sup>v</sup>).

Plusieurs métaphores et épithètes métaphoriques sont, ensuite, groupées en d'authentiques et pas du tout banales descriptions de la nature, elles aussi insolites dans une littérature prioritairement attentive aux évaluations morales. L'image de la nuit sereine: *făclia cea de aur în sfeșnicul de diament ... să pune* (58<sup>v</sup>) ou celle du lever du soleil: *mâna cea de aur cu degetele de trandafir din vârtoapile munților flori culege* (218<sup>v</sup>) semble être détachée, par sa capacité de suggestion et de plastification, non seulement d'un texte rédigé en 1705, mais de la littérature de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Et les quelques portraits, parmi lesquels s'individualisent celui d'Helge et celui d'Hameleonul, se détachent elles aussi des types stylistiques habituels rencontrés dans l'écriture roumaine du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La beauté du visage d'Helge est admirablement surprise dans le passage: *roa trandafirilor ... pre obrazul Helgii să deschidea, să fie scuturând, și iscusită mirosala lor să fie mirosind i să părea* (88<sup>v</sup>). La même accablante beauté physique, obtenue par l'addition, dans un modèle traditionnel, des caractéristiques superlatives, se rencontre avec la laideur hideuse de la progéniture issue du mariage anormal de deux êtres (Helge et Struocamila) qui appartenaient à deux règnes incompatibles: *ghibul, gâtul flocos, pieptul, botioase genunchele, cătălige picioarele, dințoasă fălcile, ciute urechile, puchinoși ochii, suciți mușchii, întinse vinele, lăboase copitele Cămilei; cu suleaget<sup>14</sup> trupul, cu albă pelița, cu negri și mângăioși ochii, cu suptiri degetealele, cu roșioare unghișoarele, cu molcelușe vinișoarele, cu iscusit mijlocelul și cu rătungior grumăgiorul Helgii* (89<sup>v-v</sup>).

Ce premier portrait antithétique, caricaturel, enregistré dans un texte littéraire roumain rappelle, certainement, les modèles usuels de l'époque, présents dans la littérature occidentale. (Dans les Pays Roumains, il va pénétrer à peine vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, par intermédiaire néogrec, Bertoldo, le héros dont la laideur physique extrême contrastait avec l'intelligence brillante.)<sup>15</sup> Mais, en même temps, le portrait d'Hameleonul renvoie, à travers les éléments figuratif faciles à mettre en relation avec ceux qui sont présents dans le portrait réalisé dans l'épithalame de noces inclu dans *Descriptio Moldaviae*<sup>16</sup>, au le folklore roumain: *Iară acești nou, vios, vlăgos, ghizdav și frumos, ca soarele de luminos, ca luna de arătos și ca omătul de albicios este. Ochii șoimului, pieptul leului, fața trandafirului, fruntea iasiminului, gura bujorului, dinții lăcrămioarelor, grumadzii*

<sup>14</sup> Le mot est transcrit *suleaștec* dans l'édition de P. P. Panaitescu et I. Verdeș (vol. I, București, 1965, p. 138).

<sup>15</sup> Pour le portrait de Bertoldo, voir l'édition du plus ancien manuscrit roumain du texte, publiée dans d'excellentes conditions par Galaction Verebceanu (Galaction Verebceanu, *Viața lui Bertoldo. Un vechi manuscris românesc*, [Chișinău], 2002, p. 83).

<sup>16</sup> Voir à cet égard, D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, București, 1973, pp. 320-321.

*păunului, sprâncenele corbului, părul sobolului, mâmule ca aripile, deagetele ca radzele, mijlocul pardosului, statul chiparosului, pelița cacumului, unghetele inorogului, glasul bubocului și vârtutea colunului are* (222<sup>v</sup>-223<sup>r</sup>).

Des traces des influences folkloriques ont déjà été identifiées par certains chercheurs dans les pages de *Psaltirea în versuri*, écrite par Dosofoei. Ainsi, *Istoria ieroglifică* atteste, par ces éléments, à notre avis incontestables, la connaissance et l'utilisation constante des modèles découverts dans notre littérature populaire<sup>17</sup>.

À part le portrait superlatif dont nous venons de rappeler, des passages qui ont la structure prosodique de *Plugușor* ont déjà été identifiés: *O, prietini și frați, la această adunare împreunați !* (47<sup>r</sup>) ou le modèle narratif des contes populaires: *Odânăoară era un om sărac, carile într-o pădurișă, supt o colibișă era lăcuioriu* (56<sup>r</sup>). Nous reprenons maintenant, en raison de la beauté du fragment, un passage de la bien connue et de la si souvent citée lamentation, „*eleghia căialnică și traghicească*” de la Licorne, dans laquelle Dimitrie Cantemir n'a pas fait appel, à coup sûr, à un modèle grec<sup>18</sup>, mais a revalorisé la structure d'une incantation roumaine<sup>19</sup>: *Munți, crăpați, copaci, vă despicați, pietri, vă fărâmați! Asupra lucrului ce s-au făcut plângă piatra cu izvoară, munții puhoai pogoară, lăcașele Inorogului, pășunele, grădinele, cernească-să, pălească-să, veștedzască-să, nu înflorească, nu înverdască, nici să odrășlească, și pre domnul lor cu jeale, pre stăpânul lor negreale, suspinând, tânguind, nencetat să pomenească ! Ochiuri de cucoară, voi, limpedzi izvoară, a izvorî vă părâșiți și-n amar vă primeniți !* (261<sup>r</sup>) Nous rajoutons aussi un fragment dans lequel peut être facilement reconnue l'influence stylistique de la malédiction, de l'incantation folklorique: *Atuncea Hameleonul, cu aspre blăstămi și strașnice giurământuri începu: „Și pre viața mea, o, domnul meu, dzicea, și pre credința mea, de voi descoperi, de voi grăi, sau din mâni, din cap și din ochi sămn, de înștiințare de voi face, în cap urgie, în ochi orbie, în mâni ciungie să-mi vie !”* (180<sup>v</sup>)

4. Éduqué en dehors de la Moldavie ou par des enseignants étrangers, en connaissant bien les littératures classiques et en rédigeant constamment en latin, Dimitrie Cantemir s'est normalement soumis non aux règles et aux modèles stylistiques de source slavonne, très usités au carrefour des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, mais à ceux qui sont spécifiques à la culture greco-latine. Malgré cela, le prince érudit connaissait en détail la langue roumaine, quelles que soient les formes d'existence de celle-ci et toutes ses modalités d'expression.

<sup>17</sup> Voir Adrian Fochi, *Dimitrie Cantemir etnograf și folclorist*, dans „Revista de etnografie și folclor”, IX, 1964, n° 1, pp. 71-102.

<sup>18</sup> Cf. P. P. Panaitescu, in Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică*, II, București, 1965, note 2, p. 137, où l'on considère que nous nous trouvons, avec ce passage, dans la présence d'une influence des prétendus *trenoi* de la littérature grecque des XV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles.

<sup>19</sup> Nous avons apporté des arguments à l'appui de cette hypothèse dans l'étude *Influențe folclorice în „Istoria ieroglifică”* (publiée dans *Comunicările „Hyperion”*, VII, București, 1998, pp. 46-47).

Même si notre affirmation semble être un peu hasardeuse, elle ne s'appuie pas seulement sur l'identification de quelques éléments populaires et régionaux, absents des textes des autres auteurs contemporains<sup>20</sup> ou de l'enregistrement, dans *Descriptio Moldaviae*, des remarques d'une surprenante clarté concernant les variantes dialectales du roumain. D'autres faits de langue sont aussi présents dans les pages de la toujours étonnante *Istoria ieroglifică*.

Par exemple, ce premier roman roumain témoigne du fait que Dimitrie Cantemir connaissait la valeur individualisatrice du langage et, à travers cela, la relation existant entre la parole d'un personnage et sa façon de penser. Il semble qu'il se soit rendu compte de la fonction, de la valeur stylistique du cliché linguistique, car quelques-uns de ses personnages emploient des structures linguistiques stéréotypées pour manipuler les interlocuteurs, déclanchant dans l'esprit de ceux-ci certains raisonnements. De même, en connaissant la valeur distinctive de certaines structures stylistiques individualisatrices pour l'écriture scientifique, en particulier dans le domaine administratif, Dimitrie Cantemir a parodié pour la première fois dans l'écriture littéraire roumaine un raisonnement philosophique, une modalité de s'exprimer linguistiquement, une ordonnance médicale et, dans le cadre des plusieurs livres de l'*Istoria ieroglifică*, le formulaire des documents officiels<sup>21</sup>.

Ainsi, le langage incohérent et superficiel de Strutocamila („hyéroglife” correspondant à Mihai-Vodă Racoviță) est, pour Loup, l'occasion d'une interprétation ironique et philosophique de la structure phonétique du nom *Racova*: *Așe Strutocamila, în vreo parte a să clăți, de fricoasă nu putea ceva a grăi, de proastă nu știe, pentru care lucru din gura ei altă ceva nu să audziia fără numai bolbăietura carea de la moșii și strămoșii săi învătășă, și prin glasul fără articule din piept și din gârtan acestea îi clocotiia: r.r.r.a.a.a.c.c.c.o.o.o.v.v.v.a.a.a., carile, mai în urmă, iarăși Lupul, filosofând, într-acest chip le-au tâlcuit: rău, rău, rău, ah, ah, ah, capul, capul, capul, oh, oh, oh, vai, vai, vai* (148<sup>v</sup>-149<sup>r</sup>).

Dans un faux serment, Hameleonul mise sur la stéréotypie des formules usuelles, l'incidente placée au milieu de la phrase éclaircissant pour le lecteur, dans un véritable aparté, le sens concret de l'énoncé: *așe să-m aib parte de copiii pre carii acmu prin pântece i-am născut (că bine știți că într-alt chip nașterea copiilor firea mi-au tăgăduit) și așe roada săditurii carea am sădit și zmiceaoa, odrasla*

<sup>20</sup> Pour l'illustration de ces éléments du vocabulaire utilisé par Dimitrie Cantemir, voir, à part les considérations antérieurement formulées, les exemples qui se trouvent dans Al. Rosetti, B. Cazacu, Liviu Onu, *Istoria limbii române literare*, I, *De la origini până la începutul secolului al XIX-lea*, deuxième édition, version complète et révisée, București, 1971, pp. 380-386 et dans Șt. Giosu, *Dimitrie Cantemir. Studiu lingvistic*, București, 1973, pp. 149-154.

<sup>21</sup> Des détails et des exemples illustratifs pour les débuts de la parodie dans l'écriture littéraire roumaine peuvent être repérés dans Gh. Chivu, *Limba română de la primele texte până la sfârșitul secolului al XVIII-lea*, București, 2000, pp. 145-152.

*hultoanei carea am hultuit, să-mi crească, cât este minciună sau alt chip de blojeritură în voroava mea (233<sup>v</sup>).*

Le manque d'intelligence de Struocamila et son imbécillité sont (dé)voilés par une expression intentionnellement élevée, évocatrice des prétendues connaissances grammaticales et d'un langage de spécialité qui aurait dû, à eux seuls, prouver sa culture, au moment où celle-ci répond à la banale question *Cum te chemi?*: *Eu pe mine niciodată nu mă chem (au în-locul-numelui gramatica n-ați citit, unde arată că mă în-locul-numelui eu de căderea-cea-chemătoare se lipsește ?), ce alții pre mine "O, dumneata !" mă cheamă (48<sup>v</sup>).*

L'impossibilité de la sauvegarde d'Hameleonul est suggérée par la recommandation, dans un modèle d'authentique ordonnance médicale<sup>22</sup>, d'un remède impossible à obtenir, vu le fait que les ingrédients: *cornul cămilii, coama șarpelui, ochiul guziului orb, unghiile peșteului, laptele aspidiei (215<sup>v</sup>)* n'existent pas.

Et les protocoles et „astuces”, les conventions de type „lettres” échangées entre les „pasirile văduhului și dobitoacele pământului” (149<sup>f</sup>-155<sup>f</sup>, 307<sup>v</sup>-308<sup>v</sup>, 317<sup>v</sup>-319<sup>f</sup>, 326<sup>f</sup>-327<sup>f</sup>), rédigées en respectant toutes les rigueurs formelles connues de l'administration de son temps, se terminent parfois, afin de prévenir le lecteur sur l'intention parodique de l'auteur, par un proverbe: *că leaneșul mai mult aleargă, și scumpul mai mult păgubeaște (327<sup>f</sup>).*

5. Les remarques formulées dans les pages antérieures illustrent pleinement l'idée que Dimitrie Cantemir a évidemment dépassé son époque par la façon dont il a pensé et a exercé le renouvellement de l'expression littéraire roumaine. Il a employé un vocabulaire adéquat à son contenu dans ses écrits scientifiques, mais qui illustre, dans les page d'*Istoria ieroglifică*, l'horizon culturel de ses personnages. Cantemir a réussi à relever, grâce au néologisme, le niveau de la rédaction.

De même, il a valorisé, stylistiquement, le contact des emprunts, respectivement des créations lexicales avec les éléments régionaux, populaires ou familiers. Dimitrie Cantemir a renouvelé les modalités d'organisation formelle du discours: il a réévalué, y compris à travers les adaptations caractéristiques de la parodie, certaines structures de texte. Il a innové, en matière de langage figuratif, en dépassant les modèles catachrétiques de son époque par une authentique et inattendue sensibilisation; il a, en même temps, valorisé le modèle stylistique occidental et celui spécifique à la création populaire roumaine.

Mais les innovations et les intuitions artistiques enregistrées dans les écrits que Dimitrie Cantemir a rédigés en roumain ont eu, seulement accidentalement, des correspondances dans l'écriture roumaine ancienne. Celles-ci se retrouveront, dans des formes identiques ou surprenamment ressemblantes, à peine dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'œuvre d'un écrivain érudit, attaché aux

<sup>22</sup> Voir, dans le volume cité à la note précédente, p. 147.

mêmes valeurs culturelles, Alexandru Odobescu. Et comme, à l'exception du *Divanul*, les écrits roumains du grand érudit Dimitrie Cantemir sont restés à l'état de manuscrits et ont été découverts plus tard, il est facile à comprendre pourquoi une œuvre scientifique et littéraire remarquable n'a eu, contrairement aux opinions avancées par certains exégètes, pratiquement aucune influence sur le développement de l'écriture ancienne.

Utilisant admirablement le roumain littéraire et même proposant, avec une intuition étonnante, en tant que modalités de relèvement de celui-ci, au niveau des autres langues de culture européennes, l'adoption du modèle greco-latin et, simultanément, l'emploi du modèle folklorique et des ressources de la langue parlée, le grand érudit a travaillé, malheureusement, seulement pour lui-même. Ou, par ses idées et par les objectifs suivis, pour l'élite de son époque. (En découvrant et en copiant *Hronicul*, même les représentants de l'École Latiniste de Transylvanie se sont intéressés non à la forme linguistique du texte, mais au contenu de celui-ci et aux idéaux nationaux du grand historien.)

Malgré cela, les textes roumains écrits par Dimitrie Cantemir ont une importance exceptionnelle pour notre culture écrite ancienne. Premièrement, parce qu'ils existent et, ensuite, parce qu'ils témoignent de ce qu'aurait pu devenir le roumain littéraire juste au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'il s'était développé dans d'autres circonstances socio-culturelles.

## CANTEMIR'S ANNOTATIONES IN THE GROWTH AND DECAY OF THE OTHMAN EMPIRE

IOANA COSTA\*

*Abstract:* Cantemir's *Incrementorum et decrementorum Aulae Othman[n]icae* is a twofold writing, not only regarding the explicit component of "growth" and "decay", but also in a philological manner, as the author provides a huge amount of "annotations", covering all the possible questions a reader could ask. Answering the virtual questions, they reveal Cantemir as inquisitive as a reader, as he is an erudite author.

*Key words:* Cantemir; annotations; philology; anecdotes; author.

*Incrementorum et decrementorum Aulae Othman[n]icae sive Aliothman[n]icae historiae a prima gentis origine ad nostra usque tempora deductae libri tres* is a work with a complex editorial history, due to the multiple gap between being written by Dimitrie Cantemir and being circulated by his son, translated from Latin into modern languages, and finally being edited in its original Latin form, approximately three centuries later. Its content is precisely defined from the very title, being a two-faced history of the Aula Othmanica, in its rise (two books, p. 1-246 in the *Harvardiense* manuscript) and fall (one book, p. 247-530). The entire work is doubled by means of the author's own comments, attached to the end of each section (annotations on *Incrementa*, p. 1-279, and on *Decrementa*, p. 1-206): the *Annotationes* are a necessary field for hosting Cantemir's huge knowledge on the topic, in a free, mostly informal manner. The *Annotationes* are generously appending to this multifarious piece of work, treasured as Cantemir's oriental donation to a Europe that hardly understood the Othman world. Being much more than a current *apparatus criticus*, the *Annotationes* are a conglomerate of information, in a highly appealing form; the domains are various, the lengths are uneven, the tenor is always changing, revealing Cantemir's evaluation over the literary taste and eagerness of his reader. Anecdotic episodes alternate with precise data and assessment over previous authors, traditions, beliefs, facts.

The two distinctive parts, the "History" and "Annotations", have several bridges, in both ways. For example, in the Preface (*Praefatio*, III, XII, 39-40), Cantemir explicitly transfer some explanations to the "Annotations", where the

\*Ioana Costa is a teacher at the University of Bucharest, Faculty of Foreign Languages and Literatures, Chair of Classical Philology.

reader can find them in precisely defined places, perfectly adequate (*supervacaneum arbitramur his uberius explicandis immorari. quod singula suo loco in nostris Annotationibus invenire Lector potuerit*). Nevertheless, the regular connections are made from the “History” to the “Annotations”, generated by single words that the author intends to explain. Though being strictly generated, the explanations turn out to be – not rarely – luxurious, sprouting in successive directions, in an attempt to clarify all the aspects of a term or name, and escaping sometimes in digressions that include episodes and occasionally allow another digression, in series of connected ideas. This multiple juncture creates an overall image of spontaneity, mirroring Cantemir’s personality and personal experience.

Looking inside the *Annotationes* at the first book of *Incrementa*, there are to be found numerous digressions, of various types. The anecdotic episodes are naturally defined as distinct units. Among them one of the most extensive digression, built around Nasruddin Hodzia, playing the role of protagonist in a triptych devoted to the encounter with Temur Lenk. This excursus (*Ann. I, V, 40-42*) springs from a historical and geographical information required by a place name in *Inc. I, V, 13, 45: Baiezyd de huius Principis* (i.e. *Tharinbeg*) *fide dubians [...] uxorem et duos filios obsides Prusiam abducit*. Cantemir polemically approached the Christian historians that placed the battle with Tharinbeg in the vicinity of Euphrates; both the geographical reality and the Turkish sources compelled him to assume a different location, in the fields of Prusia (and he ironically adds: *quae, quam longe a Mesopotamia distet, nemo erit Geographiae peritorum, qui ignoret*). He doubled the argument (*huic nostrae sententiae et id accedit argumenti*) with an information taken from the Turkish writers: Temur Lenk placed his military camp near Jengiszehir: this is precisely the connection that generates the triptych of miniature episodes, as that was the very place where Temur Lenk met Nasruddin Hodzia, Aesopus of the Turks (*cum Nasruddin Hodzia, Turcarum Aesopo, per tres dies fuisse confabulatum*). The first episode is logically connected with Jengiszehir, where Nasruddin lived: the community was about to defend against Temur Lenk, but Nasruddin persuaded them to send an ambassador, himself, in order to avoid battle. This was the first of their encounters, preserved for posterity in the book written by the Turk scholars on the life of Nasruddin (*excerpta e libro quo ipsius vitam Turcae descripserunt*). The episode is harmonically responding the opening Cantemir just made, aiming to please the curious reader: *in gratiam curiosi Lectori hic digressionem facere [...] haud pigebit*. Intending to bring a gift for the conqueror that was menacing the vicinity, Nasruddin asks his wife to advise him which fruits should pick up from their garden (without hesitation, seeming to be intimate of Temur Lenk, she decided that quinces were best), he disregards it (bringing figs as gift) and finally congratulates himself for his wisdom, without even thinking that the punishment he suffered (his bald head became the target for the fruits thrown at Temur Lenk’s command) could have been avoided – his comments are unquestionably not favouring the wisdom of



women: *quantum, inquit, valere poterat consilium in rebus dubiis, tantum non valet consilium mulieri apertum*. The humoristic note peculiar to the waggish character is the element that triggers the other two episodes: he agrees to share the gift expected from Temur Lenk with the usher at court that allowed him to enter, but ends up sharing the lashes; he builds in open field a well secured gate, explaining that his act will gain as much fame as the facts of Temur Lenk, but in different colours, laugh *versus* weep: *non minus illius portae fama in seros transituram posteros, quam omnium Temurlengi postero, et Nasruddinianum quidem monumentum visitantibus risum, Temurlengiana autem longe remotis iam regionibus planctum motura*.

Another hilarious story (*iucundam historiam*) is explicitly introduced, being engendered by the precise identification of the place where Orchan had been buried: *Brusiae in Monasterio sepelitur* (*Inc. I, III, 13, 30*). The monastery (*Ann. I, III, 14*), transformed into mosque in his days, hosted during the Christian emperors five thousand monks who, according to Turkish sources, used to fly to the temple of Sancta Sophia in Constantinople (*Constantinopolin ad templum S(anctae) Sophiae per aërem {{trans Propontidem}} volasse*). The total confidence in the written word displayed by the Turkish authors is the element that opens here the digression: *nihil enim quod non verum sit in libris suis scribi posse {rudes} existimant*. That example of *credulitas* is associated with Cantemir's personal experience, as is an occurrence that took place while he was living in Constantinople, while Callinic was patriarch: trying to postpone the payment of debts from one week to another, he is compelled to answer the blame of lying regarding the legend of monks flying: *Ad quid, inquit, adeo mendax es, o, Patriacha?! Waggish as he was (uti erat facetus), the patriarch agrees and even overbids, admitting that himself used to fly, but only after sunset and not in high altitude (post Solis occasum, quamvis non alte), in order to pass unnoticed (ne a multis conspiciar)*. The same guilt of credulity (expressed in different terms, but similar meaning: *Curani dictis omnibus fidem habent*) engender another digression (the same *Ann. I, III, 14*), shedding light on Cantemir's own experience. Tangentially is sketched the portrait of Isaad Effendi, whom he confesses that owes everything he knows on Turkish culture, probably using a generous superlative (*cui quidquid habemus literaturae Turcicae soli debemus*): in a sequence opened by some restraints over credulity, in the light of intimate beliefs *versus* their public wording (*negari tamen non potest in tanta gente plures esse e doctoribus, qui nec Curani dictis omnibus fidem habent, quamvis publice suam profiteri sententiam non audeant*), this *Turca doctissimus* is, nevertheless, a testimony *e contra*, who, explicitly asked by Cantemir on the incompatibility between excellence in mathematics and philosophy of Democritus and, on the other side, total faith in sacred writings (*qua ratione [...] credere possit Muhammedem Lunae sydus (sic) fregisse dimidiamque partem de caelo cadentem manica excepisse*), he replied from the standpoint of faith: *Deum enim facere posse quae velit*.

Cantemir's personal experience is also involved in the annotation of *Inc. I*, cap. VII, 11, 56, generated by a geographical explanation (*Ann. I*, VII, 53-54): *binis diebus Constantinopoli abesset*, which means either *Epibatai*, or *Sylebria* (*sic*). The second place name brings the recollection of a statue Cantemir found there: *In hisce ruinis, sub maximo lapidum acervo invenimus sculptam in lapide porphyrio quadrato cubiti mensura effigiem mulieris*. He used to preserve the statue in his palace in Constantinople, on Bosphor (*servabamus illud monumentum in palatio nostro, in suburbiis Constantinopoleos ad Bosphorum amoenissimo loco aedificato*), that nostalgically remembers, knowing it became, after his depart (*post discessum nostrum*), possession of the Sultan Ahmed's daughter.

It is plausible that the episode of the "Caffe" cup, offered by the Turkish monks, to be part of Cantemir's recollections: observing humility and poverty, the dervishes, masters of playing the flute made from Indian reed ("named *Nei*, which means *kalamos*, the sweetest of all musical instruments"), offer hospitality to anyone coming to them, welcoming with a cup of "Caffe" (*illico potum „Caffe” porrigunt*), they dust the footwear and say the farewell *Optime per Deum!*

Not directly connected to Cantemir's personal experience, being nevertheless the result of his intellectual experience, the lexicological and linguistic observations are the very skeleton of the *Annotationes*. For instance, the uncertainty over Prince Isfindiarbeg (*Inc. I*, VI, 16, 46, *Ann. I*, VI, 49) springs from the absence, in Turkish, Persian or Arab languages, of a consonantal cluster in the initial position of the word: *nunquam enim illi populi duas consonantes in initio vocis componere solent, nisi in illis vocabulis, quae ex alienis linguis sunt mutuati, ut Istambol. „Constantinopolis”, isfinach, „spinacea” etc. {{aut nomina propria, sive substantiva non sunt}}*. The list of such errors includes names that seem to be "altered" (*corrupta videntur*), in *Ann. I*, V, 45, suffering – in Cantemir's explicit opinion – the influence of the Turkish name *Czelebi*, „*nobilis*”, which is usually attached to the names of the Princes; it is also possible a secondary alteration, due to the vulgar Greek form *Kyritzi*, the hypocorism of *Kyrios*, "Lord". The place names frequently occur in the *Annotationes* that correct or explain some other sources: e.g. the name of Istanbul (*Ann. I*, V, 37: *Istambol videtur corruptum esse vel ex ipso urbis Constantinopoleos nomine, vel e vulgari phrasi eis ten polin*) or the story of Dumbrava Roșie (*Ann. I*, V, 34: *quae et nunc ideo Polonis Bucovina {{incolis autem Dumbrava Roszie, „Querceta Rubra”, eo quod Polonico sanguine fuerint plantata et irrigata}}* *dicuntur*). This final annotation brings an opening toward "Description of Moldavia", where he intended to largely present this topic (*quae uberius explicabimus, si Deus otium concesserit, in Libro de Moldavia veteri et nova*).

The sacred place names Mecca, Medina and Hierosolyma are commented in *Ann. I*, IX, 80-82, in ample digressions that explain the origin of their sacred nature and some contemporary habits meant to preserve a rigid, exclusive sacredness. There are listed, in a logical (nevertheless abundant) development, the square stone

removed by the Prophet from the heavenly paradise (*a caelesti Paradiso lapidem quadrangularem subnigrum huc transportasse*), the forgiveness of sins for those reaching Mecca (*Meccam visitanti omnia vel gravissima peccata a Deo remitti firmiter credunt*), the tooth of Muhammad, saved by Archangel Gabriel (*Archangelum Gabrielem [...] eo tempore, quando hostilis clava, os Prophetae percutiens, dentem anteriorem loco suo extruserit, statim itaque eum, ne in terra decideret, e caelo descendisse, dentemque in casu exceptum Prophetae equidem, non tamen pristino loco reddidisse*) and treasured by the sultans together with Muhammad's garment, that is ritually impregnated with water every year, three days before the Ramadan (this "Water of the Sacred Garment" is kept in sealed bottles, offered as precious gifts to the First Vizier and some other important persons), the square stone that was hanging in the air, just as it was left by the Prophet. The last element is itself a large digression: the story of a Belgian ambassador (*Belgicus legatus*) that was granted by the Sultan to enter the Temple in Hierosolyma and had to renounce this huge favour because the Great Guardian of the Temple was about to literally observe the command, letting him in, but refusing to let him out (*si itaque placeat legato, posse eum quidem ingredi, inde vero nunquam redire*).

*Annotationes* are, beyond the solid reinforcement of information we expect in a work as great as this, the enchanting half of the *The Growth and Decay of the Othman Empire*, the magic space where we meet Cantemir-the reader, curious and attentive, a *Lector oculatus* (*Ann. I, V, 43-44*) expecting to find out answers to all his questions: Cantemir-the writer accomplishes the task. The ulterior public is the beneficiary of this overwhelming dialogue between the author and his first reader – himself.

## BIBLIOGRAPHY

1. Cantemir, Dimitrie, *Incrementorum et decrementorum Aulae Othmannicae libri tres/ The Growth and Decay of the Ottoman Empire. Original Latin text of the final version revised by the author/ Creșterile și Descreșterile Imperiului Otoman. Textul original latin în forma finală revizuită de autor*. Facsimil of the manuscript Lat-124 from Biblioteca Houghton, Harvard University, Cambridge, Mass., introduction by Virgil Căndea. Bucharest, 1999.
2. Cantemir, Dimitrie, *Incrementorum et decrementorum Aulae Othman[n]icae sive Aliothman[n]icae historiae a prima gentis origine ad nostra usque tempora deductae libri tres*, edited by Dan Slușanschi, preface by Virgil Căndea. Timișoara, 2001.
3. Cantemir, Dimitrie, *Istoria creșterilor și a descreșterilor Curții Othman[n]ice sau Aliothman[n]ice de la primul început al neamului adusă până în vremurile noastre, în trei cărți*, Romanian version and index by Dan Slușanschi, preface by Virgil Căndea, [Bucharest], [2012]. ©2008 Dan Slușanschi, ©2010 Editura Paideia.



# MARITAL STRATEGIES IN THE CORRESPONDENCE BETWEEN ANTIOKH KANTEMIR AND MARIA KANTEMIR: THE EMPLOYMENT OF THE SYMBOLS OF ANIMALS

MANUELA ANTON\*

*Abstract:* This essay pertains to the issue of Antiokh Kantemir's marriage prospects in regard to the daughter of the cabinet minister of the Russian Empire, Alexei Mikhailovich Cherkasskii. There is made an attempt by the author to show the strategies of the Wallachian prince to strengthen his position in a society, in which the family and clan relationships were still crucial for gaining and preserving a social status. These strategies are viewed in the light of the epistolary exchange between the Kantemir siblings and the use by them of the Aesopic language.

*Key words:* clan and family at the Russian court; epistolary inheritance; fables; Antiokh Kantemir; Maria Kantemir.

1. The plans of Antiokh Kantemir (1710–1744) to marry the daughter of the cabinet minister of Russia during the reign of Anna Ioannovna (1693–1740), Alexei Mikhailovich Cherkasskii (1680–1742), have been made evident by the correspondence between the Wallachian prince and his sister, Maria Kantemir (1700–1757).<sup>1</sup> Eventually, Antiokh Kantemir has disclosed his complicated family affairs, including both inheritance and projected marriage, during the discussions of November 1731 between count Andrei Osterman (1686–1747) and Claudius Rondeau (1695–1739), the British minister resident to the court of Russian Empire, in regard to the appointment of Anna Ioannovna's minister resident to the court of George II (1683–1760).<sup>2</sup> There might be assumed that Kantemir's hopes of getting

\* Manuela Anton is a researcher at the Institute of Literary History and Theory "G. Călinescu" of the Romanian Academy.

<sup>1</sup> For the first time a part of the letters in Neo-Greek and Italian languages has been edited by I. I. Shimko in *Novye damye k biografii kniazia Antiokha Dmitrievicha Kantemira i ego blizhaishkikh rodstvennikov*, St Petersburg, 1891, p. 148-155. A comprehensive scholarly edition of the exchange of letters between siblings in Italian language was made by Gina Maiellaro. See "Perepiska kn. A. D. Kantemira s sestroi Mariei na ital'ianskom iazyke. 1734-1744 gg.". *Russko-ital'ianskii arkhiv/ Archivio russo-italiano* 2 (2002): 25-78; 4 (2005): 147-201.

<sup>2</sup> See Rondeau's reports to Lord Harrington, Secretary of State for the Northern Department, in "Doneseniia i drugie bumagi angliiskikh poslov, poslannikov i rezidentov pri russkom dvore s 1728 goda po 1733 g.". *Sbornik Imperatorskogo Russkogo Istoricheskogo Obshchestva* 66 (1889). The data concerning the imminent arrival of the young Russian resident to London, Antiokh Kantemir, could be found in the letters from Moscow of 1731 of November 4 (entry no. 156: 389), of November 15 (no. 157: 392), of November 22 (no. 158: 398) and from St Petersburg of 1732 of January 17 (no. 164: 408).

married with "one of the richest parties of Europe"<sup>3</sup> (the wealth of the father of Varvara Alexeevna Cherkasskaia (1714–1767) having been esteemed to "near 30.000 families of boors", *i.e.* up to 75.000 "souls" of peasants) were not extravagant, taking into consideration that the elder brother, Konstantin (1703–1747), was married to the daughter of the prince Dmitrii Mikhailovich Golitsyn (1665–1737), member of the Supreme Privy Council. It seems that the embarrassment suffered by Cherkasskii family in the spring of 1731, after the engagement of Varvara Alexeevna and Reinhold von Löwenwolde (1693/ 1698–1758) has been broken off,<sup>4</sup> was also suiting Antiokh's marital project.

The existence of such plan before the aforementioned marriage agreement that lasted almost half a year it would be hard to support, though the acquaintance of the Kantemirs with the Cherkasskii family began long before the succession crisis of 1730, when Antiokh was involved in the power game in the team of the prince Alexei Mikhailovich. The wife of the latter, Maria Iur'evna (1696–1747), was a cousin of Anastasia Ivanovna Trubetskaia (of Hessen–Homburg) (1700–1755), the second wife of Dimitrie Kantemir (1673–1723). In his *Diary*, Friedrich Wilhelm von Bergholz (1699–1765) has recorded the launch of Varvara Cherkasskaia, as a child of 8 or 9 years old, in the Petersburg court life at the "assemblies" organized by the prince Dimitrie in his house during the summer of 1721. Thus, the Holsteinian nobleman (*Kammerjunker*) describes the young princess as a cheerful and lively presence in the high society, the familiarity with the ABC of the politesse being, in fact, one of the requirements of the tsar Peter I (1672–1725) for the reorganization of the court life.<sup>5</sup>

<sup>3</sup> This observation was made by Rondeau on November 16, 1730, referring to the engagement announced before the empress by the court-marshal Gustav Reinhold von Löwenwolde and Varvara Cherkasskaia. See "Doneseniia" (as in note 2, entry no. 88): 253.

<sup>4</sup> In the letter of April 26, 1731, Claudius Rondeau reported to Lord Harrington (1673–1760): "The 16<sup>th</sup> of November last I had the honour to acquaint your lordship that the Great-Marshal Count Levenwolde was publicly promised to the only daughter of Prince Czerkasky in the Czarinna's presence. Notwithstanding that solemn promise, he at this time will not consent to marry the young lady, and the rings, which were exchanged at their promising, and the presents made since were returned some days ago to the great surprise of everybody here. Some are of opinion this affair will end in the ruin of Prince Czerkasky or of Count Levenwolde, who by not keeping his word has put the greatest affront on the Prince Czerkasky and family, which is near allied by marriage to Her Majesty and all the Russ nobility of the first rank". Cf. "Doneseniia" (as in note 2, entry no. 117): 313.

<sup>5</sup> In the record of July 17, 1721 concerning the dinner given by Kantemir for the newly arrived to Saint Petersburg duke Karl Friedrich of Holstein-Gottorp, von Bergholz writes: "Die kleine Prinzeßin Tschircaßin ist ein Mädchen von ohngefehr 8 bis 9 Jahren, und der That für ihr Alter so artig und angenehm, als wenn sie in Frankreich die beste Erziehung gehabt hätte. Sie ist aber hier nicht die einzige Kind, welches eine sehr gute Erziehung hat, sondern man muß den hiesigen Eltern zum Ruhm nachsagen, daß sie nichts sparen, um ihre Kinder wohl erziehen zu lassen; daher man auch mit Verwunderung die grossen Veränderungen ansethet, welche bey dieser Nation in so kurzer Zeit geschehen sind. Das von weniger Jahren so rohe und unmanierliche rußische Frauenzimmer hat sich zu seinem Vortheil so geändert, daß es nun an Feinheit und Lebensart den deutschen und französischen Damen wenig nachgieber, ja dasselbige wohl gar zuweisen in einigen Stücken

Marriage with Varvara Cherkasskaia would have strengthened the position of Antiokh Kantemir at the Russian imperial court. In the fall of 1731, this position was still very weak, in spite of the quite important role of the supporter of autocracy played by the prince during the enthronement of Anna Ioannovna. This weakness might be explained by the general uncertainty occurred in the Russian society after the autocracy has been challenged through the undertaking (*zateika*) of the Supreme Privy Council to establish a constitutional monarchy.<sup>6</sup> Obviously these turmoils should be viewed as a consequence of the Petrine emphasis on meritocracy, thus breaking the status quo created through the accession to the Russian throne of the Romanov dynasty in 1613. Antiokh Kantemir himself was favoured by the meritocratic principle which governed the regulation of the succession and inheritance matters, and which was expressed in such laws issued by Peter I as the Law of Single Inheritance of March 23, 1714,<sup>7</sup> the Table of the Ranks of January 24, 1722,<sup>8</sup> and the Law on Succession of February 5, 1722.<sup>9</sup> In the second satire (*Filaret i Evgenii*), the poet has defended the philosophy of meritocracy that was characteristic to the Petrine epoch. The principle of the law on succession was substantiated in the work *The Justice of the Monarch's Right to Appoint the Heir to the Throne* (1722) by Feofan Prokopovich (1681–1736),<sup>10</sup> the chair of the Learned Guard (*uchenaiia družhina*), to which the name of Kantemir has started to be connected after the archbishop of Pskov and Novgorod became acquainted with the first satire of the prince, namely *To His Mind: On the Scorers of Learning* (*Na khuliashchikh uchenia. K umu svoemu*) (1729).

übertriff.“ Cf. “Tagebuch des Kammerjunkers Friedrich Wilhelm Bergholz”, *Magazin für die neue Historie und Geographie* 19 (1785): 75. The other quite interesting remarks on the sophisticated manners of the very young Varvara Cherkasskaia have been made by the *Kammerjunker* on the occasion of the marriage ceremony of the princess's grandfather, Iurii Iur'evich Trubetskoi, with Ol'ga Ivanovna Golovina, performed in the presence of Peter I and his wife Catherine. Thus, on November 8, 1721, von Bergholz writes (p. 170): “Alle Menschen bewunderten meine schöne kleine Tänzerin, die zwar schon in den ersten Cerimonietänzen polnisch, aber an dem Abend noch keine Menuet getanzt hatte. Sie verdiente auch in der That, daß man sie lobete und bewunderte, denn sie tanzete nach ihrem Alter sehr gut; hatte schwarze Haare (gleich wie die Mutter), ein schönes regelmäßiges Gesicht, eine recht hübsche Taille, und recht gute Lebensart”.

<sup>6</sup> On this subject see, for example, D. A. Korsakov, *Volsarenie imperatritsy Amy Ioannovny: istoricheskii étiud*, Kazan', 1880; Walter Recke, “Die Verfassungspläne der russischen Oligarchen im Jahre 1730 und die Thronbesteigung der Kaiserin Anna Ioannovna”, *Zeitschrift für osteuropäische Geschichte* 2 (1912): 11–64, 161–203.

<sup>7</sup> *Ukaz o poriadke nasledovaniia v dvizhnykh i nedvizhnykh inushchestvakh*, in *Polnoe sobranie zakonov Rossiiskoi imperii (PSZ)*, volume V, St Petersburg, 1830, entry no. 2789, p. 91–94.

<sup>8</sup> *Tabel' o rangakh vsekhn chinov voinskikh, statskikh i pridvornnykh*, in *PSZ*, volume VI, St Petersburg, 1830, entry no. 3890, p. 486–493.

<sup>9</sup> *Ustav o nasledii prestola*, in *PSZ*, volume VI, St Petersburg, 1830, entry no. 3893, p. 496–497.

<sup>10</sup> [Feofan Prokopovich], *Pravda voli monarshei v opredelenii naslednika derzhavy svoei*, [St Petersburg, 1722].

Assuming the ideology promoted by the tsar Peter, Dimitrie Kantemir in his will wrote that he would prefer to appoint as inheritor of the family properties, according to the laws in force, that is to say to the law of *edinonasledie*, the youngest son, because of his brilliant mind and because of acquired by him learning, unless in the future he would not take the wrong path.<sup>11</sup> The Antiokh's loyalty to Empress Anna did not put an end to the injustice of 1729, when, as a result of the involvement of the father-in-law Dmitrii Mikhailovich Golitsyn, the inheritance was assigned to Konstantin Kantemir.<sup>12</sup> Lacking the status of the hereditary nobility (*potomstvennoe dvorianstvo*), the children of Dimitrie Kantemir would not be able to get back the properties of their father even after the Law of Single Inheritance of 1714 would have been abolished by Anna Ioannovna in 1731 on the pressure of past tradition.<sup>13</sup> The aristocratic descent of the Kantemir family was not put into question, but the sense of *Bodenlosigkeit* which characterized the life of prince Dimitrie's heirs after his death showed clearly the consequences of the fact that, though faithful to his former ally in the Pruth Campaign, Peter I did not grant him a title of nobility in the autochthonous estates (*dvorianskoe soslovie*). The *kniaz'ia* Kantemir were *kniaz'ia voloshskie* (Friedrich Wilhelm von Bergholz spoke of Dimitrie Kantemir as the "Fürst von der Walachey" and Claudius Rondeau spoke of Antiokh Kantemir as "prince of Valachia"). Only by marriage Antiokh Kantemir could attenuate the estrangement as a newcomer in a society in which the nobility "still relied heavily on clan and family connections to establish and maintain political and social status".<sup>14</sup>

It seems that Alexei Cherkasskii gave a tacit approval for the plan of the fortuneless young diplomat and poet to marry his daughter. However, after Kantemir's departure to London at the beginning of January 1732, this goal was less energetically pursued. The renewal of the relationship between the cabinet minister and the Russian resident to the British court can be proved only by the correspondence of 1736 and 1737, when the latter has asked the government in Saint Petersburg for a wage increase. In the letter of September 10, 1736, from London, Kantemir wrote to his protector that he was very much indebted to him for the benevolence showed after the five-year silence, which, he worried, could be

<sup>11</sup> "[...] v ume i naukakh ponezhe men'shoi moi syn ot vsekh luchshii, ezheli vpred' ne v khuzhe peremenitsia, nameren byl v nasledstvo ego ostavit'", cf. [Gottlieb Siegfried] Bayer, *Istoriia o zhizni i delakh moldavskogo gospodaria kniazia Konstantina Kantemira*, Moscow, 1783, p. 307 (Dimitrie Kantemir's will is inserted in the footnote, p. 306-310).

<sup>12</sup> For the details of how the inheritance (incorrectly labeled as „majorat”) of Dimitrie Kantemir has been assigned to Konstantin Kantemir, see the essay by L. Maikov, "Kniazhna Maria Kantemirova", *Russkaia starina* 89, no. 3 (1897): 405-406.

<sup>13</sup> See the excellent article on this topic by Lee A. Farrow, "Peter the Great's Law of Single Inheritance: State Imperatives and Noble Resistance", *The Russian Review* 55, no. 3 (July 1996): 430-447.

<sup>14</sup> *Ibidem*: 430.



determined by some of his own faults.<sup>15</sup> There might be assumed that the prince alluded to the ambiguity of his relationship with the minister's daughter. In the letter of October 1/ 10, 1742 to his sister, Antiokh will express for the last time the feeling of tiredness of this long incertitude: "A Turtle<sup>16</sup> will be always a Turtle, and I have no more expectations from it; as to the Tigress, I give up; frankly speaking, I am not interested anymore".<sup>17</sup>

2. As a matter of course, the "banishment" of Antiokh Kantemir abroad by the German (*ostzeiskii*) government of Anna Ioannovna, for preventing his presumed advancement in the state hierarchy on account of the Empress's indulgence,<sup>18</sup> did put an end to the prince's marriage prospects regarding Varvara Alexeevna. Far away from Russia until the end of his life, he was not able to initiate any real attempt to fulfil this purpose. At the same time the absence also became an impediment for the scholarship to reveal plainly the Kantemir's connections with Cherkasskii family. Much speculation is discouraged by the silence with which Alexei Mikhailovich has covered the entire issue, seemingly under the influence of his wife,<sup>19</sup> who was expecting an opportunity for a better

<sup>15</sup> Cf. *Reliatsii kniazia A. D. Kantemira iz Londona (1732-1733 g.)*, volume I, edited by L. Maikov, preface by V. A. Aleksandrenko, Moscow, 1892, entry no. 63, p. 53: "Skol' vashego siatel'stva piatiletnee molchanie s chrezmernym sozhaleniem terpel. opasaiasia, chtob onoe ne bylo sledstviem kakogo moego pred vashim siatel'stvom prostupku, stol' k krainemu sebe udovol'stvu iz milostivogo vashego siatel'stva pis'ma ot 10-go avgusta ia imel chest' smotret', chto ia eshche u vashego siatel'stva ne zabyt, i po prezhnemu izvolite sodержat' menia v svoei milosti". The same sense of relief has been expressed in the letter of February 25, 1737 (*ibidem*, entry no. 87, p. 76): "Ne mogu dovol'no izobrazit', skol' mne chuvstvitel'na byla prochest' ego siatel'stva milostivogo pis'ma ot 8-go genvaria. Chrez 5 let lishaiasia onukh, ia uzhe opasat'sia nachinal, chto sovsem pri vashem siatel'stve zabyt [...]"

<sup>16</sup> For the explanation of the use of zoology signs see below.

<sup>17</sup> Cf. Gina Maiellaro, "Perepiska" (as in note 1, entry no. 23): 166: "Le Tartarugue son sempre Tartaruche: onde nulla aspetto da quella parte; e la Tigre la dò a chi la vole, per che io à dirvi la verità non me ne curo più". Two years earlier, in a letter from Paris to Moscow of April 5, 1740, the same sense of weariness was expressed by Kantemir as follows: "Il mondo è coso fatto, che non vi si trova mai una perfetta felicità: quell che si desidera con più fervor, quando s'è acquistato ci porta noia. Jo sempre ò bramato d'esser una volta a Parigi, adesso che vi sono, e con tutto il decoro possibile, non vedo l'ora ad andarmene via. Forse l'jstesso sarebbe se mai ottenesse la Tigre, onde l'jndugiar che vi porta la Tartaruga non mi da gran pena" (*ibidem*, entry no. 16: 147-148).

<sup>18</sup> On this scholarly opinion, very popular from the very beginning of Antiokh Kantemir studies, see Helmut Grasshoff, *Antioch Dmitrievič Kantemir und Westeuropa. Ein russischer Schriftsteller des 18. Jahrhunderts und seine Beziehungen zur westeuropäischen Literatur und Kunst* (Veröffentlichungen des Instituts für Slawistik, 35), Berlin, 1966, p. 84-92.

<sup>19</sup> In a letter of June 10, 1734, Maria Kantemir informs her brother that she has been trying to find an intermediary who would negotiate with Cherkasskii family the marriage between Antiokh and the Tigress. In exposing her plans, Maria seems to be very sceptical about her chances before Varvara's mother: "I am at great pains to satisfy your desires, and if I will not be able to find an appropriate person, I myself would like to talk to her, though I am convinced that she will disdainfully call me a matchmaker; but I would not be able to tolerate any offence caused by her to you". Cf. L. Maikov, "Kniazhna Maria Kantemirova" (as in note 12, part no. 4): 232.

party. In 1743, Varvara Cherkasskaia will be given by her mother in a happy marriage to one of the richest Russians of the age, count Peter B. Sheremetev (1713–1788).

At the same time, in the correspondence between Maria and Antiokh Kantemir, the marital project of the fall of 1731 survived in quite serious terms for several years.<sup>20</sup> At this stage of the research, my purpose is to monitor briefly the discussions of the siblings on the subject of the eventual marriage of Antiokh with the princess Cherkasskaia in the perspective of the literary history. My interest lies in the use by both correspondents, most likely at the brother's initiative, of the animal symbolism as a convention of the epistolary exchange. Thus, the marriage strategies of the siblings were "hidden" under the names of two animals, which were to indicate on Varvara Cherkasskaia and her father. The name "Tigress" (*il tigre* – masculine form of the Italian noun in Maria's letters, and *la tigre* – modern feminine form in the Antiokh's ones:<sup>21</sup> *τηγρέσα* in the Antiokh's letters written in the Neo-Greek language) had to display the impetuous behaviour of the young Cherkasskaia, while the name "Turtle" (*la Tartaruga*) had to represent the way of being reluctant of the prince Alexei Mikhailovich.<sup>22</sup>

It has been assumed that Maria and Antiokh have agreed to employ these signs for misleading the officers of the Collegium of Foreign Affairs, who used to open the correspondence.<sup>23</sup> Indeed, this was one of the ways through which the siblings were trying to protect the content of their letters. The other ways of avoiding the curious eyes were to carry out the exchange of letters in Italian language, less known at the Russian court, and to benefit from the private postal service. First of all the correspondents worried about the consequences concerning the comments on political issues, the references on Cherkasskii family having been certainly one of them.

<sup>20</sup> For example, in the letter of December 12, 1734, from Moscow, Maria tried to convince her brother not to be pessimistic in regard to the eventual marriage with Varvara Cherkasskaia: "Per il Tigre non bisogna antepor altri a lui perché infin adesso non mi ha mostrato alcuna ferocità, né monimento di farsi amico prossimo con altri, con tutto ciò che desiderono molti come Giasone l'agnello d'oro per la sua ricca [...] se la madre è tanto negligente lui no ha la colpa, non havendo affatto l'autorità di persuadere second il dovere né di comandare che gli scriva. Il zio del Tigre oggi o domain ariverà a noi con licenza di esser posto sopra la milizia col titolo di G<enerale> maggiore e che il suo soggiorno sia in quel paese dove abitava il Cioro Ditanschi. Di questo spero che arivando porrò saper l'intenzione (se non tutto al quanto) della madre, e Cescudine e col tempo la farò forse chiara risposta per questo affare e per l'inclinazione che avranno verso di lei". Cf. Gina Maiellaro, "Perepiska" (as in note 1, entry no. 2): 41.

<sup>21</sup> See the explanation of Gina Maiellaro in the footnote no. 3 in "Perepiska" (as in note 1): 44.

<sup>22</sup> In a letter of March 13, 1738, Maria Kantemir gave the explanation of what the word "Tartaruga" meant for her: "A me piace la Tartaruga almen che camina tropo lento, o per sua sicureza, o per il peso che ha indosso: non fa come i grili che col suo gridare assordiscono e non fan dopo alcun profit". Cf. Gina Maiellaro, "Perepiska" (as in note 1, entry no. 8): 57.

<sup>23</sup> See I. I. Shimko, *Novye dannye* (as in note 1), p. 19-20.

On the other hand, I think that the utilization of the symbols of animals while referring to Varvara and Alexei Cherkasskii could not be connected only with the security purposes. It seems that when Antiokh left Russia, this convention was already a usual way of talking with his sister about the Cherkasskiis. In the letter of February 11/ 22, 1732, from Danzig, Kantemir informs Maria that he has sent gifts, asking the sister to pass fine tobacco to the Tigress.<sup>24</sup> Therefore, there might be admitted that this game, with which also the protagonist – *i.e.*, Varvara Cherkasskaia – could be acquainted, as the tone of the cited letter in the Neo-Greek language suggests, was a result of the Antiokh's exercises in writing fables in 1731. In the footnote attached to the cycle of six fables, the poet explains that these have been written as an imitation of the Aesop's fables and that the first four of them have been written at the beginning of 1731 in Moscow.<sup>25</sup>

Apparently, the fourth fable, *Hawk, Peacock and Owl (Iastreb, pavlin i sova)*, presents the shrewd and extremely correct minister of Anna Ioannovna's government, Alexei Mikhailovich Cherkasskii, under the sign of the owl: "The owl in his turn is quiet, it does not start/ Fruitless quarrels, it knows how to defend itself according/ To its own capacities, when someone is dangerous./ It is always awake, when/ The rest of the people is asleep. Such a ruler/ Is fitted for the safety of the entire land".<sup>26</sup>

The taste for the Aesopic language could be cultivated by Antiokh under the influence of his father, Dimitrie Kantemir, who was the author of an animal allegory, namely *Hieroglyphic History*, written in the Romanian language in 1705.<sup>27</sup> The manuscript of this secret history of the Moldavian and Wallachian Principalities concerning the years 1703–1705 has been mentioned by the collaborator of Antiokh Kantemir in Great Britain, Nicholas Tindal (1687–1774), the translator into English of *The History of the Growth and Decay of the Othoman Empire* (London, 1734), in the *Vita principis Demetrii Cantemirii* under the name *Hieroglyphica (propter occultata nomina, ita dicta) quibus continetur historia domestica, idiomate moldavo*.<sup>28</sup>

<sup>24</sup> *Ibidem*, entry no. 1, p. 149.

<sup>25</sup> Cf. A. D. Kantemir, *Sochineniia, pis'ma i izbrannye perevođy*, volume I, edited by P. A. Efremov, preface by V. Ia. Stoiunin, St Petersburg, 1867, p. 333.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 329-330: "A sova nravom tikha, ssor ona naprasno/ Ne ishchet, znaet sebia zashchishchat' soglasno/ Svoim silam, kogda kto vredit' ei zhelaet/ Nedremno ta bo drstvuet, poka unyvaet/ Prochee plemia vo sne. Takov vovoda/ Goden k bezopasnosti tselogo naroda".

<sup>27</sup> See the scholarly edition of the book, as follows, *Istoria ieroglică*, 2 volumes, edited by P. P. Panaiteșcu and I. Verdeș, Bucharest, 1965. For the influence of the fifteenth-century German editions of the Aesopic texts on the work of Dimitrie Kantemir, see Cătălina Velculescu, *Cărțile populare și cultura românească*, Bucharest, 1984, p. 43-52.

<sup>28</sup> Cf. *Vita principis Demetrii Cantemirii*, in D. Cantemir, *Opere*, volume VII, Bucharest, 1883, p. 5.



# L'ESTHETIQUE DE L'EROTIQUE : UNE GRAMMAIRE DES GESTES DANS UN ROMAN LIBERTIN DES LUMIERES FRANÇAISES

ILEANA MIHĂILĂ\*

*Abstract:* The paper is focused on the grammar of the gestures in the erotic initiation of a young gentleman, as presented by one of the most interesting French authors of the Enlightenment libertine novel, Crébillon-fils. But in his *Égarements du cœur et de l'esprit* nothing is but esthetic, neither the language, nor the plot. The art of seduction is completed both by words and gestures, but, most of the time, the language is deceiving and the gestures reveal the hidden truth.

*Key words:* Crébillon fils; French libertine novel; art of seduction; Enlightenment; significant gestures.

L'art de la séduction avait atteint, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une perfection, une élégance, un raffinement jamais connu auparavant (et, sûrement, jamais égalé depuis). À l'art du langage qui compose un des charmes les plus évidents des romans libertins des Lumières françaises, une lecture attentive ne saurait perdre de vue un second langage présent au niveau du texte – le langage des gestes, si important dans ce menuet érotique. Je me suis proposée de le déceler au niveau d'un roman considéré aujourd'hui comme représentatif pour l'évolution du genre, *Les égarements du cœur et de l'esprit* (1736-1738) de Crébillon-fils.

Le manège (comme il est souvent appelé à cette époque-là) commence presque toujours par les différents jeux du regard. La célèbre formule *leurs yeux se rencontrèrent* qui fit le bonheur du titre choisi par Jean Rousset se retrouve souvent sur la plume des écrivains du Siècle des Lumières, notamment ceux dont l'œuvre se dirige surtout vers le genre protéiforme du roman libertin (par exemple chez Crébillon-fils, « Nos yeux se rencontrèrent », à la p. 108). Mais ils ne l'intéressèrent guère dans son ouvrage paru en 1981<sup>1</sup> et où son choix pour le XVIII<sup>e</sup> siècle s'arrête à la *Vie de Marianne*, au Jean-Jacques Rousseau des *Confessions* et au *Faublas* de Louvet de Couvray, c'est-à-dire au roman-mémoire, tenté plus ou

\* Ileana Mihăilă is a teacher at the University of Bucharest, Faculty of Foreign Languages and Literatures. Chair of French Language and Literature.

<sup>1</sup> Paru chez José Corti, Paris, 1981.

moins d'érotisme, mais dont le manège amoureux typique pour cette époque, mélange d'érotisme et de bonnes manières, est loin d'être le thème principal.

Les exemples nous seront fournis par ce charmant petit chef d'œuvre de Crébillon-fils, qui fit jadis le bonheur d'un grand esprit comme René Étiemble<sup>2</sup>, et qui narre à la première personne l'éducation sentimentale d'un jeune homme bien-né dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle parisien. Il présente avec une délicatesse exquise les trois expériences amoureuses qui achèvent de transformer un garçon en un homme.

La première, la plus honnête et la plus désirable selon les coutumes de l'époque, est celle qui a pour objet Mme de Lursay, amie intime de la mère du jeune Meilcour, la quarantaine bien sonnée, mais qui sait encore garder tous les charmes de la féminité accomplie d'une veuve de la bonne société. C'est à elle que sera destiné d'ailleurs d'être son initiatrice dans le sens le plus intime du terme. Le fait de connaître le héros dès son enfance, l'avoir vu grandir et devenir mûr pour l'amour ne le lui rend pas moins désirable. Cette situation ambigüe peut nous faire juger, il est vrai, sa complaisance extrême envers Meilcour quelque peu incestueuse, mais heureusement leur époque ne s'en souciait guère. Si elle paye par la suite les frais de son jeu à plus d'une reprise, ce n'est donc pas faute d'avoir été consciente dès le début avec quel partenaire dépourvu d'expérience elle avait affaire quand elle s'était lancée au combat selon les règles du jeu.

Premier pas, obligatoire : par le regard : « Des propos obligeants, que jusqu'alors elle m'avait tenu, elle passa à des discours plus particuliers et plus marqués. *Elle me regardait tendrement.* [...] Par cette conduite elle avait réussi à me donner beaucoup d'amour » (p. 56), et, un peu plus loin, « *même ses yeux me parlaient le langage le plus doux* [...] tandis que *mes regards erraient sur elle sans oser s'y fixer* ». Mieux encore, dans sa phase de négation, le jeune Meilcour reprend le jeu du regard pour le rendre plus clair : « *Mais tous les regards tendres qu'elle m'adressait, ses sourires, me paraissaient de nouvelles insultes* [...]. L'air sombre avec lequel je lui répondais, *et le soin que je prenais d'éviter ses yeux...* » (p. 67). Pourtant, sa Dame, pour reprendre le contrôle, « *elle n'eut besoin que de me regarder fixement* » obtenant ainsi les aveux le plus clair mais toujours sans paroles de la part du jeune adorateur/adoré : « *je ne pus supporter ses yeux. Ce seul regard lui développa tout mon cœur* » (p. 71) ou ailleurs « *j'avais cependant dans les yeux une expression de chagrin* » (p. 85). Quand Madame de Lursay commence à se lasser de la stupidité de son amoureux inexpérimenté, ses reproches viennent

<sup>2</sup> Auteur par ailleurs de l'essai *L'érotisme et l'amour*, Paris, 1987. L'ère moderne lui doit la redécouverte de ce petit chef-d'œuvre de Crébillon fils, qu'il réussit à republier enfin en 1953. La préface réalisée pour l'accompagner chez Gallimard en 1977 reste classique et continue à être republiée jusqu'à nos jours, sans avoir pris un ride. J'ai utilisé, pour l'étude présente, la version de cette édition parue en 2008. Toutes les citations y renvoient.

toujours par le jeu des yeux : « *Elle me regardait avec des yeux sévères ; enfin, après m'avoir longtemps fixé* » (p. 85) elle passe aux reproches, parmi lesquels on retrouve « *Je vous revois enfin : à peine daignez-vous me regarder. Ah ! Meilcour ! Est-ce ainsi qu'on attaque un cœur ? Est-ce ainsi qu'on peut se faire aimer ?* » (p. 89). Le regard partagé mène à des gestes plus concrets, plus hardis : « *En lui donnant la main pour la ramener à son carrosse, je crus sentir qu'elle me la serrait. [...] je le lui rendis ; elle m'en remercia en redoublant d'une façon plus expressive ; pour ne pas manquer à la politesse, je continuai sur le ton qu'elle avait pris [...] Elle m'avait serré la main : je ne savais pas toute la force de cette action, mais il me semblait cependant que c'est une marque d'amitié qui, d'un sexe à l'autre, porte une expression singulière, et qui ne s'accorde que dans des situations marquées* » (p. 93). Ce petit jeu dépassera vite ce stage-là, car la grammaire des gestes amoureux contient bien des cases à remplir pour la construction du sens : « *ne savez-vous, continuai-je, en me jetant à ses genoux, l'état horrible où vous réduisez mon cœur... [...] Eh ! pensez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fus plus satisfaite* » pour reprendre, afin d'éviter le trop-clair des paroles<sup>3</sup>, l'éloquence du regard pour conclure : « *Elle me jeta en me quittant le regard le plus tendre*<sup>4</sup> » (p. 90).

Pendant ce temps-là, malgré l'évolution de cette belle aventure, notre jeune étourdi s'était en plus engagé dans de nouveaux amours, étant follement épris d'une jeune inconnue aperçue – où donc ? – à l'Opéra, place essentielle des rendez-vous inattendus dans le manège amoureux des jeunes inexpérimentés de la fin de l'Ancien Régime (comme le prouvera un peu plus tard Vivant Denon dans son petit chef-d'œuvre *Point de lendemain*). Cette deuxième expérience de Meilcour, tout aussi fondamentale, voire même obligatoire dans le parcours d'un jeune homme, n'est autre que l'amour pur et sincère pour une jeune fille de son âge – le seul qui, dans le monde où ils vivent, est condamné d'avance, comme Meilcour allait l'apprendre de la bouche même de sa mère. Trop jeune pour qu'on lui permette de se marier, dans l'impossibilité sociale de compromettre une Demoiselle, qui en plus s'était révélée une parente, cette histoire, pourtant la plus belle et normale

<sup>3</sup> Pourtant, pour Ernest Sturm (*Crébillon fils ou la science du désir*, Paris, 1995), « l'art de charmer que décrit Crébillon est un art du verbe : aussi le libertin qui consume son énergie au jeu de la séduction n'en peut-il domestiquer la flamme que dans la mesure où il sait conduire avec virtuosité les conversations » (p. 55). J'avoue que, si j'accepte sa conclusion comme règle générale dans les romans libertins, il y a néanmoins des exceptions qui méritent d'être analysées, comme on le verra par la suite.

<sup>4</sup> Sur l'importance du regard dans *Les Égarements...*, voir aussi Pierre de Gaulmyn, « Essai sur l'écriture des Égarements » : « le seul but du regard c'est le regard de l'autre, non pour s'y perdre, mais pour le guetter. [...] [L'œil] est considéré ici comme le signal du logos en même temps que son meilleur instrument ». (*Les Paradoxes du romancier : Les Égarements de Crébillon*, sous la direction de Pierre Rétat, Lyon, 1995, p. 4.

pour le lecteur d'aujourd'hui, n'aura point de conséquences, malgré l'importance que notre héros lui accorde dans les pages de ses mémoires. Là encore, le langage non-verbal, des regards, est essentiel : « Uniquement occupé de ma belle inconnue, *je ne cessai de la regarder* que quand par hasard elle jetait ses yeux sur quelqu'un. [...] sans pénétrer le motif qui me faisait agir, *je conduisais, j'interprétais ses regards. [...] Tant d'opiniâtreté à ne la pas perdre de vue me fit enfin remarquer d'elle. Elle me regarda à son tour ; je la fixais sans le savoir et, dans le charme qui m'entraînait malgré moi-même, je ne sais ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant* » (p. 76). Jaloux, en apercevant un possible rival auprès de sa belle, il « cru[t] même avoir surpris entre eux *des regards* » (p. 78). C'est vrai que cet autre a la chance d'y ajouter un autre geste qui achève de rendre inquiet le pauvre Meilcour : « Un instant après il passa, Germeuil *lui donna la main* » (*ibid.*). Plus tard, pourtant, lors d'une nouvelle rencontre inattendue dans le jardin des Tuileries, le manège amoureux de Meilcour et sa jeune cousine reprend de plus belle, et toujours avec le jeu de leurs regards : « lorsque nous nous étions trouvés à quelques pas l'un de l'autre, *elle avait détourné ses regards de dessus moi ; que, les y portant encore et trouvant toujours les miens fixés sur elle, elle avait recommencé les mêmes mouvements* » (p. 104).

Cette nouvelle aventure ne l'empêchera pas de poursuivre son histoire avec Mme de Lursay, à laquelle il ajoute un nouvel épisode marqué par de nouveaux gestes : retenir et baiser les mains de l'adorée et se faire caresser les cheveux, pas importants dans la découverte de l'intimité physique : « Oui, Meilcour, reprit-elle en souriant, et en me tendant la main. [...] je ne lui répondis qu'en lui serrant avec ardeur la main que je lui avais saisie. [...] Je cessai un instant de baiser la main pour la regarder » (p. 124), qui évoluera un peu plus tard dans une position un peu plus risquée : « quand elle s'était remise sur le sofa, je m'étais rejeté à ses pieds, qu'alors elle m'avait laissé appuyer les coudes sur ses genoux, que d'une mien elle badinait avec mes cheveux, et qu'elle permettait que je lui serrasse ou baisasse l'autre : car cette importante faveur était à mon choix » (p. 126). Ce fut une occasion que le pauvre jeune amoureux ne sut pas interpréter, ce qui, il faut l'admettre, arrive assez souvent avec le langage des gestes quand l'expérience manque au décodeur : « Le feu que je voyais dans ses yeux et qui aurait été pour tout autre que moi un coup de lumière, son trouble, l'altération de sa voix, ses soupirs doux et fréquents, tout ajoutait à l'occasion, *et rien ne me fit comprendre* » (*ibid.*). Il n'est pas étonnant que le premier *essai* de Meilcour fut un complet échec, vue son ignorance quasi-complète du langage des gestes : « Je devins tout d'un coup familier, que Madame de Lursay en fut étourdie, et au point que je n'eus d'abord à combattre qu'une assez faible résistance. Elle s'aperçut avec étonnement qu'elle ne m'imposait plus, et peut-être si j'avais aidé au moment, ne l'aurait-elle pas reculé. Mais au milieu de ces emportements, que l'amour seul peut autoriser,



j'étais si sûr de vaincre, j'apportais si peu de tendresse, qu'elle fut forcée d'en paraître mécontente. Cette façon trop déterminée me nuisit sans doute : ses yeux s'armèrent d'un courroux véritable, mais rien ne me contenait, et persuadé qu'intérieurement elle souhaitait d'être vaincue, en demandant pardon, je continuais d'offenser. Cependant je ne pus rien obtenir, soit que madame de Lursay ne voulût pas m'accorder un triomphe que je ne rendais pas assez décent pour elle, soit que le peu d'usage que j'avais des femmes ne me rendit pas assez dangereux qu'il aurait fallu l'être » (pp. 144-145). La preuve la plus marquante de l'échec de son comportement inélegant fut un prompt retour à la case de départ : « et je terminai en lui baisant la main » (p. 145).

La prochaine expérience s'ensuit de près et la trop indulgente Madame de Lursay, tout en lui reprochant son manque de délicatesse, se mit tout bonnement à lui accorder des leçons, qui ne nous seront communiquées que selon les mêmes règles du jeu que notre personnage venait à apprendre, en suggérant avec élégance, quoique non sans précision, au lieu de les nommer directement : « Elle [...] me fit entrevoir de quelle nécessité étaient les gradations. Ce mot, et l'idée qu'il renfermait, m'étaient totalement inconnus. Je pris la liberté de le dire à madame de Lursay, qui, en souriant de ma simplicité, voulut bien prendre la peine de m'instruire. Je mettais chaque précepte en pratique en mesure qu'elle me le donnait, et l'étude importante des gradations aurait pu nous mener fort loin, si nous n'eussions entendu dans l'antichambre un bruit qui nous força de l'interrompre » (p. 147).

Cette interruption n'est due qu'à l'apparition de son inconnue de l'Opéra, accompagnée de sa mère, Mme de Théville, proche parente de sa propre mère. La vue de « cette inconnue qu'il adorait » nous ramène bien sûr dans l'empire des regards et de leurs interprétations possibles : « elle me regarda, à ce que je crus, avec une extrême froideur [...]. Elle ne jetait sur moi que des regards tristes et distraits » (p. 149). C'est justement à ce moment que fait son entrée dans la scène la troisième grâce, la moins gracieuses sans doute, la séductrice froide et sans scrupules : Madame de Senanges « à qui, comme on le verra par la suite, [il] eu[t] le malheur de devoir [son] éducation » (p. 151).

Toute *femme-philosophe* qu'elle fut, « pour qui le public n'a jamais rien été » (p. 151), Mme de Senanges est toujours obligée à passer tout d'abord par le jeu des regards, qui est cette fois-ci mieux compris par le destinataire, soit qu'il avait déjà acquis une certaine expérience, soit que le jeu en question fut moins caché : « Je ne sais si Madame de Senanges s'aperçut que ces regards avides qu'elle jetait sur moi m'embarrassaient, mais elle ne s'en contraignit pas davantage. [...] Je me reprochai enfin de donner tant d'attention à quelqu'un qui se définissait au premier coup d'œil » (p. 153), ajoute-t-il, preuve que, pour quelqu'un ayant encore « ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie » les gestes qui servent de double du

langage en société doivent obéir à quelques règles de conduite dont la toute première serait, à ce qu'on voit, l'attention à laisser de la place au sous-entendu.

Madame de Senanges désire faire la conquête du jeune Meilcour, sinon plus, du moins autant que Madame de Lursay. Ce qui est néanmoins étrange c'est que les gestes de Madame de Senanges ne nous seront point rapportés avec autant de détails et précision que nous avons pu constater pour le progrès de l'aventure avec Mme de Lursay, et encore moins avec l'attention extrême donnée à chaque détail que Meilcour accorde au moindre mouvement de Mlle Hortense de Théville, avec laquelle il n'a pourtant, après le refus formel de sa mère, aucune chance, quand ce ne serait celle de l'adorer inutilement et en cachette.

Mais il se plaît, pour célébrer la vertu et l'esprit de cette dernière, de nous dévoiler toute la panoplie de mouvements inutiles, pourtant destinés à la conquérir, accomplis par le Don Juan de circonstance dans cette belle histoire, le comte de Versac, son modèle pour l'avenir : « il étala ses charmes : il avait la jambe belle, il la fit valoir. Il rit le plus souvent qu'il put, pour montrer ses dents, il prit enfin les contenance les plus décisives, celle qui montrent le mieux la taille, et en développent le plus les grâces » (p. 159), ce qui correspond d'ailleurs en miroir au développement aussi complet que faire se peut en société des charmes de Mme de Senanges pour des raisons similaires : « Pour que je connusse bien tous le prix de ma conquête, elle m'étala toute sa nonchalance et toutes ses grâces, et joignit, pour m'achever, tous les ridicules de sa personne à ceux de sa conversation » (p. 153). Il est intéressant de constater que, du moins pour le moment en question, cette série de gestes se révèle un échec pour les deux séducteurs face aux deux jeunes inexpérimentés.

Obtenant, grâce à son complice Versac, la chance d'une visite de Meilcour, Mme de Senanges se voit doublée dans ses efforts de le conquérir par une de ses amies, Mme de Mongennes, qui reprend – on s'en doutait déjà un peu – le même jeu des regards, ce qui provoque la réaction vive de Mme de Senanges : « chaque fois que sa rivale *voulait me regarder*, un coup d'éventail donné à propos interceptait le regard et le rendait inutile » (p. 211). Pourtant, dans cet entrevue assez longue, pas d'autres gestes relatés, seulement des propos venimeux destinés à noircir l'image de la vraie rivale, Madame de Lursay. Est-ce là une manière de l'écrivain de distinguer la sincérité, exprimé par le langage des gestes, des mots qui trompent plus que les gestes ne le font ?

La preuve nous est présentée dans l'explication donnée par le narrateur au sens très exacte du manque d'attention aux mouvements d'une personne, considéré comme révélateur de ses intentions profondes : « Madame de Lursay rougit à ma vue ; mais, peu inquiet de ses *mouvements*, ce fut dans les yeux d'Hortense que je cherchai ma destinée » (p. 226), même si cela ne l'empêche pas de remarquer que « Madame de Lursay, pendant le temps que j'employais à examiner Hortense, me

regardait fixement, et d'un air railleur, dont enfin je m'aperçus » (p. 227). Deux choses méritent bien d'être remarquées dans ce paragraphe : l'intégration des regards parmi les gestes, faite par le narrateur/auteur, selon la logique de l'époque, et la caution de sincérité accordée aux gestes.

C'est d'ailleurs ce qui sera repris dans la scène finale du roman où, lasse des tribulations de son jeune adorateur indécis et au cœur volage, Madame de Lursay se décide de jouer la dernière carte à sa disposition : la jalousie. Et ne la voit-on recommencer le jeu des regards, mais cette fois-ci avec un autre, au nez de Meilcour ? « Je ne la regardais jamais – nous assure celui-ci – que je ne la trouvasse ses yeux attachés sur le marquis et elle ne s'apercevait pas plutôt de l'attention avec laquelle je l'examinais, qu'elle ne les ramenât précipitamment sur les cartes comme si c'eût été à moi surtout qu'elle eût voulu cacher ses sentiments » (p. 265). « Ce manège à la fin [l']impatiente » au point de se décider à avoir une explication avec celle avec qui il croyait en toute sincérité avoir rompu.

Les explications une fois commencées et presque immédiatement terminées, Meilcour reprend avec sa Dame la vraie conversation, celle des gestes, là où elle avait naguère été interrompue : « Non ! continuai-je *en lui baisant les mains avec ardeur...* » (p. 287) ; « Non, lui dis-je, *en me jetant à ses genoux...* » (p. 292), pour la reprendre, et la continuer comme il se devait : « Nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impression de volupté que je lui avais vue le jour qu'elle m'apprenait par quelles progressions on arrive aux plaisirs, et combien l'amour les subdivise. Plus hardi, et cependant encore trop timide, j'essayais en tremblant jusques où pouvait aller son indulgence. Il semblait que mes transports augmentassent encore ses charmes, et lui donnassent des grâces plus touchantes. Ses regards, ses soupirs, son silence, tout m'apprit, quoique un peu tard, à quel point j'étais aimé. J'étais trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes sens me parut celui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivresse de ce dangereux moment, et je me rendis enfin aussi coupable que je pouvais être. J'avouerai : mon crime me plut, et mon illusion fut longue » (p. 291).

Non content d'utiliser ces belles litotes pour parler de gestes que, selon l'opinion courante, le Siècle des Lumières ne savait ni ne voulait nommer que directement (ce qui est d'ailleurs faux, comme ce fragment vient de le prouver<sup>5</sup>), le narrateur se plaît à pousser encore un peu les limites de ses capacités d'expression

<sup>5</sup> « Cet art de la systématisation rationnelle de l'expérience, appliquée aux relations amoureuses, apparaît comme un aspect essentiel du libertinage mondain représenté dans les romans du Crébillon. Ceux-ci se différencient, de façon radicale, des œuvres scandaleuses du temps, comme *Thérèse philosophe* ou *Le portier de Chartreux*, qui représentent explicitement le corps et décrivent précisément des pratiques érotiques. » (Carole Dornier, *Le discours de maîtrise du libertin. Étude sur l'œuvre de Crébillon fils*, Paris, 1994, pp. 7-8).

voilée, pour nous présenter aussi la lassitude qui suit normalement l'extase<sup>6</sup> : « mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connaître ce qui me manquait, je sentis du vide dans mon âme. [...] J'étais toujours empressé, mais moins ardent. [...] Je ne me livrais plus à Madame de Lursay que d'un air contraint » (p. 292). Mieux encore, il se met à songer à Hortense, ce qui achève de le troubler.

Ce mélange de présentation, à peine suggérée, des actes les plus intimes, accompagnée de l'analyse la plus fine de sentiments qu'on réussit rarement à dissocier des sensations qu'ils accompagnent, rendus présents par l'usage de la parole, atteint un degré d'expressivité rarement égalé. Faut-il y voir dans cette remarquable réussite littéraire le résultat de l'insertion de la transposition des gestes dans le texte, fait qui réussit à lui ajouter une caution de vérité au-delà des paroles ? Selon Jean Sgard, « les masques du désir le captivent », mais « [Crébillon] n'a pourtant rien d'un illustrateur de scènes libertines »<sup>7</sup> C'est au moins ce qu'il m'est apparu à travers l'interrogation de cette véritable *éducation sentimentale*, issue d'un siècle dont la lumière fut vraiment belle.

<sup>6</sup> Référence classique obligatoire, voir Pline l'Ancien (C. Plini Secundi, *Naturalis Historiae libri XVII* : « post coitum omne animal triste est »).

<sup>7</sup> Jean Sgard, *Crébillon fils – le libertin moraliste*, Paris, 2002, p. 8.

**MASKING STATUS: COSTUME AND EGO VEILING IN LITERATURE.  
A COMPARATIVE STUDY IN LITERARY TEXTURES.  
THE JEWISH IDENTITY'S NEW CLOTHES.  
AMERICAN-JEWISH CLOTHING HABITS IN FICTION**

CRISTINA DEUTSCH\*

*Abstract:* The study tries to catch the relationship between more directions of comparative literature, focusing mainly on the relation between Fashion Studies and Minority Studies. The departure point is that of the literary character as a “dressed body” that institutes a mask that could have various interpretative directions. Costume as fashion is seen as an auctorial device for defining the literary character's Ego, transforming “texture” into “text”. The analysis is based on the American Jewish fiction, from Anzia Yezierska to Isaac Bashevis Singer and Philip Roth and it constitutes only the part of a bigger study that analyzes the link between literature and fashion.

*Key words:* fashion theory; Jewish American fiction; interculturalism; comparative literature; queer studies.

In the last two decades, one can notice easily a solid relation developed between comparative literature in general and fashion studies. But this connection, seen at a more theoretical level, is not, in fact, such an innovative peculiarity as we may think. Roland Barthes was the first to elaborate a “fashion theory” seen as a social discourse in his book, published in 1967, *The Fashion System*. Of course, Barthes is not interested in fashion as such, but he focuses his attention on the history of semiology, creating a structural analysis of the descriptive language used in fashion magazines. But, what seems to be very important for the future development of “fashion theory”, is that Barthes creates a delineation between what we can call “visual fashion” and the “descriptive fashion”, namely the one that relates the term *fashion* to the text itself, no matter if literary or not: “on the level of its syntagm, which is that of reading, written fashion seems to refer to an organized body of signifieds, in short, to a strongly institutionalized, if not even naturalized world... From the syntagm to the system, the signifieds of fashion thus seem the object of a magic trick, whose secret we must now discover. In all signifying structures, the system is an ordered reservoir of signs and thereby implies the mobilization of a certain tense: the system is a *memory*; to pass from the system to the syntagm is, we may say, to actualize a memory.”<sup>1</sup> According to

\*Cristina Deutsch is a researcher at the Institute of Literary History and Theory “G. Călinescu” of the Romanian Academy.

this meaning, the relation between literary text and fashion is different from the relation between real life and "real" fashion, in the same way that fictional characters are, of course, not real persons, this last relation being interesting anyway when we have to deal, let us say, with an anthropological type of link with literature.

On the other hand, from a comparatist perspective, we are always interested in research fields related to gender studies, multiculturalism, stereotypes applied, for example, in Jewish or Afro-American Studies. In this direction, we can use a very clear assertion of a researcher like Patrizia Calefato who, in her study about "Fashion Theory", said that "fashion, or better to say fashions – in plural – do constitute the devices that organize, in time and space, the signs of the re-dressed body, almost as if they would forge *the language*, and, at the same time, they represent the possibility of melting the reference codes, building hybrids between analogical signs namely to the linguistic and cultural hybrids within which there is built the idea of identity itself."<sup>2</sup>

In fact, talking about "fashion" does not mean "talking about clothes", there is always a connection between clothes as such and bodies on which they are displayed and also between garments (as an expression of inner-self or as an assertion of belonging to a certain group) and the outer world, what we generally designate as "society". For this reason, the famous saying that "fashion is a visible language with meanings that change over time and within cultures",<sup>3</sup> applies best in fiction viewed in the perspective of comparative literature.

But this could prove to be a very broad field of study, including a lot of other sub-domains and research directions, from the minorities' literature to gender and Post-colonial Studies, etc. Generally speaking, we can first talk about two main levels on which the discussion could be grounded: one descriptive and the other one symbolic. In the first category, at the descriptive level, we can include almost everything that we are able to find, as far as the characteristic is concerned, in universal literature: fictional characters are not, at least from this point of view, different from real human beings; they are all dressed in one way or another. Or else, as Patrizia Calefato asserts, "the dressed body is the cultural physical territory where the *performance* is made visible and sensitive to our external identity: inside this, cultural composite text and tissue find their way of expressing individual and social traits that draw on general elements like, for example, taste, ethnicity,

<sup>1</sup> Roland Barthes, *The Fashion System*, translated by Matthew Ward and Richard Howard, London, 1990, p. 209.

<sup>2</sup> Patrizia Calefato, "Fashion Theory", in *Dizionario degli Studi Culturali*, a cura di Roberta Coglitore e Federica Mazzara, coord. Michele Cometa, Rome, 2004, p. 199.

<sup>3</sup> Cynthia Kuhn and Cindy Carlson, *Styling Texts: Dress and Fashion in Literature*, Cambria Press, 2007, p. XIII.

sexuality, transgression..."<sup>4</sup> But, turning back to the first issue in this discussion, the descriptive one, we shall notice that clothing as such could play the part of giving a "reality effect" at a visual level of a certain fiction piece or another. And we could also notice that this, in general, seems to work very well with historical fiction and with geographically well-set narrations.

As a transitional movement, without going to the symbolic level, we shall have also clothing as part of a system of signs, in a social comprehension. This does not mean that we are necessarily dealing with a "key" of a piece of fiction that can be translated in fundamental meanings only because of the presence of certain clothing items, but there are, definitely, certain literary texts that deliberately use clothing as "signs" related to certain characters, in order to better sketch the imaginary world they populate. Therefore, we are able to arrive at the second level, the symbolic one that includes the ambivalent nature of fabric – mask and represents the key to another type of textual comprehension.

At the first level mentioned, "Text" and "Fabric" go in the same direction, at the same time. The texture enriches (or, on the contrary, depletes) a certain character (no matter if male or female), it builds him or her up together with the setting and also establishes the relationships with other characters. At the symbolic level "Text" and "Texture" are layered, they accumulate one upon another, giving potential interpretative powers to the reader.

We can say that what we have called "descriptive level" is particularly more "attractive" and more playful to the eye, giving us the possibility of depicting a certain character dressed in a certain *determinate* manner. We have in here, plainly, what we generally denominate as "fashion", in a quasi-realistic manner, even if in this case we are dealing with fictional characters. And, as a consequence, we can find, as it happens in "real life", also "top 10`s" lists of "the best dressed characters" of all time, for example. First place goes, according to Judy Berman,<sup>5</sup> to Lily Bart, Edith Wharton's character from *The House of Myrth*: "Her vulgar cares were at an end. She would be able to arrange her life as she pleased, to soar into that empyrean of security where creditors cannot penetrate. She would have smarter gowns than Judy Tenor, and far, far more jewels than Bertha Dorset. She would be free forever from the shifts, the expedients, the humiliation of the relatively poor. Instead of having to flatter, she would be flattered; instead of being grateful, she would receive thanks."<sup>6</sup> In these lists, inspired by the social-glamour schemes of tabloids – we shall also find, of course, male and female characters of all types, in the same way as it happens in "real life": Dorian Gray, Virginia Woolf's Orlando – "the original androgynous fashion icon", Scarlet O'Hara with her "new green flowered muslin dress", Jay Gatsby, Madame Bovary,

<sup>4</sup> Patrizia Calefato, *op. cit.*, p. 199.

<sup>5</sup> Judy Berman, "Literature's 10 Best-Dressed Characters", in "Flavorwire. Cultural News and Critique". 31 dec., 2010.

<sup>6</sup> Edith Wharton, *The House of Myrth*. Penguin Books, 2000, p. 77.

Hemingway's Brett from *The Sun Also Rises*, etc. And it is obvious that fashion, gossip and visual appeal to the reader are not perceivable only in historical fiction, not even only in realistic fiction, but in almost any literary work that needs a character, a fictional body that has to be dressed, covered and, sometimes, uncovered. Another type of "top ten" focuses, for example, on "haunting items in literature" and we may deal in here with Gogol's overcoat which becomes for the main character, Akaky Akakievitch, a mesmerizing obsession till his death. Another outstanding example at hand is Miss Havisham's wedding dress, a fashion element used by Dickens in order to reinforce the ghostly traits of his character in *Great Expectations*. Among other examples we can include Gatsby's shirts, Desdemona's handkerchief or the fairy-tale's Invisibility Cloak. These are only a few examples, but the list can go on and on without any problem and without being forced to choose a certain type of fiction or a determinate literature.

But, we must not forget that, besides these aspects, there is also a transitional passage to what we previously have called "the symbolic level" which goes deep inside into the structure of what constitutes the "skeleton" of a literary character. So, as Clair Hughes says in *Dressed in Fiction*, "first of all, references to dress for both reader and writer contribute to the 'reality effect': they lend tangibility and visibility to character and context. From a sociological and historical viewpoint, it is worth our while to look closely at descriptions of dress in a novel, because dress is a visible aspect of history, a material index of social, moral and historical change which help us understand and imagine historical difference: clothes are, as John Harvey says in his study of male dress, 'values made visible'... Dress is also a language, part of a social system of signs: white clothes may denote purity and virginity, for example; black may be used to represent formality, drama or death. But dress within a novel does not simply follow widely accepted social codes; it can also operate as the author's personal sign – system, conscious and unconscious."<sup>7</sup>

It is absolutely obvious, therefore, that there is a deep and intricate relationship between text and texture also in minorities' literature, linked not only to the ethnicity element, but also to an entire sub-section of comparatism, that of Stereotypical Studies. In this context, Jewish-American literature may give a sparkling example that covers all the hues of this direction. Clothing is a key component, both in real life, reflecting sociological related aspects, and in literature; in both of them we must see the delineation between how the American Jew dresses himself "for real", how the American Jew would like to dress, and how he is dressed by the others.

We easily notice that the immigrant, for example, in real life as well as reflected in literature – no matter if Jewish or member of other American minority group – has been forced, in order to protect his own individuality, to adapt himself,

<sup>7</sup> Clair Hughes, *Dressed in Fiction*. Berg, New York, 2005, p. 2-3.



on the one side, to the public, social dimension and, on the other, to the structure of a personal, private universe. As far as other minorities are concerned, this private component has been fundamental (both as denial and attempt of canceling the dominant social component). In what the Jewish minority is regarded, the slight difference is that there will always be a balance between the two levels: there is a desire – even if, as we already know, the Jewish immigrant will have a lot of difficulties – of assimilating the values of this new society at a general level and on a personal scale (this implying especially family relationships and life inside a personal group), being more reserved mainly in what concerns marriage, children` education, feasts and everything that has to do with the religious sphere, including dressing codes: “Immigrants took the first steps toward becoming American when they put on ready-made American clothes. Working in garment factories and therefore familiar with the latest fashions, which changed more dramatically in ladies` than in men`s wear, young women were often the first to outfit themselves in American styles and influenced the entire household`s clothing purchases. But dressing well did not mean spending a fortune. Jewish women become adept shoppers and learned how to put together a fancy outfit at little expense. As immigrants experienced upward social mobility, a wife`s clothing and jewelry signified a family`s success.”<sup>8</sup>

As far as the Jewish American community is concerned, it is already obvious that we shall have to deal with a lot of costume issues, from various perspectives. There are two main directions that apparently are contrasting: conserving the tradition on the one side and, on the other, the idea of assimilation. The two extremes (not always “extremes” in a contrasting meaning, but also reflected together in the same group/person/character) will have, of course, a variety of tones.

For example, a contemporary writer as Philip Roth, already a controversial figure among his own community of American Jewish writers, will analyze, in one of his best known short stories, *Eli The Fanatic*, exactly this conflict that is often simmering between members of the same race and religion, but in a peculiar manner: referring to the way of dressing as an opportunity of Ego assertion. For Roth, the fear of assuming your own ethnical identity becomes a spiritual illness. Therefore, we shall notice an antithesis manifested mainly, on literary ground, in relation with the issue of characters` clothing descriptions, between the American Jewish writers at the beginning of the twentieth century (as, for example, it happens with Anzia Yeziarska and Isaac Bashevis Singer) and a quite postmodern writer as Philip Roth. He, paradoxically, inclines more towards the “American” label than to the “Jewish” one. In fact, it comes without saying, knowing his works, that he cannot be a promoter of traditionalism but, seeing the problem from a

<sup>8</sup> Paula E. Hyman. “Eastern European Immigrants in the United States”, in *Jewish Women. A Comprehensive Historical Encyclopedia*, 1 March 2009, Jewish Women`s Archive.

different perspective than his predecessors, the genuine desire of assimilation manifested in the beginning will become, deep inside the characters' in *Eli The Fanatic*, a strange lack of understanding not only of the coreligionists that come from a "backward" world that "ruins their image", in some sort of rage against these intruders that put the "the assimilated" in an embarrassing posture in front of their non-Jews neighbors, recalling, in fact, through the way of clothing, in the external aspect, their own roots. The act of depicting the conflict between the assimilated, Americanized Jews, and the Orthodox Jews, old fashioned is illustrated by an intermediary: Tzuref, "the man in black clothes", who seems more a recall of Singer's "exotic" Polish extracted characters. "Like food in *Goodbye, Columbus*, clothing comes in *Eli The Fanatic* 'to bear the meaning of Jewish identity'. When Eli pleads with Tzuref to have the 'gentleman in the black hat... dress in a manner appropriate to the time and place' of this 'progressive suburban community' (189), Tzuref's response – 'The suit the gentleman wears is all he's got' (190) – implies not just the man's economic straits as a displaced person but also that his sole identity is bound up in and made meaningful by the significations of this nineteenth century garb. To change his clothes is to change the man."<sup>9</sup>

When Eli, the main character of this short story, will become "himself", regaining his own ethnical identity, taking on, in a symbolical way, Tzuref's clothes, the community will not be able to understand him, people around him will consider that he has a nervous breakdown; he will be grabbed and closed in a mental health institute. But Eli has to learn this lesson; the use of Hassidic clothing instead of American clothing means going against the mainstream, against a force that works with false tolerance instead of using manifest force. As we have already said, we surely do not have in here Singer's Jews who are, mainly, historical shaped characters, even if modified and fictionalized, but who, anyway, are Jews that act as such in an hostile environment, but a space where a Jew is supposed to act and to be dressed like a Jew, where the costume is a way of identification. We are dealing, in Roth, with a Jew supposed, of course, to act as a Jew, but in a *soft* manner, not against the mainstream. Identification through clothing is not necessary and, much more, this is not *desired*. The appearance of a person is amended not by the mainstream, as it happens in Singer or, just for giving another example, in Malamud's *The Fixer*, but by the minority which assumes the appearance and the mental mechanism of the mainstream. It is not very clear if we are dealing in here with the mask theme; because the mask, as a distinctive sign, is rejected; so it is the mask as a device used with the purpose of self veiling. Clothing is manipulated as a device of supposed mirroring in the eyes of the mainstream: Roth's Jewish characters dress not only like the majority, but they become more "correct" than the majority, reflecting a desire of being seen in a

<sup>9</sup> Debra B. Shostak, *Philip Roth – Countertexts, Counterlives*. The University of South Carolina Press, 2004, p. 120.

certain way. Regarding Eli's gesture of changing his clothes, we can find in here certain symbolic similarities with the Bauta Venetian Mask, used by the persons who did not want to be recognized by others.<sup>10</sup> By making use of this impersonation device, Eli will become a different person, with an identity defined by this separation of the mainstream. The use of black clothing as such, from the Jewish point of view, has, of course, a relation with tradition and sobriety, but also with something more special and precious: "The use of black clothing on Sabbaths and holy days traces back to a time when black die was rare and expensive, so black was reserved for formal occasions. The Sabbath is a time for honoring God by dressing nicely, so people wore their best black coats on the Sabbath."<sup>11</sup>

Changing his clothes with Other's garments means not only impersonating "The Fanatic" (because Eli, in fact, becomes a fanatic only in what concerns the desire of redefining himself), but means also giving the Other the possibility of turning "normal"; he takes, in fact, not only the spiritual substance necessary to reconstruct his own Ego, but also the texture, the mere material required for creating a new link. Therefore, masking does not mean anymore veiling and concealment, but this apparent mask will become a path, and clothing will evolve, in this complicated way, a mean of communication: "And sure enough, his apparition appeared around the bend: in a brown hat a little too far down his head, a green suit too far back on his shoulders, an unbuttoned-down shirt, a tie knotted so as to leave a two-inch tail, trousers that cascaded onto his shoes – he was shorter than that black hat had made him seem. And moving the clothes was that walk was not a walk, the tiny-stepped shlumpy gait. He came around the bend, and for all his strangeness – it clung to his whiskers, signaled itself in his locomotion – he looked as if he belonged. Eccentric, maybe, but he belonged. He made no moan, nor did he invite Eli with wide-flung arms, but he did stop when he saw him. He stopped and put a hand to his hat. When he felt for its top, his hand went up too high. Then it found the level and fiddled with the brim. The fingers fiddled, fumbled, and when they finally made their greeting, they traveled down the fellow's face and in an instant seemed to have touched each one of his features. They dabbed the eyes, ran the length of the nose, swept over the hairy lip, until they found their home in the hair that hid a little of his collar. To Eli the fingers said, *I have a face, I have a face at least*. Then his hand it was like a pointer – and the eyes asked a question as tides

<sup>10</sup> "The Bauta mask is square and pointed at the bottom, elongating the face and adding mystery to the person wearing it. Worn with a cape and a tri-cornered black hat, this mask is favored by people who don't want to be recognized at all through their features. This mask can be tilted upwards to allow the wearer to talk, eat and drink without having to remove the mask. In the 18<sup>th</sup> century, this mask had become a society disguise that was actually regulated by the Venetian government. Certain political decision-masking events required that the participants wear the Bauta masks, and act anonymously as peers. Only Venetian citizens were allowed to use the Bauta and thus non-citizens were easily spotted." (From "Type of Venetian Masks and Their Meanings", [www.1001venetianmasks.com](http://www.1001venetianmasks.com)).

<sup>11</sup> "Traditional Clothing of the Hasidic and Hawaiian Cultures", 2012.

of water shifted over them. *The face is all right, I can keep it.* Such a look was in those eyes that Eli was still seeing them when he turned his head away."<sup>12</sup>

But this complex way, between religious tradition and assimilation, of seeing the relationship between body and symbolic garment, changes if we choose to refer to another type of American Jewish fiction. In Anzia Yeziarska's prose we shall deal with another type of contrast between the Old World and the New World, translated again in the metaphor of clothing, underlining, first of all, another aspect, that of clothing having a major part exactly in the process of Jews' Americanization, fashion as such working, in the end, for defining an ethnical identity. "Fervently adopting American 'modernist' clothing as a way to negotiate the politics of hyphenation and to cleanse the derogatory image of 'greenhorn' associated with their 'inferior' Old World styles, Jewish immigrants specifically promoted their own Americanization, through agencies including synagogues, Jewish settlement houses, and Jewish men's and women's clubs."<sup>13</sup> It would be interesting to notice that in her most important novel, *Salome of the Tenements*, Yeziarska fills large portions of her story not with the characters' physical description, but with an accurate presentation of their way of dressing. It is obvious that in this immigrant movement of Americanization, the changes in the manner of dressing played a very important part. And in this context we can recall Abraham Cahan's famous character David Levinsky who considered of first importance the modification of the exterior aspect through the garments he put on, a hat and a tie making seem "more American", in other words making him "one of the crowd", nor a stranger anymore. We are for sure dealing in here with a pre-Rothian vision upon the fictional characters' perception of fashion, not only from the historical viewpoint but, more important, from a conceptual perspective, because Yeziarska and Cahan's heroes could be seen as fathers' of Roth's characters, seeing that *Salome* is a novel published in 1923, while Roth's *Eli, the Fanatic* in 1959. These characters assert, through something that could be considered a little superficial and without substance, why for the Jewish immigrant – as well as for the other immigrants arrived on American land, no matter of their origin – "being American" means "being dressed like the Americans", this becoming, in a practical way, a manner of "changing conscience", of giving up the Old World for another kind of life in a New World (or, on the contrary, in the case of Jewish traditionalists, the "fanatics", the rejection of this adaptation and the creation of a parallel world, trying to preserve the old-fashioned way of life). The problems that Yeziarska tries to bring in the foreground may seem minor issues and the way in which she presents them, melodramatic, but it is, in fact, very

<sup>12</sup> *Eli, the Fanatic*, in Philip Roth, *Goodbye, Columbus and Five Short Stories*, Boston, Cambridge, 1959, p. 282-283.

<sup>13</sup> Christopher N. Okonkwo, "Of Repression, Assertion, and the Speakerly Dress: Anzia Yeziarska's *Salome of the Tenements*", in "Melus", March 22, 2000.

challenging that she tries to see things from another perspective than her contemporary American Jewish writers.

Identity is publicly asserted though clothing in an autobiographical novel like, for example, *Red Ribbon on a White Horse: My Story*, published in 1950: touching the same subjects as in *Salome*, where she was able to create that model of the immigrant woman artist, Sonya, who, like Yeziarska herself, tried to impose her own schemes and patterns upon the surrounding world, giving up outside models. Salome is the one who is narrating this double growing up process of Sonya, both as a Jewish immigrant and as an artist, all this being made through the use of the metaphor of clothes, no matter if we are dealing with creating, using, transforming garments, or with dressing herself or the others. Yeziarska, in her autobiography, was in fact asking herself, underlining the importance of this subject: "Why had I never dressed like other women? It wasn't just a matter of being poor. The poorest shopgirl with her mind on style managed to look as smart as other shopgirls. I never could or would else wore. Even now when I no longer had to search through bargain basements, now that I had money enough to shop at the best stores, perversity made me cling to my pushcart clothes."<sup>14</sup>

But what Yeziarska does, in fact, in her novels, is to "put new clothes" on the American Dream's body: yes, it is also true that she introduces the reader into "ghetto's experience", but she also universalizes this world with the purpose that others, coming from a completely different background, are able to assume the problems of this environment as an experience of the immigrant in general, and more, as an experience that could be lived by any young person, no matter if man or woman.

For this reason, the relationship between clothing and everyday life, between personal experience and communitarian development is of first importance: "In much of Yeziarska's fiction, clothing and money together function to present the idea of investment as opposed to speculation. Speculation involves a wager, and even when its gains are great, they do not reflect or embody what was invested: labor or material, for instance. Investment, on the other hand, suggests the notion of a *vested* interest, of measurable input into the system, especially in the form of money, but also, symbolically in the form of identity in the case of Yeziarska's work. Yeziarska's novels present an idealized economy in which her protagonists invest in the American future with tangible and intangible labor and 'capital' from the European past. Physical labor, cloth and clothing organized around communal ideals from Russia constitute the wealth that is invested in a new life in urban America."<sup>15</sup> Putting new clothes on the American Dream means to create, it is an artistic assertion supposed to lead to success, clothing is no longer only a way of

<sup>14</sup> Anzia Yeziarska, *Red Ribbon on a White Horse: My Story*, Persea Books, 2004, p. 56.

<sup>15</sup> Babak Elahi, "The Finacial and Sartorial Fictions of Anzia Yeziarska", Ch. 6, in *The Fabric of American Literary realism. Readymade Clothing, Mobility and Assimilation*, Mc. Farland & Company Inc. Publishers, 2009, p. 139.

defining one's Ego, but also a way of gaining money, therefore of becoming a positive product of the American Dream.

Another American Jewish writer that touches the relation between identity and clothing is Isaac Bashevis Singer, but in here we will not refer to his traditional manner of seeing the things, to clothing as a way of preserving tradition, or, on the contrary, to personal rebellion reflected in dressing, but to another peculiarity: clothing as a transgender device, as it can be seen, for example, in a very well known short story, *Yentl the Yeshiva Boy*: "fashionable clothes", asserts Diana Crane in her book dedicated to fashion related to class, gender and identity, "are used to make statements about social class and social identity, but their principal messages are about the ways in which women and men perceive their gender roles or are expected to perceive them... A basic premise of the dominant ideology concerning women was the belief in fixed gender identities and in the existence of major differences between men and women. For women in the nineteenth century, fashionable clothing had elements of social control, since it exemplified the dominant and very restrictive conception of women's roles."<sup>16</sup> Yentl, Singer's character, is a young Jewish girl that challenges tradition not only by being interested too much in theology, but also by assuming a role that was completely prohibited for a female, that of a Yeshiva boy, a disciple for the study of Talmud. A rabbi's daughter, when her father dies, she cuts her hair and dresses like a man in order to pursue her dreams: that of continuing her studies. She does not only change her clothes with masculine ones, but she also assumes a different identity: that of "Anshel", her deceased brother. Yentl will become close to Avigdor, another student and, for inflict vengeance for his rejection, Anshel-Yentl will marry Hadass. In Singer's short story, Anshel-Yentl's identity is not revealed not even in the end, without giving a solution to this reversed, abnormal situation. Recalling also another Singer's short stories that are dealing with the issue of androgynous identity, like *Zeitl and Rikel*, *Androgynous*, *Two* and *Disguised*, Warren Hoffmann was noticing that "in these stories, it is not simply that the characters self-identify with a different gender but that this move enable homosexual relationship to develop."<sup>17</sup> Yentl is a Jewish character who challenges the traditional boundaries not only in clothing, in a prohibited manner, but also by assuming the social status of these clothes in all their effects. It is an impenetrable mask, a dense texture that completely transforms one character into another. Costume as texture in this case should be transparent, giving the possibility of "seeing" the character's inner self, as in fact it happens in the homonymous movie with Barbra Streisand as Yentl. In Singer's story, garments are used as a device not only for achieving the characters' goal, but also for making come back to life, symbolically, a deceased person. Yentl

<sup>16</sup> Diana Crane, *Fashion and Its Social Agendas: Class, Gender and Identity in Clothing*. University of Chicago Press, 2000, p. 16.

<sup>17</sup> Warren Hoffmann, *The Passing Game: Queering Jewish American Culture*, New York, 2009, p. 128.

dressed as a man becomes Anshel, not any man without identity, and, disguising herself as a man, she ends by becoming one. Stephen Whitfield, discussing *Yentl*, noticed that “Singer invited questions about what is normal and what is natural: his tale provokes conjecture on what is timeless and assumed about the social conventions that are associated with gender... The presence of Yentl thus implicitly defies the binarism that is integral to Judaism, that divides sacred from profane, kosher from unfit, the Sabbath from the rest of the week, and – ineluctably – Jew from Gentile. Yentl is ensnared in the mystery of what a category is and what function it serves, and, as Anshel, she challenges the viability of the distinctions upon which particular cultures – if not culture itself – are founded.”<sup>18</sup>

With Singer’s characters we are able to underline exactly the powerful influence that clothes have on the wearer’s psychological transformations. Of course, there is also a symbolic importance of garments’ meaning and also the corporal experience of the character wearing them. In this case, as well in the other discussed till now, it is obvious that clothes – both as image and as material texture of fiction – have a deep and very well constructed line of consequences both from the psychological and from the behavioral point of view. But, in all three cases, that of Roth’s characters, that of Yeziarska and that of Bashevis Singer, putting on certain clothes was an assumed act, it was a personal choice with various implications.

But, for having a complete picture of the links between Jews and fashion, we should refer also to another two aspects, besides that one which takes a glance of how fictional Jews want to dress themselves: that concerning how Jews really have been dressing themselves (and how this fact was mirrored in literature) and how the Jews were dressed by the others. What happens when the situation becomes the opposite? When the Jew, as a character, does not choose his own clothes, but he is dressed up by the others?

Clothing as fashion and clothing as a literary device are, therefore, related to one another: the bodies to be dressed and undressed remain an auctorial choice, no matter if we are talking about immigrants, Jews, Americans, anyone has a symbolical “personal wardrobe” which is able to gain major importance in the interpretation of its owner.

<sup>18</sup> Stephen J. Whitfield, “Yentl” in *Jewish Social Studies, New Series*, vol. 5, nos. 1–2, *American Jewish History and Culture in the Twentieth Century*. Autumn, 1998 – Winter, 1999. Published by Indiana University Press, p. 170.





## THE IMITATION OF PERCEPTION

THE EVOLUTION FROM CAMERA LUCIDA TO FUTURISM'S  
DISSEMINATION. A PROJECT THAT RADICALLY CHANGED  
LITERATURE, ART, AND SOCIAL LIFE IN THE EARLY TWENTIETH  
CENTURY. ITALIAN FUTURISM – AN INAUGURAL, INTRANSIGENT,  
AND VOLCANIC VOCATION

DANIEL IONESCU\*

*Abstract:* The essay pertains to the development of the "dark-room" concept through centuries, from the Mohist Chinese mathematical school of the 4<sup>th</sup> cent. B.C. up to the Futurist project of the beginning of the 20<sup>th</sup> century.

*Key words:* concave mirrors; dark-room; divisionism; image inversion; optical camera.

What is a dark-room? The notion of dark-room means, in a faithful translation, nothing else than a "dark room" or a "dark space". Observing the light in the dark-room led, during the centuries, to the developing of the taking pictures device, film or TV cameras. At the beginning, the dark-room was not more than a dark space where, by a small hole, the outside world image used to enter. Thus the copy could be seen inverted on the wall to which the projection was made. This optical phenomenon had been known by the Mohist Chinese mathematical school since the 4th century B.C. The first one who mentioned this device was the philosopher Mo-ti (the 5th century B.C.) who wrote about an inverted image made of light beams passing into a dark room that he named "the gathering room" or "the room of the locked treasure".

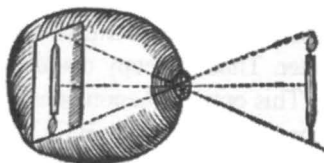
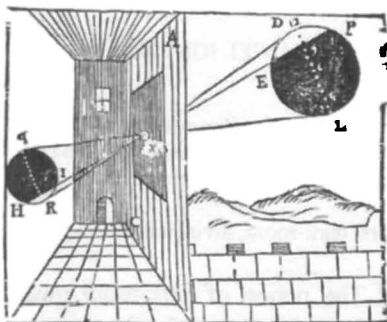
In Greece, Aristotle (384-322 B.C.) noticed that at the sunset, when the sun was half set, it reflected itself through a sycamore, projecting on the earth its mirrored image, the treetop acting as a dark-room, that is the dark-room principle as a natural phenomenon. Besides this, Aristotle also discovered that the smaller the holes were, the more accurate the projected image was. In the 13th century, Roger Bacon depicted the projection of some things on the opposite surface of a hole.

In 1038, The Arabian scholar Ibn Al-Haitham, named Alhazen, made an important discovery upon the essence of light and described, among the first ones, a dark-room, noticing that the beam of light was projected straightly. One of his experiments is easy to be reproduced. If you settle three candles of different size in a dark-room in front of a piece of cardboard with a pinhole the result will be the inverted image of the candles that would appear on the white wall, behind the hole.

Beginning with the 13th century, the astronomers used the dark-room to look at the sun spots and the sunsets without harming their eyes.

\*Daniel Ionescu is a teacher at the National University of Arts of Bucharest, Master of Arts Programme.

Leonardo da Vinci (1452-1519) describes, in *Codex Atlanticus*<sup>1</sup>, that the places, the building or the reproduced landscapes are represented on the paper in their natural colours. This represents a great discovery of the Renaissance, when reproducing nature was the highest aim of art. This is the beginning of the dark-room concept. Leonardo compared, for the first time, the dark-room functions to the human eye's ones and thus he made the analogies.



In 1550, Hieronymus Cardano proposed that the clarifying effect given by the glasses lens to the human eye should be also used for the hole of the device.



Johannes Kepler, *Camera Obscura*.

<sup>1</sup> <http://www.universalleonardo.org/work.php?id=212>

Around 1600, they passed from the stationary to the portable dark-room, due to Athanasius Kircher who presented, in his "*Ars magna lucis et umbrae*" (1671), a dark-room that could be moved along a scenery. The drawer enters the room and he may choose from the four copies of the external world that could be reproduced<sup>2</sup>.

The mathematician Johannes Kepler (1571-1630) used a dark-room in a tent to produce topographic sketches. By a hole through a black tent, the cannon of the objective can be moved. (This invention reminds us of the periscope, used for submarines.) The different combination of the lens magnifies or diminished the landscape reproduction. The first one who mentioned a portable dark-room (that could be held under the arm) in his "*Magia Optica*" was Caspar Schott in 1657. In 1685, Johannes Zahn from Wurzburg made the first portable dark-room that reflected in a smaller mirror. This dark-room could take pictures in the same manner as with a mirror reflex camera.

The fact that some great masters of painting used optical auxiliaries made the arts historians and scientists have long debates. According to some research over the Quattrocento, different painters used in their artistic works optical instruments. At the beginning, they used concave and convex mirrors; then, in the 17th century, there were discovered "the dark-room" (that was largely used, especially in the 18th century) and the "bright room".

In case of some artists it is sure that they used these instruments, while for some others it is "very controversial"; anyway, it is not this instrument that made them great artists. These are only tools that helped them to achieve their works of art.



As it is clearly proved by Tomaso di Modena (1351-52), the optical instruments were already used at that time. From the left: Ugo from Provenza used glasses, the Cardinal Nicolo de Rouen used some lens to maximize the text of a book; the last two pictures: Pietro Isnardo di Vicenza and San Gerolamo used

<sup>2</sup> Naughton, R., *The Camera Obscura: Artisotle to Zahn*, 2003.

concave mirrors (if they were correctly oriented they could enlarge the text without turning it upside down).

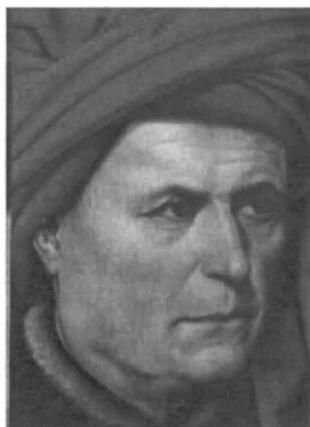
The theory about the necessity of the optical instruments as an auxiliary material in the art of painting was provided by the questions that so many critics of art asked, namely the way the 15th and 16th century European painting changed at the beginning of 1400, passing from the stylized and schematic paintings to pictures of a photographic realism.



1300

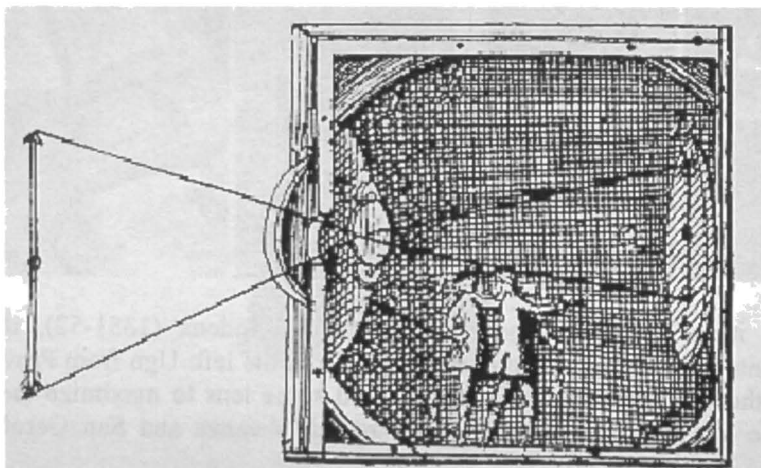


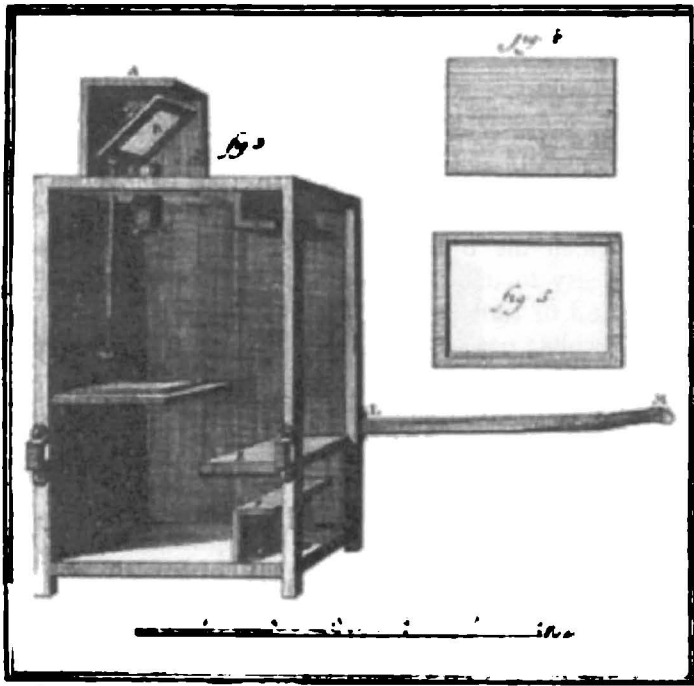
1425



1430

In the picture above there are faces painted between 1425 and 1430, a period when some artists began to use the optical instruments. The same change could be noticed in the representation of the clothes, textures and objects, with a remarkable punctiliousness of the details.





142

*DESCRIZIONE della Camera Lucida*



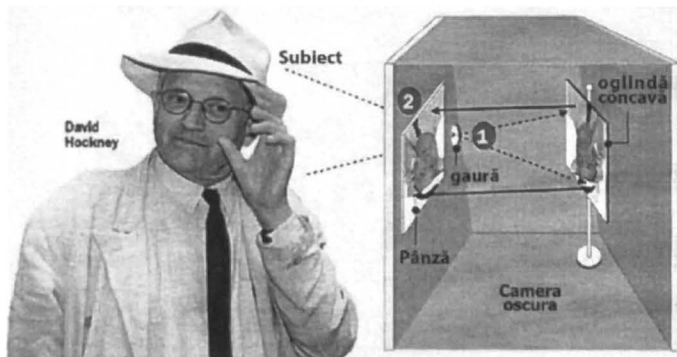
In the Renaissance, the dark-room principle was related to the human eye functions. Leonardo was interested in the dark-room, calling it "oculus artificialis".

During the époque of the Renaissance and Baroque, the vedutes could be the fantasy result, while during the 18th century they came closer and closer to reality. That dark-room was a kind of moving wardrobe, having a mirror on its top that projected on a sheet of paper the place where the urban painter sat. There was also a smaller version, as big as a shoe box, whose mirror projected the image on an opaque glass on which the urban painter sat the paper and he copied it by transparency. It is easy to understand how this technique changed the painting manner in that period of time. The new art of painting turned into a search of perspective of the absolute perfection of the real image.

The painters of that time avoided to be seen using the instrument mentioned above, so that they would not be criticized to use a mechanical tool. However, to the end of the 18th century, the dark-room was frequently used; the painters represented themselves in their works with this instrument, as it is in case of the German Court painter Franz Joachim Beich, in 1744.

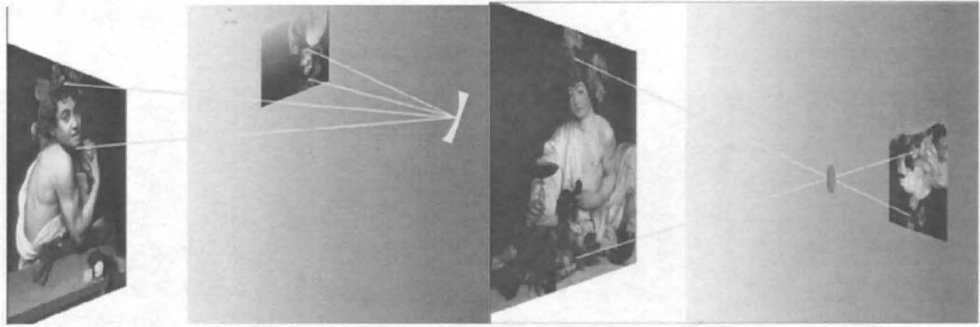
The physicist Charles Falco, specialized in optics at the Arizona University (USA), explained that the artists did not need lens, as the images could be clarified by the concave mirrors that are able to project an image on a plane surface. This fact is an evidence that these techniques could have been used even before 1600, when the lens were introduced. These devices were the artists' instruments by which they "recorded" the image. When the chemical processes appeared and made photography possible, they lost their usefulness, while artists such as Cezanne or van Gogh manifested contrary reactions, as their impressionist works could not be achieved by the use of lens.

"It is sure that the optical devices cannot paint" – said David Hockney. *"In other words, using them does not diminish the art of a great painter. Besides Caravaggio, Canaletto and Vermeer, there are many other artists that used these auxiliary instruments to fulfill their works."*<sup>3</sup>



<sup>3</sup> Philip Steadman, *Vermeer's Camera: Uncovering the Truth behind the Masterpieces*, Oxford, 2001.

The English painter David Hockney was interested in this instrument, proving how the projection of an image functions from a powerful source of light (a window) on a surface (a wall) from a weakly-lighted room through a concave mirror. This system is supposed to have been used by Caravaggio who made a hole in the roof of his workshop to light his objects better.



Michelangelo Merisi da Caravaggio is the Baroque painter who, according to some arts historians, would have made a hole in the roof of his workshop for the light could reflect the image of the painted subject straight to the canvas by means of a biconvex lens and a concave mirror. But, by translocating the light and the models, the master had to change the projections as well.

This scheme shows how Caravaggio might have used a mirror: the left figure and the powerfully lighted model and, on the right side, its projection. The clue that the artist had used a kind of optical instrument appeared in 1994, when Roberta Lapucci, Ph.D. at the University of Florence and specialist in reconditioning, published an article called "Caravaggio and the Pictures Made in the Mirror – Portraits", followed by "Caravaggio and the Optical Phenomena" and "Caravaggio and the Optics" published in 2005, at Florence. According to these studies, it is very obvious that the great painter used the optical systems. It is about "faults" caused by the difficulty of focusing the projected image, the painter having to move the lens to make up for the lack of depth of the viewfinder of that time lenses. These translocations allowed the focusing over some purposed details, but every time they altered the vanishing point with further errors in the perspective rendering. Another "fault" given by the use of optical devices consisted in the left-right reversal of the represented character. The "Bachus" from Uffizzi Gallery – as Lapucci claims – is not a left-handed character, nor a self portrait that forces the artist to hold the cup with the left hand, the right hand being busy with the brush, but it is the result of the image inversion in the mirrors of a young man who was sitting or the artist, with the cup in his right hand. The image of the painter next to the easel, mirrored in the glass surface (after the canvas was cleaned) represents, for Lapucci, a further confirmation of her thesis.



Michelangelo Merisi da Caravaggio, *Bachus*, Uffizzi Gallery, Florence, 1597.

During the 18th century, the vedutism was a kind of painting characterized by the representation of the perspectivated urban paintings of the towns or landscapes, largely spread due to the use of the dark-room. The optical camera was largely used by the urban painters, especially by the Venetian painters of 1700, such as Canaletto, Michele Marieschi, Bernerdo Belotto and Francesco Guardi. It was an essential instrument for the accurate representation of the channels, architecture, churches and Venetian monuments. By means of the optical camera, the image of the landscape was projected on the paper or on the canvas and therefore copied by the artists.

The consequence of the optical camera use consisted in more precisely paintings, very similar to the photographic representation. That was something really appreciated by the foreign travelers who liked to go home with a very close to reality souvenir of that charming town.<sup>4</sup>

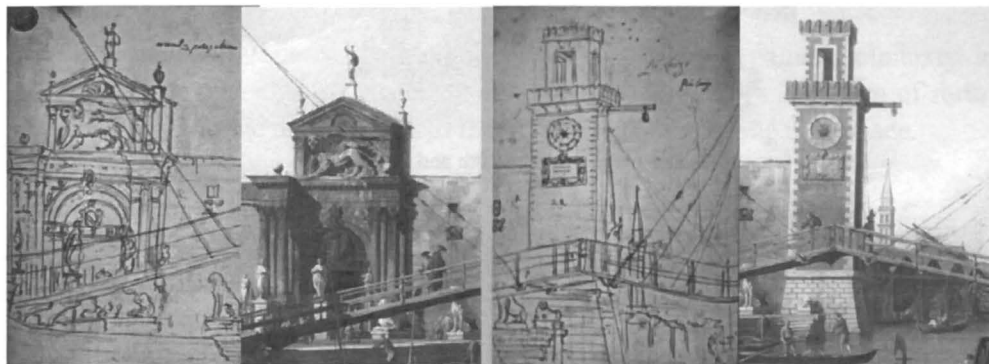
Philip Steadman, professor at the College University from London, is the author of a research stating that the Dutch artist Jan Vermeer's paintings (1632-1675) contained perfect reproductions of objects and decorations, carved chair backs, paintings, musical instruments, stoneware vessels, even the ceiling bays. The same room (maybe his workshop) was represented in six paintings from different angles, on pieces of canvas of the same size. According to Steadman's opinion, the artist would have copied the images created within the dark room.<sup>5</sup>

<sup>4</sup> Pietro Zampetti, *Vedutisti veneziani del Settecento*, Alfieri, 1967.

<sup>5</sup> Steadman Philip, *Vermeer's Camera: Uncovering the Truth behind the Masterpieces*, Oxford, 2001, p. 89.

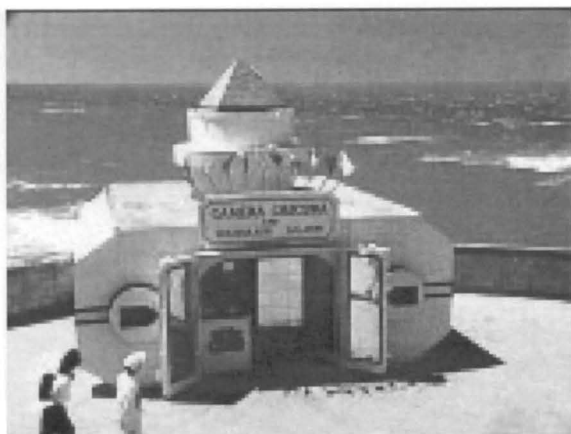


Those who watch HDTV nowadays, or any other form of the most advanced kind of image reproduction can hardly imagine how hard it was until they discovered how to make a film. For centuries, physicists, chemists, artists had been concerned with perpetuating time and space representation. This desire does not end once the movie appeared. The present audiovisual media are only evanescent toys. All of them aim to simulate as accurately as possible the real life. That's what the dark-room is still doing.



Canaletto, sketches, Accademia Gallery, Venice, 18th century.





Obscure Camera in the 20th and 21st century.

### THE MOTION IN PICTURE. THE MOVING PICTURE

In the 20th century art, the Futurism is the first vanguard movement with a consistent and relatively integrated ideology as well as the first one that does violence to the aesthetic public consciousness in a deliberated and systematic way. Although the Futurism is a strictly Italian movement, its first manifesto is launched in Paris, in 1909. Written by the poet Marinetti, it urges people "to destroy the museums, real graveyards" and proclaims that a "work of art should be aggressive" and "the artist must be original by hook or by crook". "A race car is more beautiful than Victory of Samothrace."<sup>6</sup> From Marinetti's point of view, the futurism had to be an adjustment of poetry to the modern world rhythms, in a full of speed and technology era.

One year later the manifesto of the futurist painting is launched at Torino, on the 8th of March 1910 and it is signed by Umberto Boccioni, Carlo Carra, Luigi Russolo, Giacomo Balla and Gino Severini. The Italian painter Giacomo Balla was one of the Futurism founder, signing in 1910, altogether with the artistis such as Umberto Boccioni and Carlo Carra. The manifesto had been published in 1909 by the writer Filippo Tommaso Marinetti: "*We declare that the splendor of the world enriched with a new beauty: the beauty of the speed. A race car with its body adorned with thick exhaust pipes, similar to some snakes with explosive blast is more beautiful than Victory of Samothrace.*"<sup>7</sup>

<sup>6</sup> Marianne Martin, *Futurist Art and Theory*, Clarendon, 1968

<sup>7</sup> *ibidem*

In order to support Marinetti, on the 11th of April, 1910, Giacomo Balla (1871-1958), Umberto Boccioni, Carlo Carra, Luigi Russolo and Gino Severini (1883-1966) signed the Futurist Painting Manifesto, where could be read the following:

"In reality everything moves, flows and transforms quickly at a high speed. Due to the image persistency on the retina, the moving objects multiply, distort, flowing one by one as hurried vibrations within the space they run through. Thus, a running horse does not have four legs, but twenty and their movement is triangular."<sup>8</sup>

The time and periods of time representation necessity in painting climaxed in the futurist and cubist artists' works, succeeding in surprising a sequence of form, in abstracting it to the unique stage of the body circulation through the space.



Giacomo Balla, "*Paths of Movements*", MOMA, New York, 1913.

<sup>8</sup> *ibidem*

Being concerned to represent "the frantic activity of the big cities" they are naturally interested in the process of movement. In his famous "Dynamism of a Dog in Leash", Balla multiplies the paws of the animal, indicating, by dividing the movement into fragments, the different positions of the tail, while Boccioni, in "Elasticity", breaks up the body of the horse and the rider by means of some dynamic plans and curved lines.

The multiple directions strengthen the suggestion of motion, of continuity in space of each image and object. However, both of them respect the naturalist scheme – that is not respected by Marcel Duchamp in "Nude Climbing Down the Stairs", nor by Jacques Villon in "Marching Soldiers". A remarkable fact is that all the innovations proposed in the technical manifesto do not deny the divisionism as means of achievement, but, on the contrary, they state it as an "innate complementarism" that represents the correspondence between "The dynamic contrast of the complementary colours" and "the dynamic contrast of forms".

For the futurists, the cubism is a virtual academicism because of the lack of movement, while for the cubists the futurism is lacking perspective because of the mechanistic manner of conceiving the movement. The futurists strive to give "the universal dynamism" to the form, obeying to a certain "division of touch and colour". The technical heritage undertaken by the Dadaists is the tendency to destroy and deny, tempered by the desire to propose visual values corresponding to a new era – the speed, the dynamism and the overnight changes era.

The futurists resume what the chrono-photography had made visible by its photographic studies over the motion. The futurists look forward to the future, believing the action force born by technology. A great number of other manifestoes require the association of the plastic arts, literature, drama, choreography, music, the synthetic theatre and architecture, but they also announce the challenging chauvinistic and pre-fascist political program of futurism.

The Italian futurists are the core of the revolutionaries, they reveal nationalist slogans, they worship – without any critical sense – the technical progress and glorify the war as the world's redemption. Their goal is to get to a complete art of painting that could address to all senses by colour, odor and sound.

Their pictures are characterized by the spiral motion, diagonal and by the transparent shapes. They do not intend to reveal a state, but a developing process. The futurist rebellion against all the cultural traditions is closely related to "the beauty of speed" glorification, to the passion for cars of the contemporary society. The cubism and futurism seriously influenced the 20th century art.

The fragmentation principle, specific to the analytical cubism, as well as the fragments collage made by the synthetical cubism are resumed by many artists in

their original works and they merge with the dynamism and the simultaneity of futurism, resulting some cubist-futurist works.



Umberto Boccioni, "*Dynamism of a Cyclist*", Peggy Guggenheim Collection, Venice, 1913.

The manifestos of the Italian futurists can be seen in movies, theatre, music and daily customs, rearranging cultural values around technology and the machine ethic. The informatics technologies nowadays, such as the Internet, communications and the e-commerce are due to the futurist belief according to which society needs cars to achieve its inherent potential and its potential impacts to developed world societies.



# PLAIDOIRIES EN FAVEUR DU CLASSICISME: M. EMINESCU, T. MAIORESCU ET E. LOVINESCU SUR L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE ROUMAIN

ALEXANDRA CIOCÂRLIE

*Abstract:* Manifesting deep concern regarding the educational system, some of the most important Romanian writers pleaded for the study of the classical languages during the secondary school and the high-school, and for the cultivation of the values of antiquity in the modern world. Despite deploying different arguments, Titu Maiorescu and Eugen Lovinescu shared the same idea about the importance of having a good knowledge of Antiquity. Both of them supported the idea that the ancient Greek language and the Latin are fundamental for one's knowledge: they uphold the belief that the classical education has a formative and moral value, and it represents a key element for the development of the national culture.

*Key words:* classical education; values of Antiquity; Eminescu; Maiorescu; Lovinescu.

Préoccupés par les problèmes de l'organisation de l'enseignement gymnasial et lycéal, quelques-uns des plus importants écrivains roumains ont plaidé en faveur de l'étude des langues classiques à l'école et en même temps en faveur de l'assimilation des valeurs antiques dans le monde moderne.

Dans le journal *Timpul*, numéro 134, du 28 juin 1880, le grand poète Mihai Eminescu signe l'éditorial, qu'il consacre à l'enseignement classique en Roumanie. Alors que bon nombre de personnalités demandent la réduction, voire même la suppression des classes de latin et de grec ancien, qu'ils considèrent superflues dans le monde contemporain, le poète, qui est aussi un journaliste de marque, plaide au contraire pour le maintien et le renforcement de ces études à cause justement de leur utilité. En faisant observer que partout en Europe les esprits jeunes se sont abreuvés à *la source féconde* de l'antiquité, ce qui a contribué à leur *développement ultérieur*, Eminescu ne voit aucune raison pour que la situation soit différente chez nous. La valeur formative de la culture classique lui paraît indiscutable, car elle a *la qualité déterminante de cultiver* l'esprit, étant donc *essentiellement éducative*. Il précise toutefois que pour remplir la mission de favoriser l'évolution intellectuelle il est nécessaire que l'approche du monde antique vise sa substance et non ses formes: *Apprendre par cœur les vocables latins, sans être pénétré par ce profond esprit de vérité, de prégnance et de beauté*

Alexandra Ciocârlie is a researcher at the Institute of Literary History and Theory "G. Călinescu" of the Romanian Academy.

Synthesis, XXXIX, p. 61-69, Bucarest, 2012

*de l'antiquité classique, apprendre les règles grammaticales sans être pénétré par cette symétrie intellectuelle de la pensée antique est un travail inutile, une lettre dépourvue de signification.* Il est essentiel que les jeunes assimilent l'esprit antique dans lequel ils peuvent trouver *le régulateur constant de l'intelligence et du caractère, ainsi que le sens de l'histoire.*

Traducteur occasionnel d'Homère, d'Horace et d'Ovide, le poète appuie son argumentation concernant la valeur éducative de l'antiquité sur l'observation du fait que les Etats les plus développés sont justement ceux qui ont cultivé le plus les études classiques. La connaissance du grec et du latin ne fournit des avantages pécuniaires que, éventuellement, à ceux qui enseignent ces disciplines, observe l'éditorialiste. Le rôle de ces langues n'est pas de procurer un profit matériel, mais de faire en sorte que *l'esprit de vérité, qui règne dans la culture qu'elles enregistrent règne aussi dans la société.* Selon Eminescu, ce ne sont que les représentants des classes sociales qui déterminent l'esprit public – savants, juristes, membres du clergé – qui devraient étudier les langues classiques, mais ceux-ci devraient les connaître parfaitement. Par contre, les autres classes sociales peuvent se dispenser de ces connaissances puisque la langue nationale suffit au développement de l'intelligence. Eminescu refuse le mélange des deux types d'éducation, chacun ayant son propre domaine d'activité et sa propre finalité. Si le but pratique de l'enseignement moderne consiste dans l'application des connaissances en vue de l'obtention d'un profit, l'utilité de l'enseignement classique n'est pas lié au profit matériel de l'individu, mais seulement à la formation de son caractère et de sa culture. La connaissance du passé gréco-latin est, dans un sens, comparable à la gymnastique, dont le rôle est de développer la force et l'énergie corporelles, du moment que *la toujours jeune et sereine antiquité confère une attitude analogue à l'esprit et au caractère humains.* Selon Eminescu, pour que cette *gymnastique morale* exerce son influence sur le caractère et l'esprit public, c'est-à-dire sur tous les hommes, il faut qu'il y ait assez de personnes, *exemptes du travail matériel,* qui l'exercent. Réservée à l'élite sociale et intellectuelle, l'étude de l'antiquité peut avoir des effets bénéfiques pour toute la société roumaine. Eminescu croit que les tares de l'enseignement autochtone, telles que l'ignorance généralisée ou le manque de vocation du corps didactique, ne peuvent être mises sur le compte du nombre trop élevé de classes de latin et de grec, mais proviennent du *développement démagogique de la société.* Approfondie comme il faudrait par ceux qui sont appelés à former l'esprit public, l'étude de l'antiquité pourrait déterminer le redressement moral de toute la nation.

Presque deux décennies avant l'intervention d'Eminescu en faveur de l'enseignement des langues anciennes en Roumanie, Titu Maiorescu, directeur de fraîche date du Collège National de Iassy, faisait publier dans *l'Annuaire du Gymnase et de l'Internat de Iassy pour l'année scolaire 1862-1863* la dissertation *Pourquoi la langue latine est-elle, même du point de vue de l'éducation morale, l'étude fondamentale dans le gymnase?* Dans un ouvrage conçu d'après les règles



de la rhétorique classique, le jeune professeur soutient l'importance des classes de latin contre tous ceux qui étaient convaincus que cette étude serait superflue, pédante et fausse. Pour commencer, Maiorescu présente les principaux arguments de ses adversaires. De leur point de vue, l'enseignement du latin serait inutile parce que les auteurs anciens peuvent être mieux connus par l'intermédiaire des traductions. D'ailleurs, les ennemis du classicisme préfèrent surtout les écrivains modernes, aussi bons, souvent plus moraux que les antiques et, en tout cas, indispensables pour la compréhension de l'époque actuelle, au développement de laquelle ces écrivains ont contribué directement. D'autre part, les adversaires du classicisme croient qu'il serait plus profitable d'utiliser le temps consacré à l'étude d'une langue morte, sans utilité sociale, pour l'apprentissage des langues modernes, nécessaires à qui que ce soit, et de traiter le latin uniquement comme un objet d'étude secondaire, pour l'apprentissage des formes grammaticales et lexicales actuelles.

Après avoir passé en revue les principales objections à l'enseignement classique, Maiorescu discute les contre-arguments des soi-disant partisans de celui-ci. Ces défenseurs dépourvus de discernement combattent les thèses de leurs adversaires en faisant appel à des idées opposées inconsistantes et fausses *et en acceptant implicitement la justesse de ce débat en tant que tel*. Les prétendus défenseurs de la classicité affirment d'habitude que les traductions ne peuvent atteindre la valeur de l'œuvre originale et que les auteurs modernes sont inférieurs aux anciens, ceux-ci ayant eu des qualités éternelles faisant partie du patrimoine de l'humanité. Selon eux, la majorité des hommes éminents ont toujours cultivé l'antiquité. A part ça, les descendants de Rome auraient le devoir de connaître la langue de leurs ancêtres par piété historique, d'autant plus que le roumain est insuffisamment évolué et doit recourir au latin pour divers éclaircissements.

Le futur mentor de la société littéraire *Junimea (La Jeunesse)* se sépare des faux amis du classicisme et démonte pas à pas leur faible argumentation. Pour ce qui est de la valeur des traductions, Maiorescu dit que de toute façon les écoliers ne parviennent pas à lire le texte original des écrivains antiques de manière à pouvoir l'apprécier réellement et qu'ils saisissent davantage la beauté et la profondeur des œuvres classiques en lisant des traductions réussies. Quant à l'évaluation comparative des écrivains, le professeur de Jassy est d'avis que les auteurs modernes peuvent être aussi bons que les antiques et que, de toute façon, ils portent l'empreinte spécifique de leur époque par des qualités individuelles adéquates à celle-ci. Le fait que certains hommes remarquables ont le culte de l'antiquité ne lui paraît pas décisif du moment qu'il y a de nombreux hommes célèbres qui n'ont pas fait des études classiques. D'autre part, il ne voit pas pourquoi on devrait évoquer les rapports entre le latin et le roumain quand on discute à propos du gymnase, où on n'enseigne pas l'histoire de la langue, réservée à l'enseignement supérieur, mais seulement le latin classique.

Après avoir démontré l'inconsistance des arguments usuels lors des débats consacrés à la place des classes de latin dans le programme scolaire, Maiorescu avance des raisons d'une autre nature qui le font penser que la discipline en question est fondamentale. L'auteur de la dissertation croit que l'argument principal en faveur de l'introduction du latin dans le programme de l'école tient du domaine de la morale et se trouve en étroite liaison avec l'éducation dans son ensemble. Pour soutenir sa position, il se propose de définir d'abord le but de l'éducation. Après la présentation succincte des points de vue de quatre pédagogues renommés – Locke, Rousseau, Diesterweg et Pestalozzi –, Maiorescu découvre le dénominateur commun des théories développées par ceux-ci: la finalité de l'éducation réside dans *la suppression de la limitation égoïste de l'individu et sa soumission à la raison des choses, afin de le rendre indépendant et fortifié contre ses propres passions et contre les influences extérieures*. Après quoi, il examine l'importance de l'étude pour l'éducation et démontre que, tandis que la pratique et l'expérience ne offrent que des cas déterminés et limités, la théorie permet de s'élever à l'abstraction et à l'universalité en formulant des normes générales. L'étude théorique apprend à l'individu de prendre en considération la loi, non seulement le fait isolé, l'éducation lui apprend à obéir aux principes, non seulement au hasard. L'étude théorique vise l'idée sans s'intéresser à son impact pratique, tandis que l'éducation s'en occupe dans la mesure de sa propre capacité de dominer toutes les tentations adverses. De toute façon, aussi bien l'étude que l'éducation s'appuient sur le principe général et constant, non sur les cas individuels.

Le dernier pas de la démonstration met en évidence l'importance de l'étude du latin. Selon Maiorescu, le plus puissant complément offert à l'éducation pratique est l'étude théorique, qui est capable de consolider son principe par sa régularité: il lui offre aussi une large envergure et peut influencer la vie spirituelle en lui fournissant une arme contre les diverses tentations, ainsi qu'un espace dans lequel nos idées agissent. Ce n'est que l'étude du latin qui correspond simultanément à ces trois exigences de l'éducation, les autres disciplines de l'enseignement gymnasial ne remplissant pas toutes ces conditions. Les sciences exactes n'impliquent pas la compréhension de la vie spirituelle et, sous certains aspects, intellectuelle: les mathématiques comportent une régularité exemplaire, mais leur objet est limité et ne prend pas en considération certaines de nos idées; les langues modernes frôlent ces idées, mais ne comportent pas une régularité comparable à celle du latin dans leur grammaire et leur style; l'histoire a une vaste envergure, analogue à la sphère complète de nos idées, mais ne s'appuie pas sur des lois. La langue grecque aurait toutes les qualités mentionnées, mais elle comporte des différences dialectales trop marquées, une variété excessive de formes grammaticales et il lui manque la clarté et la précision scientifiques. Par contre, le latin atteint le degré suprême parmi toutes les études gymnasiales. Ayant une sphère très grande, sa matière propage la qualité la plus éminente de toute l'antiquité, à savoir l'objectivité, dont l'essence est de *supprimer l'égoïsme ou, plus*

*exactement, l'individualisme de chaque homme et de le soumettre à une sphère supérieure, c'est-à-dire, en tant que citoyen de l'Etat, à la discipline et en tant qu'esprit pensant – à la nature des choses et à la vérité.* Dépourvue de subjectivité et des disputes malheureuses que celle-ci provoque, l'antiquité crée une *impression de quiétude et de grandeur*. Si les écrits des modernes expriment toujours la voix d'un individu *avec les limites de son égoïsme*, les ouvrages classiques n'offrent pas un monde *philtré et modifié par le cerveau d'un individu quelconque*, mais le monde *simple et vrai tel qu'il est en lui-même*. Du point de vue de Maiorescu, le futur promoteur de la théorie de l'impersonnalité dans l'art, l'antiquité impose à l'esprit jeune la direction la plus saine car elle lui *ouvre un champ vaste pour l'activité de la raison, mais elle la lui soumet conformément à la loi de la nature des choses ou de la vérité et ainsi elle coupe dans sa racine l'aberration de l'égoïsme*. Les langues classiques ont des qualités communes, mais le latin est supérieur du point de vue de l'instruction gymnasiale par sa simplicité et la régularité de sa grammaire, qui ne comporte que peu d'exceptions, sa *brièveté lapidaire, sa rigueur et son énergie stylistique*, fondement de la discipline de la pensée. Bien sûr, la condition pour que l'étude du latin à l'école exerce toutes ses ressources est de se limiter à l'époque de César et de Cicéron, sans inclure les auteurs de la décadence romaine, marqués par une *subjectivité dégoûtante*. En guise de conclusion, Maiorescu apprécie que le latin, avec sa grammaire rigoureuse et sa vaste ouverture représente la discipline fondamentale dans un gymnase, en tant qu'étude théorique et sous aspect moral, constituant en même temps un modèle de renforcement réciproque de l'instruction et de l'éducation. Contribuant à la formation de la majorité des peuples civilisés, elle fournit une racine commune à toute la culture européenne. L'étude du latin et de l'antiquité en général doit être développée parce qu'elle offre la nourriture la plus saine à la raison et produit cet *esprit profond de réalité* qui implique *honnêteté, amour de la vérité et sérieux du caractère*. La démonstration rigoureuse de Maiorescu soutient méthodiquement la valeur éducative et morale de l'enseignement classique.

Au XX<sup>e</sup> siècle, E. Lovinescu remet en circulation la dissertation de Maiorescu, qu'il reproduit dans *Antologia ideologiei junimiste (L'anthologie de l'idéologie de Junimea)*, de 1942. Le critique de la revue *Sburătorul* avait déjà discuté cette plaidoirie en faveur de l'étude de la langue latine dans sa monographie *Titu Maiorescu*, de 1940. Dans le chapitre IX de cet ouvrage, Lovinescu synthétise et soutient, à base d'amples citations, les principaux arguments de l'ancien directeur du Collège National de Jassy, mettant en évidence la remarquable *clarté des idées, vraiment actuelles même aujourd'hui, exposées de manière dialectique*. L'auteur de la monographie signale aussi la distinction entre la position du jeune Maiorescu en faveur des études classiques et sa future activité législative, en tant que fondateur des premières écoles modernes de Roumanie. De tous les facteurs invoqués dans la dissertation, Lovinescu discute surtout l'objectivité antique. Maiorescu pensait que la valeur du classicisme réside dans la

suppression de l'égoïsme et l'accès à une sphère supérieure, c'est-à-dire au principe de l'impersonnalité. Son confrère plus jeune ne croit pas que l'objectivité est un apanage de l'antiquité et il démontre que, du moins dans le cas des historiens, la situation est différente. César et Salluste ont dissimulé leur attitude partisane et leur intérêt personnel sous l'apparence de l'objectivité, Tacite a écrit des ouvrages *d'essence pamphlétaire*, et Tite-Live a manifesté *des tendances morales et nationales*. Par contre, les chercheurs modernes, basés sur une documentation scientifique rigoureuse, font preuve réellement d'une objectivité historique strictement impersonnelle.

De même que son prédécesseur, Lovinescu croit fermement que l'étude de l'antiquité a une importance éducative et morale, mais ses arguments sont différents. De son point de vue, la véritable valeur de l'enseignement classique réside dans le fait qu'il éloigne les gens d'aujourd'hui de l'ambiance de la vie quotidienne – qui encourage leur égoïsme – et les détermine à se recueillir dans une ambiance étrangère aux préoccupations actuelles. L'antiquité n'est pas mieux lotie sous aspect moral que la contemporanéité, les écrivains classiques ne sont pas supérieurs aux modernes mais l'étude de cette période ancienne a le mérite éducatif d'élever celui qui s'y consacre *au-dessus de l'égoïsme vital*. Devenue un simple *objet désintéressé de contemplation*, la période antique offre un *repos à l'intelligence* parce qu'elle arrache les hommes au présent tourmenté et les projette dans un monde tout aussi tumultueux, mais étranger à leurs préoccupations immédiates.

Même s'ils se servent d'une argumentation différente, Maiorescu et Lovinescu partagent la conviction que le grec ancien et le latin sont des disciplines fondamentales, que l'enseignement classique a une valeur formative et morale.

D'ailleurs, E. Lovinescu avait discuté le problème de l'enseignement des langues classiques beaucoup plus tôt et sans se rapporter à la dissertation de Maiorescu parue dans l'annuaire du gymnase de Jassy. Cela dans un feuilleton paru dans *Epoca*, en marge de l'allocution de G. Popa-Lisseanu au congrès de 1904, publiée plus tard sous le titre *L'enseignement du latin au gymnase et au lycée. But et méthode*. Lovinescu écrit à cette occasion une série de trois articles: *Autour du classicisme (A propos de la brochure de M. G. Popa)*, numéro 295 du 28 octobre 1904; *A nouveau autour du classicisme (A propos de la brochure de M. G. Popa)*, numéro 301 du 3 novembre 1904 et *Un dernier regard sur le classicisme (A propos de la brochure de M. Popa-Lisseanu)*, numéro 308, le 10 novembre 1904. Les idées développées dans ces articles seront reprises par leur auteur sous une forme succincte dans le chapitre *Un regard sur le classicisme* du volume *Pas sur le sable* (1906). Dans sa première séquence, Lovinescu passe en revue quelques-uns des principaux arguments formulés par ceux qui s'opposent à l'enseignement classique. Suivant la trace des Anglais Spencer et Baines, qui avait classifié les sciences selon leur utilité, ceux-ci considèrent que l'étude de l'antiquité joue un rôle négligeable dans la préparation de l'individu en vue de sa

future vie sociale. Même s'ils admettent l'importance historique du latin au Moyen Age et pendant la Renaissance en tant que langue du culte religieux et instrument de communication internationale, ils pensent que la vie moderne nous dirige vers des connaissances positives dont l'utilité pratique est immédiate. On ne peut plus soutenir aujourd'hui que seul le latin contribuerait à discipliner la mémoire et notre être tout entier, du moment que les sciences stimulent davantage les opérations intellectuelles et alors que certaines langues modernes disposent eux aussi de la variété et des qualités synthétiques qu'avaient eues les langues classiques. D'autre part, on ne saurait pas parler d'une supériorité morale du monde gréco-romain sur le monde moderne, supériorité qui offrirait une base à la présence des langues classiques dans le programme scolaire. Le grec et le latin ne correspondent même pas au besoin, de toute façon limité, de comprendre les termes techniques actuels. La science de l'antiquité ne pourrait d'aucune manière être supérieure à la science moderne qui est le produit d'un progrès millénaire. En ce qui concerne les littératures classiques, il faut admettre qu'on n'atteint pas à l'école le niveau de connaissances qui permettrait l'appréciation de leurs qualités, qu'on peut saisir davantage à l'aide de traductions réussies. Tous ces aspects conduisent vers la conclusion qu'on ne peut justifier l'étude de l'antiquité à l'école au détriment des connaissances pragmatiques plus utiles.

Tout comme Maiorescu dans sa dissertation, Lovinescu examine tour à tour les objections qu'on fait à l'enseignement classique, ainsi que les arguments en sa faveur. Après avoir présenté, *sans aucun sentimentalisme et surtout en excluant toute rhétorique*, les principaux arguments invoqués par les adversaires de ce genre d'étude, il met en évidence dans son deuxième article consacré à ce thème *les aspects raisonnables qu'on peut soutenir entièrement ou en partie en faveur du classicisme*. L'auteur ne prend pas en considération le classicisme *en soi*, mais l'envisage en rapport avec les autres catégories de connaissances, afin de démontrer qu'il mérite une attention et une préoccupation permanentes. Sans affirmer que l'antiquité aurait été plus morale que l'époque actuelle, Lovinescu croit que le temps qui s'est écoulé depuis lors a fait s'estomper *le caractère dur et acerbé* des événements anciens. Nos contemporains ne voient plus *les couleurs violentes et exaspérantes*, mais seulement *les nuances fines et pâles de l'empire des ombres flottantes*. Au milieu des *réalités blessantes* de leur existence quotidienne, les hommes d'aujourd'hui ont la chance de découvrir dans une époque disparue depuis longtemps une oasis de *tranquillité et d'impassibilité* qui leur permet d'*apaiser le côté obscur de leur âme qui aspire vers l'idéal et vers la contemplation objective* des choses. On constate que l'argument raisonnable de Lovinescu en faveur du classicisme est celui qu'il reprendra quelques décennies plus tard, dans sa monographie de 1940, quand il se délimitera des opinions de Maiorescu concernant l'objectivité antique. Dans son article *d'Epoca*, il fait une précision à propos de ceux qui sont attirés par l'antiquité. Les hommes n'ont pas tous la même mentalité et ne sentent pas tous *le besoin intime de donner à la*

*réalité un contrepoids idéal. Mais pour certaines personnes c'est une consolation de se réfugier de temps en temps dans le port rassurant d'un monde qui n'existe plus, monde transformé en un objet de contemplation désintéressée. Le besoin d'un tel refuge, qui diffère de la réalité actuelle n'est pas élémentaire et n'est pas ressenti par beaucoup d'hommes. Par conséquent, bien qu'il pourrait être un désir pour tous, le classicisme n'intéresse qu'un nombre limité de personnes. De cette constatation résulte l'axiome que ce n'est pas le cas d'imposer à tous les élèves l'étude de l'antiquité, mais qu'il n'est pas non plus indiqué que celle-ci soit optionnelle puisqu'elle constitue un choix conditionné par une sorte d'élan vers l'idéal.*

Le dernier article de la série *Autour du classicisme* résume les deux autres pour mettre en évidence qu'ils ne se contredisent pas, mais représentent des manières différentes d'aborder le même problème. Le premier présentait les objections au classicisme du point de vue utilitaire, le second soutenait son rôle de satisfaire le besoin idéal de l'âme de se retirer de l'agitation du monde actuel et de plonger dans la contemplation objective du passé. Un regard comparatif sur ces deux positions peut établir les points forts et les points faibles de chacune d'entre elles. Puisque la vie est donnée aux hommes pour qu'ils la vivent le mieux possible et de la manière la plus utile pour eux-mêmes et pour leurs contemporains, le critère utilitaire prévaut sur tout autre, admet Lovinescu. La société ne peut pas se dispenser de médecins, d'ingénieurs ou d'agronomes, qui contribuent au bien-être social, mais elle a beaucoup moins besoin de spécialistes de l'antiquité, qui ne sont capables que de satisfaire leur propre idéal, au détriment de leurs intérêts immédiats. Pour que la nature devienne un adjuvant des hommes, il faut qu'elle soit connue en profondeur à l'aide des sciences positives et qu'elle soit endiguée et dirigée. Par conséquent, pour des raisons qui concernent aussi bien la société que la nature, l'homme a besoin d'une connaissance approfondie de la réalité. La plupart des hommes qui forment la nation doivent être poussés vers le réalisme, le seul à même de répondre aux besoins de la vie et de l'époque. Cependant, ayant admis le principe selon lequel la base de l'éducation nationale doit être la culture réaliste, Lovinescu se réfère aussi à la situation de l'enseignement du latin dans le lycée moderne et dans le lycée classique. Dans le premier, on devrait insister sur le latin tant que c'est nécessaire pour la connaissance intime des langues modernes. Il est évident, par exemple, que la connaissance du latin facilite l'apprentissage de ces langues parce qu'elle fournit les racines de toute une série de mots actuels. Quant au lycée classique, dans lequel il faut approfondir l'étude du grec ancien et du latin, son existence correspond à l'aspiration vers la contemplation objective et vers l'idéal, aspiration qui est un aspect noble de l'âme humaine. D'autre part, ce type d'enseignement se justifie aussi par un certain besoin social: parmi les multiples rôles réclamés par la société, il y a celui de connaisseur du passé car celui-ci projette sur le présent des lumières qui ne sont pas négligeables. Par conséquent, bien qu'il reconnaisse l'importance plus grande de l'enseignement réaliste dans le

monde moderne, Lovinescu découvre beaucoup de raisons pour que les langues classiques trouvent leur place dans l'enseignement roumain. De manière équilibrée, mais aussi ferme, il plaide pour l'étude de l'antiquité comme un aspect bénéfique de la culture nationale.

This paper is supported by the Sectorial Operational Programme Human Resources Development (SOP HRD), financed from the European Social Fund and by the Romanian Government under the contract number SOP HRD/89/1.5/S/59758.





# РУМЫНИЯ ЛЕТОМ 1964 Г. ОТНОШЕНИЕ ОБЩЕСТВЕННОГО МНЕНИЯ К СССР ГЛАЗАМИ СОВЕТСКОГО ЛИТЕРАТОРА

А.С. СТЫКАЛИН\*

*Abstract:* This essay explores the reaction of the Romanian intellectual circles towards the crisis occurred between Soviet Union and Romania after the Hungarian Revolution of 1956. The analysis is based on the report conceived by the Soviet writer and editor-in-chief of the journal *Дностранна литература* Savva Dangulov in 1964 (Some notes regarding the trip to Romania<sup>1</sup>). The full version of this literary document is edited after the original manuscript preserved in the Russian State Archives of Literature and Arts (RGALI).

*Key words:* literature and politics; Romanian-Soviet literary relations; ideological stereotypes; de-Sovietization of Romanian literature; writer and party apparatus.

Предлагаемый вниманию читателя документ относится к концу лета – началу осени 1964 г., периоду, когда советско-румынские отношения, еще не так давно казавшиеся безоблачными, вступили в полосу серьезного кризиса, на фоне которого официальным Бухарестом все более активно и настойчиво отстаивалось право на собственный путь к социализму, национально-специфическую его концепцию, противопоставлявшуюся прежде всего советским образцам и моделям, в которых ранее, в 1950-е годы, было принято видеть путеводную звезду.

В конце 1950-х годов Румыния пока еще воспринималась в Москве как надежный союзник, по выражению Н.С. Хрущева, «шагающий в ногу» с другими членами социалистического содружества<sup>1</sup>, ситуация в этой стране не

\* S. Stykalin is a researcher at the Institute of Slavic Studies (Institut Slavianovedeniia) of the Russian Academy of Sciences.

<sup>1</sup> Во время встреч с югославскими руководителями в сентябре 1956 г. Н.С. Хрущев поучал их: «По-вашему выходит, что только вы одни правы, а все другие неправы. У русских по этому поводу есть поговорка: когда солдату сказали, почему он нарушает строй, идя не в ногу, то солдат ответил, что он идет в ногу, а вся рота идет не в ногу. Если вы хотите идти в ногу с другими странами народной демократии, – сказал тов. Н.С. Хрущев, – то вы должны перестраиваться. Тов. Попович (Речь идет о Коче Поповиче, госсекретаре по иностранным делам ФНРЮ, а в прошлом известном генерале Народно-освободительной армии Югославии – А.С.) бросил реплику: это правильно, но надо подумать, кто рота, а кто солдат». См. записку для Президиума ЦК КПСС «О беседах тов. Н.С. Хрущева с тов. Тито и другими югославскими руководителями, состоявшихся в Югославии и Крыму в сентябре-октябре 1956 г.» Российский государственный архив новейшей истории (РГАНИ). Ф. 5. Оп. 28. Д. 403. Л. 4.

вызывала серьезных беспокойств. Об этом можно судить как по дипломатическим донесениям, так и по отчетам многочисленных советских эмиссаров, выезжавших в Румынию с той или иной целью. Показательно, с какой жалобой в редакции главной румынской партийной газеты обратились к одному из руководителей Союза писателей СССР Б. Полевому, побывавшему в стране в конце августа 1959 г.: «Руководящие работники «Скынтейи» полусхвально говорили мне, что в Румынии немало серьезных людей, которые ежедневно прикладывают строчкомеры к страницам советских газет и разочарованно докладывают о том, что вот опять Чехословакия, Польша и Венгрия освещены хорошо, а от Румынии отмахнулись коротенькой заметкой. «Может быть это происходит от того, что ваши товарищи спокойны за нас, знают, что руководство в крепких руках и у нас не могут произойти венгерские события?» – пошутил один ответственный журналист»<sup>2</sup>. Как бы то ни было, внутренняя стабильность в Румынии действительно не подвергалась в Москве сомнению. Жесткие репрессии, предпринятые Г. Георгиу-Дежем и его командой против тех, кто так или иначе выразил симпатии венгерской революции<sup>3</sup>, и преследования всех потенциальных оппонентов коммунистической власти<sup>4</sup> были не только призваны запугать недовольных, но и смогли убедить советских лидеров в том, что за Румынию они могут быть спокойны, здесь существует прочная

<sup>2</sup> Записка Б. Полевого в Иностранную комиссию СП СССР. Российский государственный архив литературы и искусства (РГАЛИ). Ф. 631. Оп. 26. Д. 2423. Л. 4. Кстати, в те же самые годы и болгарские писатели выражали советским «литературным генералам» аналогичные жалобы: «для того, чтобы на Болгарию обратили внимание, у нас должны произойти венгерские события». См. в частности: РГАНИ. Ф. 5. Оп. 36. Д. 57. Л. 120-124; Д. 156.

<sup>3</sup> Этой теме посвящена большая литература на венгерском языке, вышедшая как в Венгрии, так и в Румынии. Из наиболее значительных публикаций последних лет см.: Bottoni Stefano. Kényszerből stratégia: a román hátrahatalom válaszlépései a magyar forradalomra (1956-1958) // 1956 okai, jelentősége és következményei. Szerk. Pál L. és Romsics I. Bp., 2006. 157-195.o.; Pál Antal. Szózatok – 1956. A forradalmá kötet ő megtorlóak a Magyar Autonóm Tartományban. Marosvásárhely (Târgu-Mureș), 2006.

<sup>4</sup> Как следствие венгерской революции, страшно напугавшей румынскую коммунистическую элиту и настороженно воспринятой в румынском обществе (опасавшемся усиления в соседней стране ирредентистских, шовинистических настроений, активизации требований пересмотра границ), жесткие чистки были проведены, в частности, в творческих союзах Румынии; немало деятелей культуры подверглось преследованиям по партийной, административной и судебной линии за реальную или мнимую поддержку венгерского восстания. Если верить данным советских дипломатов, после июньского пленума ЦК РПГ 1958 г., прошедшего под знаком идеологического наступления на ревизионистов, из Союза писателей, насчитывавшего 640 членов, было исключено 250 человек, из Союза художников, где было 1547 членов, изгнали 936 человек. Сменились составы редколлегии ряда журналов. См. подробно справку о мероприятиях Румынской рабочей партии (1959 г.) «по устранению серьезных недостатков в деятельности творческих союзов в Румынии и по ликвидации чуждой идеологии» (РГАНИ. Ф. 5. Оп. 36. Д. 94. Л. 43-47).

коммунистическая диктатура и невозможно ничего похожего на то, что произошло в Венгрии. Весной 1958 г. к этому аргументу охотно прибегали с обеих сторон при обсуждении вопроса о выводе из страны советских войск<sup>5</sup>.

Румынские лидеры активно участвовали в нейтрализации правительства Имре Надя, лишившегося власти в Венгрии в результате советской военной акции 4 ноября 1956 г. Члены «группы И. Надя» после выхода из югославского посольства в Будапеште, где получили убежище, были захвачены советскими спецслужбами и переправлены именно в Румынию, в курортный городок Снагов<sup>6</sup>. Из Румынии Имре Надь был доставлен на

<sup>5</sup> Советские войска находились в Румынии (как и в Венгрии) на основании Парижского мирного договора 1947 г. для поддержания коммуникаций с советской оккупационной зоной в Австрии. С подписанием в мае 1955 г. государственного договора, восстанавливавшего полный суверенитет Австрии, иностранные войска были из этой страны выведены и, таким образом, перестала действовать юридическая основа для дальнейшего пребывания советских воинских контингентов в Румынии и Венгрии. В 1956 г. румынская сторона по разным каналам осторожно зондировала мнение официальной Москвы относительно перспектив вывода советских войск из Румынии. Во время поездки в СССР румынской делегации во главе с премьер-министром К. Стойка 26 ноября-3 декабря 1956 г. стороны пришли к выводу о целесообразности дальнейшего нахождения советских войск в Румынии – напуганное венгерскими событиями румынское руководство готово было не форсировать решение вопроса. 17 апреля 1958 г. после проведения соответствующих переговоров с представителями Румынии Президиум ЦК КПСС утвердил письмо ЦК КПСС в адрес ЦК Румынской рабочей партии (См.: Президиум ЦК КПСС. 1954-1964. Главный редактор академик А.А. Фурсенко. Том 2. Постановления. 1954-1958. М., 2006. С. 783). В нем отмечалось, что пребывание советских войск в Румынии уже не вызывается необходимостью ввиду некоторого ослабления международной напряженности и достаточной подготовленности румынских вооруженных сил для защиты своей страны. Для СССР вывод своих войск из Румынии явился составной частью пакета мер по разоружению, адресованных в это время Западу. При принятии решения учитывалось, что Румыния окружена только социалистическими странами, включая внеблоковую Югославию, которая не рассматривалась как потенциальный военный противник. Важно заметить, что вывод советских войск из Румынии был синхронизирован с принятием мер по усилению обороноспособности ее армии, а также с предоставлением румынскому правительству долгосрочного кредита на сумму 40 млн. рублей. Вывод советских войск из Румынии явился акцией, призванной иметь прежде всего политико-пропагандистский эффект. В Декларации Политического Консультативного Комитета стран-участниц Организации Варшавского договора от 24 мая 1958 г. он был подан как новое доказательство миролюбивой политики социалистических стран. Как известно, советские войска были выведены из Румынии в июне-июле 1958 г. Подробнее см.: Стыкалин А.С. Проблемы советско-румынских отношений и формирования румынской модели социализма в материалах Президиума ЦК КПСС (1953-1964) // *Diplomație și destine diplomatice în lumea românească*. Coordonatori Paul Nistor, Adrian-Bogdan Ceobanu. *Țigovi ște*, 2011, p. 129-149.

<sup>6</sup> См.: Stykalin A. *Soviet-Yugoslav Relations and the Case of Imre Nagy* // *Cold War History* Vol.5, No.1, February 2005, pp.3-22; Стыкалин А.С. Советско-югославская полемика вокруг судьбы «группы И.Надя» и позиция румынского руководства (ноябрь – декабрь 1956 года) //

родину в наручниках в апреле 1957 г., чтобы через год предстать перед несправедным судом, приговоривших его к повешению<sup>7</sup>.

В свою очередь Г. Георгиу-Деж приезжал в Венгрию через неполные три недели после приведения к власти на советских штыках правительства Яноша Кадара. Выступая в Будапеште на партактиве, он с удовольствием поучал венгерских коллег, как надо делать диктатуру пролетариата<sup>8</sup>.

Однако за жесткой реакцией на венгерские события уже тогда, в конце 1956 г., проглядывал еле заметный мотив. Укрепление доверия к себе со стороны Кремля было для Георгиу-Дежа, конечно, не самоцелью, а средством повышения собственной самостоятельности перед лицом руководства КПСС. Своей твердой внутренней политикой он хотел убедить советских лидеров: поскольку в Румынии существует твердая коммунистическая диктатура, ее руководство не нуждается в мелочной опеке, на него можно положиться в принципиальных вопросах, а значит можно и предоставить побольше самостоятельности в решении собственных проблем. Стремление Румынии к несколько большей независимости проявилось уже в самые первые месяцы после венгерских событий. Так, руководство Румынской рабочей партии (РРП) дистанцировалось от осуждения лидеров Союза коммунистов Югославии (СКЮ), занявших особую позицию в связи с венгерскими событиями<sup>9</sup>. Более того, оно уже в конце ноября 1956 г. пыталось выступить в роли посредника при налаживании советско-югославских отношений, испортившихся в результате венгерских событий<sup>10</sup>. Первая после ноября 1956 г. встреча югославских и советских лидеров состоялась именно в Румынии 1-2 августа 1957 г.<sup>11</sup>. В ноябре 1957 г. Георгиу-

Славяноведение. Москва, 2000, № 1. С. 70-81; Stălin A. Relațiile sovieto-iugoslave și afacerea Imre Nagy // Arhivele Totalitarismului. București, 2005. № 3-4 (Anul III. Nr. 48-49), p. 50-76.

<sup>7</sup> О пребывании «группы Надя» в Снагове см. сборник документов на румынском языке: *Îsemnări de la Snagov: corespondență, rapoarte, convorbiri*. Ed. Ileana Ioanid. Iași, 2004. См. также сборник документов на венгерском языке: *A Snagóvi Foglyok. Nagy Imre és társai Romániában. Iratok. Úszelöltök, a jegyzeteket és a bevezető tanulmányt írta Barabás M. és Sipos L.* Bp., 2006. См. также публикацию текстов Имре Нады, написанных в снаговской ссылке: Nagy Imre. *Snagóvi éjegyzetek. Gondolatok, emlékezések. 1956-1957. Felelős szerk. Vida I.* Bp., 2006.

<sup>8</sup> См. запись выступления Г. Георгиу-Дежа на заседании Временного ЦК ВСРП 24 ноября 1956 г.: *Magyar-román kapcsolatok. 1956. január – 1958. január. Dokumentumok.* Szerk. Lipcsey I. Bp., 2004. 173-178.o.

В документах отделов ЦК КПСС по связям с иностранными компартиями, относящихся к 1957-1958 гг., отмечалось, что представители РРП стараются по возможности дистанцироваться от критики СКЮ в рамках международного коммунистического движения (См.: РГАНИ. Ф. 5. Оп. 28. Д. 478. Л. 125). На это, в частности, обращали внимание в беседах с представителями КПСС албанские коммунисты, даже в условиях советско-югославского примирения зачастую не скрывавшие своей враждебности к титовской Югославии.

<sup>10</sup> См.: Stălin A. Relațiile sovieto-iugoslave și afacerea Imre Nagy // Arhivele Totalitarismului. București, 2005. № 3-4 (Anul III. Nr. 48-49), p. 50-76.

<sup>11</sup> Стороны пришли к взаимному компромиссу. Советское руководство обещало повлиять на венгерского лидера Я. Кадара и его команду, чтобы те не выпячивали обвинений

Деж, ссылаясь на болезнь, не поехал в Москву на большое совещание компартий, приуроченное к 40-летию юбилею октябрьской революции в России. Румынскую делегацию возглавлял премьер-министр Киву Стойка. Можно предполагать, что Деж, информированный об отказе югославы подписать итоговую декларацию, ожидал (не без оснований), что на конференции начнется их острая проработка<sup>12</sup>. Он хотел заранее от нее отмежеваться. Румынский лидер принимал во внимание неплохо складывавшиеся румыно-югославские отношения<sup>13</sup> и не хотел ими жертвовать, сужая тем самым поле внешнеполитических маневров для Румынии. В Бухаресте рассчитывали на поддержку Белграда и при выдвижении в 1957-1959 гг. ряда инициатив, направленных на активизацию регионального сотрудничества балканских и черноморских государств<sup>14</sup>. Правда, в мае 1958 г., после публикации новой программы СКЮ, Георгиу-Деж и его окружение подключились под давлением Москвы к новой антиюгославской кампании, но участвовали в ней довольно вяло<sup>15</sup>.

против Югославии во время предстоящего судебного процесса по делу И. Надя. Югославская же сторона согласилась участвовать в запланированном на ноябрь 1957 г. совещании компартий социалистических стран. Однако в середине октября, ознакомившись с проектом Декларации совещания, она заранее отказалась его подписать, убедившись в том, что Москва, как и раньше, продолжает диктовать мировому коммунистическому движению свои установки. Свой отказ югославы мотивировали нежеланием дополнительно осложнять отношения с Западом после того как ФРГ уже разорвала отношения с ФНРЮ на основании так называемой «доктрины Хальштейна», после установления Югославией дипломатических отношений с ГДР. Тем не менее представители СКЮ приехали в Москву, участвовали в юбилейных торжествах по случаю 40-летия октябрьской революции. Не подписав декларации компартий социалистических стран, они в то же время поставили подпись под Манифестом мира, принятом на более широком совещании, где участвовали представители 68 компартий. См.: Stălin A. Conf. ăturire de la Moscova ale partidelor comuniste și muncitorești, noiembrie 1957 // Arhivele Totalitarismului. București, Academia Româna, 2008. № 1-2, p. 86-107.

<sup>12</sup> Делегация СКЮ во главе с Э. Карделем подвергалась в дни московских ноябрьских совещаний сильному давлению в целях заставить ее подписать декларацию компартий социалистических стран. Однако в целом в то время доминировала линия на нераздувание конфликта, сохранявшаяся до апреля 1958 г., когда была принята новая программа СКЮ, признанная в СССР ревизионистской. См.: Stălin A. URSS și Iugoslavia: zig-zagurile relațiilor bilaterale (a doua jumătate a anilor '50 – începutul anilor '60) // Hegemoniile trecutului. Evoluții românești și europene. Profesurul I. Chiper la 70 de ani. Coord. Mioara Anton, Florin Anghel, Cosmin Popa. București, 2006, p. 375-382.

<sup>13</sup> Из новейших работ по истории румыно-югославских отношений в 1950-е годы см.: Stanciu Cezar. From Amity to Enmity and Back. Romania and Yugoslavia from 1948 to 1956 // Historical Yearbook. Vol. V. București, 2008.

<sup>14</sup> Подробнее см.: Стыкалин А.С. Проекты регионального сотрудничества черноморских и балканских государств и позиция СССР (1950-е – начало 1960-х годов) // Revue des Études Sud-Est Européennes. București, Tome XVIII. 2010. № 1-4. Janvier-Décembre, pp. 333-346.

<sup>15</sup> Новая антиюгославская кампания, конечно, не достигла остроты предыдущей, инициированной Сталиным в 1948 г. В мае 1958 г. установки руководства КПСС относительно границ критики СКЮ были наиболее полно изложены в закрытом письме ЦК КПСС парторганизациям КПСС о советско-югославских отношениях: критика югославского

Переход к более инициативной внешней политике в тех конкретных условиях ни в коей мере не открывал перспектив внутривластной либерализации румынского коммунистического режима. Подспудно в стремлении к большей внешнеполитической самостоятельности содержалось нечто противоположное – желание Георгиу-Дежа оградить свою страну от представлявших реальную угрозу его бесконтрольной власти оппозиционных веяний, усилившихся на волне X съезда КПСС, но особенно проявившихся в Польше и Венгрии. Более чем напуганный революцией в соседней стране, румынский лидер в конечном итоге сумел воспользоваться ею в интересах укрепления своей единоличной власти. Венгерские события 1956 г. явились фактором, заметно ускорившим формирование специфической румынской национальной модели тоталитаризма. Из опасений, что либерализация социализма у некоторых соседей зайдет настолько далеко, что сможет вызвать цепную реакцию в Румынии, Георгиу-Деж с конца 1956 г. все более целенаправленно создавал механизмы противодействия не только венгерскому и польскому, но в первую очередь советскому влиянию – причем нередко под вывеской искоренения последствий культа личности<sup>16</sup>.

Заметное осложнение отношений КПСС и РРП произошло к 1963 г., когда румынская сторона отвергла советские планы экономической интеграции в рамках СЭВ как мало учитывающие национально-государственные интересы Румынии, ее сложившуюся хозяйственную структуру. Советский Союз отчасти обоснованно обвинялся в стремлении низвести Румынию до роли аграрно-сырьевого придатка к более развитым странам<sup>17</sup>. Принципиальные разногласия между СССР и Румынией в вопросе о перспективах экономической кооперации впервые остро проявились на сессии Исполкома СЭВ в Варшаве 10-13 мая 1963 г. Насколько можно судить по записям заседаний Президиума ЦК КПСС, они были до известной степени неожиданны для Хрущева. Так, 5 ноября 1962 г. при обсуждении на Президиуме ЦК вопроса о создании совместных плановых органов

ревизионизма в советской печати («не должна вылиться в крикливую перепалку; не следует размениваться на мелочи, задевать национальные чувства югославы. Критика должна быть принципиальной, аргументированной и вестись в спокойном тоне, не впадая в крайности 1949-1953 гг.») (РГАНИ. Ф. 3. Оп. 14. Д. 207. Л. 75). «Нам надо сделать все, что в наших силах, чтобы не отдать Югославию в империалистический лагерь. Путем воздействия на членов СКЮ, на югославский народ, своей терпеливой товарищеской критикой ошибок руководителей Югославии добиваться исправления их ошибок», – говорил Хрущев с трибуны майского пленума ЦК КПСС 1958 г. (Там же. Ф. 2. Оп. 1. Д. 318. Л. 35).

<sup>16</sup> См.: Călinuș D. The Romanian Communists under the Impact of Destalinization, 1956-1961 // *Totalitarian Archives*. București, 2002. № 1-2, p. 174-191.

<sup>17</sup> Мнение о том, что СССР стремится превратить Румынию в свой аграрный придаток, было достаточно широко распространено и среди интеллигенции, о чем свидетельствуют материалы встреч советских писателей, посещавших Румынию, с румынскими коллегами. См.: РГАНИ. Ф. 5. Оп. 55. Д. 104. Л. 178.

социалистических стран он говорил о том, что за годы, прошедшие после смерти Сталина, выросло доверие между социалистическими странами, страх исчез, и Георгиу-Деж, как и некоторые другие восточноевропейские лидеры, «нам безгранично верят»<sup>18</sup>. Конечно, это было иллюзией, что наглядно показала варшавская сессия СЭВ, и чем сильнее была иллюзия, тем сильнее и последующее разочарование.

Как явствует из записи заседания Президиума от 7 июня 1963 г., советские лидеры не считали, что в основе возникших разногласий лежат глубокие противоречия. Ответственность была возложена на главу советской делегации зампреда Совмина СССР и постпреда СССР в СЭВ М.А. Лесечко, который якобы не проявил необходимой политической гибкости («не нужно было принимать резолюцию, не было бы расхождений с румынами»<sup>19</sup>). Ситуацию не собирались драматизировать, было отмечено, что сессия в целом прошла хорошо, вместе с тем был сделан важный вывод: «учесть на будущее – можем иметь отдельные разногласия по отдельным вопросам с отдельными странами»<sup>20</sup>. 10 июня, на следующем заседании Президиума ЦК, решено было направить в Румынию делегацию во главе с самим Хрущевым для того, чтобы «найти приемлемую форму сотрудничества по кооперированию»<sup>21</sup>.

Поездка, состоявшаяся 24-25 июня, не была результативна, беседа Хрущева и Дежа прошла в напряженной атмосфере. Позже, в середине октября 1964 г., при отстранении Хрущева ему среди прочего соратниками было поставлено в вину нанесение обиды Дежу своими грубыми выражениями, что, безусловно, не могло не повлиять на дальнейшее развитие советско-румынских отношений. Речь шла о том, что подобный стиль общения с лидерами соцстран может привести к дистанцированию этих стран от СССР, а в конечном итоге к разброду в социалистическом лагере<sup>22</sup>.

<sup>18</sup> Президиум ЦК КПСС. 1954-1964. Т.1. Черновые протокольные записи заседаний. Стенограммы. М., 2003. С. 645. В ходе поездки Н.С. Хрущева в Румынию, состоявшейся 17-25 июня 1962 г., не было выявлено значительных расхождений между лидерами двух партий по принципиальным вопросам внешней политики и экономического сотрудничества. Коммюнике по итогам визита см.: Правда. 1962. 25 июня.

<sup>19</sup> Президиум ЦК КПСС. 1954 – 1964. Т.1. С. 719.

<sup>20</sup> Там же.

<sup>21</sup> Там же. С. 732.

<sup>22</sup> Как говорил М.А. Сулов на пленуме ЦК КПСС 14 октября 1964 г., «линию нашей партии в международных вопросах мы считаем правильной. Но не надо закрывать глаза на то, что у т. Хрущева бывали выступления, когда он совсем некстати становился в позу этакого наставника, он весьма любил поучать руководителей братских стран в тех случаях, когда этого совершенно не требовалось. Например, едет за границу и поучает там, как сеять кукурузу, как получать высокие урожаи сельскохозяйственных культур. Зачем это делать? И это делалось там, где урожай часто значительно выше, чем у нас. Это же обижает товарищей. Такая бестактность была допущена почти публично, например, в отношении румынских товарищей. Это же не может не обижать руководителей братских партий. Это – люди опытные и

К чести обеих сторон, им удалось избежать публичной полемики. Более того, как показывают документы, после конфликта, возникшего в мае-июне 1963 г., они приложили усилия, направленные на улучшение взаимоотношений. 23 июля на Президиуме ЦК КПСС обсуждалась программа намеченного на 25 июля Совещания первых секретарей компартий стран Организации Варшавского договора (оно одобрило проект договора о запрещении испытаний ядерного оружия в атмосфере, космическом пространстве и под водой, подписанного в Москве СССР, США и Великобританией в начале августа). Краткая запись обсуждения вопроса на заседании Президиума начинается словами «румын не дразнить», что отражает установку на нераздувание конфликта<sup>23</sup>. Позже, 26 мая 1964 г., при подведении итогов поездки Хрущева в Египет был поднят вопрос о необходимости теоретической проработки вопроса о том, что разным странам «может быть придется пройти путь коммунистического национализма», и в этом контексте упомянута Румыния<sup>24</sup>. К этому времени была уже опубликована апрельская Декларация Румынской рабочей партии (1964 г.) по вопросам коммунистического и рабочего движения – программный, концептуальный документ, уточнивший внешнеполитические приоритеты Румынии (в нем был сделан акцент на равноправии стран, строящих социализм, и первостепенности национальных, а не интернациональных интересов). Реакция на него в Москве, как явствует из вышеприведенных записей, была достаточно спокойной: вероятно именно в этот момент там ближе всего подошли к пониманию того факта, что разногласия не случайны – в каждой из стран в силу конкретных условий на определенном этапе развития могут усилиться национально-специфические моменты при выборе методов, форм социалистического строительства, и с этим необходимо считаться, не идя на обострение<sup>25</sup>. Выраженная Тито в мае

закаленные, они не нуждаются в таких неуместных советах» (Как снимали Н.С. Хрущева. Материалы пленума ЦК КПСС. Октябрь 1964 г. // Исторический архив. 1993. № 1. С. 13.) См. также запись заседания Президиума ЦК КПСС от 13 октября 1964 г.: «зачем вам нужно Дежу говорить обидные слова?» (Президиум ЦК КПСС. 1954 – 1964. Т.1. С.865). На высших партийных форумах КПСС не впервые говорилось о том, что приезжавшие в Румынию советские эмиссары подчас поучают румынских коллег, как надо сеять кукурузу. Так, на декабрьском пленуме ЦК КПСС 1956 г. об этом говорил Д.Т. Шепилов, в то время министр иностранных дел. За 8 лет, таким образом, мало что изменилось, продолжал сохраняться (порождая те же проблемы) менторский тон советских руководителей при общении с лидерами братских партий.

<sup>23</sup> Там же. С. 734.

<sup>24</sup> Там же. С. 825. В те же дни, 28 мая 1964 г., на Президиуме ЦК КПСС было принято решение о мероприятиях по улучшению советско-румынских отношений.

<sup>25</sup> Об этом же говорил и М.А. Суслов 14 октября 1964 г. на пленуме ЦК КПСС при отстранении Н.С. Хрущева: «Отношения между некоторыми социалистическими странами складываются сложнее, чем были до сих пор», и это объясняется не только раскольнической деятельностью руководства компартии Китая. «В данный момент есть элементы роста



1962 г. готовность вопреки всем разногласиям между СКЮ и КПСС поддержать КПСС в ее противостоянии КПК за лидерство в мировом коммунистическом движении явилась серьезным аргументом в пользу большей терпимости к национал-коммунистическим устремлениям, не несущим в себе угрозу краха коммунистических режимов в тех или иных странах.

В свою очередь и румынская сторона была заинтересована в стабильных отношениях с могучим восточным соседом, в ослаблении возникшей напряженности. В силу этого она сделала жест доброй воли, предоставив в сентябре 1963 г. Советскому Союзу на выгодных условиях 400 тыс. тонн пшеницы (1963 год был очень неурожайным на значительной части территории СССР, показатели производства зерна были очень низки)<sup>26</sup>.

Хотя разногласия между двумя партиями обе стороны старались в то время не афишировать, возврата к прежнему, доконфликтному состоянию не произошло. Румынская коммунистическая элита все более решительно и последовательно выступает против далеко идущей экономической интеграции стран социалистического содружества, видя в этом дискриминационный для Румынии характер. Она настаивает также на корректировке отношений внутри Организации Варшавского договора на основе большего равноправия. Сотрудничество с балканскими странами заслоняется теперь более широкомасштабной внешнеполитической доктриной, предполагавшей расширение разносторонних (в том числе внешнеэкономических) связей с Западом, проведение более активной политики в «третьем мире» и, наконец, балансирование между двумя коммунистическими державами – СССР и КНР. Начиная с 1964 г. Румыния весьма последовательно стремится проводить более самостоятельную политику в рамках советского блока, дистанцируясь, в частности, от участия на стороне КПСС в острой полемике с КПК. Вообще обострение советско-китайского спора дало румынским лидерам возможность играть на противоречиях двух великих коммунистических держав в целях укрепления собственных позиций как внутри страны, так и вовне. Эта тактика продолжится и в дальнейшем, в «эпоху Чаушеску»<sup>27</sup>.

национализма в некоторых социалистических странах. В этих условиях следует проводить очень терпеливую, выдержанную, гибкую политику, направленную на то, чтобы укреплять наши связи, дружбу с руководством братских партий, с народами этих стран» (Как снимали Н.С. Хрущева. Материалы пленума ЦК КПСС. Октябрь 1964 г. // Исторический архив, 1993. № 1. С. 13).

<sup>26</sup> Президиум ЦК КПСС. 1954 – 1964. Т. 1. С. 737.

<sup>27</sup> Из новых российских работ, в которых затрагиваются проблемы внешней политики Румынии в 1960-е годы, см.: Улунян Ар.А. Миф «Новой Малой Антанты». К истории появления одной концепции (60-е годы Х в.) // Европейские сравнительно-исторические исследования. Вып. 3. История и сообщества. Отв. редактор Ар.А. Улунян. М., 2010.

Западные наблюдатели уже осенью 1963 г. обратили внимание на возникшие трения между Москвой и Бухарестом и, более того, зафиксировали первые видимые симптомы отклонения Румынии от общей линии стран-участниц Организации Варшавского договора<sup>28</sup>. К выводу об изменениях внешнеполитического вектора Румынии можно было прийти даже не обладая полной информацией о секретных проявлениях ее внешней политики – осенью 1963 г. правительство Румынии предпринимает неподконтрольные СССР внешнеполитические шаги, направленные на сближение с США. В частности, 4 октября в Нью-Йорке, в дни работы сессии Генассамблеи ООН, министр иностранных дел РНР Корнелиу Мэнеску имел секретную встречу с госсекретарем США Дином Раском. Румынское правительство, говорил он, не было информировано о планах размещения советских ракет на Кубе. Поэтому Румыния, хотя и является союзником СССР, не может вместе с СССР нести ответственность за последствия этого шага. В случае возникновения в будущем аналогичной ситуации, способной привести к войне, Румынию, по мнению ее министра иностранных дел, следует рассматривать как нейтральное государство, не направляя против нее военного удара<sup>29</sup>. В контактах с США один из союзников СССР, таким образом, прямо дистанцировался от непродуманной советской внешнеполитической акции, подвергнутой позже критике и в руководстве КПСС – при отстранении Хрущева в октябре 1964 г.

Не ясно, было ли советское руководство в какой-то мере информировано по разведывательным каналам о секретных контактах румынской дипломатии с Вашингтоном. Можно однозначно утверждать лишь, что оно было всерьез озабочено тем, чтобы в момент обострения советско-китайского спора разногласия СССР с Румынией не привлекали слишком большого внимания на Западе. Об этом свидетельствует, в частности, запись заседания Президиума ЦК КПСС от 4 июня 1964 г.<sup>30</sup>. А.Н. Косыгин (в то время пока еще первый зампред Совмина СССР) ездил в Индию для присутствия на похоронах Дж. Неру, где встречался с премьер-

<sup>28</sup> См.: Brown J. Rumania Steps Out of Line // Survey. A Journal of Soviet and East European Studies. № 49. October 1963. p. 19-34.

<sup>29</sup> См.: Garthoff R.L. When and Why Romania distanced itself from the Warsaw Pact // Cold War International History Project Bulletin. Woodrow Wilson International Center for Scholars, Washington. Issue 5. Spring 1995. p.111. Позже, в 1965-1966 гг. румынские делегации на заседаниях Политического Консультативного Комитета Организации Варшавского Договора неоднократно ставили перед СССР вопрос о реальном приобщении союзников по ОВД к выработке любых планов и принятию любых решений, связанных с использованием стратегического оружия. См.: Kramer M. The "lessons" of the Cuban Missile Crisis for Warsaw Pact Nuclear Operations // Ibid., p. 113. О румыно-американских отношениях в этот период см. также: Preda D. Foreign Policy of the US and Romania. New Evidences, 1963 – 1969 (Documents) // Totalitarian Archives. Bucharest, 2002. №1-2, p. 251-276.

<sup>30</sup> Президиум ЦК КПСС. 1954 – 1958. Т. 1. С. 825-827.

министром Великобритании лордом Хьюмом. В ходе беседы были затронуты вопросы советско-румынских отношений, что вызвало комментарии западных политических экспертов. Через несколько дней, на заседании Президиума ЦК КПСС, руководство СССР отреагировало на тенденциозное отражение в западной прессе этого «семейного спора» в социалистическом лагере<sup>31</sup>.

О том, как румынское общество и, в частности, интеллигенция реагировала на наметившийся кризис в отношениях между Румынией и СССР, можно судить по разным источникам. В ряду документов и материалов, отражающих общественные настроения – донесения советских деятелей культуры, выезжавших в Румынию по линии культурного обмена. Ситуация конца 1950-х годов нашла отражение в уже упомянутом донесении Бориса Полевого, секретаря Союза Писателей СССР, курировавшего Иностранную комиссию Союза писателей<sup>32</sup>. Отметив, что «везде встречали необыкновенно дружественно, везде чувствовалась огромная симпатия к советским людям и советской литературе», Полевой с удовлетворением заметил, что его румынские собеседники, находясь под «правильным» партийным влиянием, не склонны были затрагивать острые вопросы советской литературно-общественной жизни – такие, как, в частности, дискуссия вокруг романа В. Дудинцева «Не хлебом единым» (1956 г.) или скандальное дело Б. Пастернака, который был исключен из Союза писателей в октябре 1958 г. после публикации итальянским (близким к компартии) издательством «Фельтринелли» романа «Доктор Живаго» и был вынужден отказаться от присужденной Нобелевской премии<sup>33</sup>. В целом доминировала установка на выявление общего в развитии СССР и Румынии.

Через несколько лет ситуация кардинально изменилась. О настроениях партийной элиты и интеллигенции (не только творческой, но отчасти и технической) летом 1964 г. дает представление докладная записка заместителя главного редактора журнала «Иностранная литература» писателя-прозаика Саввы Дангулова – бывший военный переводчик и дипломат, он в течение ряда лет начиная с осени 1944 г. служил в Союзной

<sup>31</sup> Там же. С. 827.

<sup>32</sup> Он находился в Румынии в течение 3 недель в августе-сентябре 1959 г., в том числе в день, когда отмечалось 15-летие событий 23 августа 1944 г. (государственный переворот, свергнувший при поддержке молодого короля Михая власть маршала Антонеску и приведший к разрыву Румынии с нацистской Германией). Советские писатели принимали, как правило, гостеприимно, на высоком уровне, устраивали им встречи и с партийно-государственными функционерами довольно высокого ранга; это сохранялось и позже, в условиях осложнения двусторонних отношений. См. отчет советской писательской делегации во главе с эстонским писателем Юханом Смуулом, посетившей Румынию в сентябре 1965 г., См.: РГАНИ. Ф. 5. Оп. 36. Д. 150.

<sup>33</sup> РГАЛИ. Ф. 631. Оп. 26. Д. 2423. Л. 2.

Контрольной Комиссии в Румынии<sup>34</sup>, затем в посольстве, хорошо владел румынским языком и мог видеть куда больше, чем Полевой, почти не знавший страны, совсем не знавший языка и поэтому, подобно другим «литературным генералам», с почетом принятым в одной из стран «народной демократии», грешивший в своих отчетах: легковесностью и поверхностностью, особенно там, где пытался дать оценку современного состояния румынской литературы и культуры.

В записке С. Дангулова предпринята попытка не просто изложить впечатления, но проанализировать на их основе некоторые характерные тенденции в румынской внутренней и внешней политике. Писатель, в дни поездки внимательно следивший за румынскими газетами и общавшийся с широким кругом людей<sup>35</sup>, обратил внимание на глубокие изменения всей общественно-политической атмосферы – линия на максимально широкое использование советского опыта была решительно отвергнута не только властями, но и общественным мнением, тогда как новый курс, предполагающий всяческое дистанцирование от СССР, пользуется поддержкой значительной массы интеллигенции. Пресса в канун 20-летия событий 23 августа 1944 г. много обращается к истории второй мировой войны на ее заключительном этапе, но ничего не пишет, – замечает Дангулов, – о роли Советской Армии в победе над Германией, напротив, пытается создать у читателя впечатление, что Румыния освободила себя от немецких и венгерских оккупантов собственными силами, а позже сама добилась экономических успехов, вопреки попыткам некоторых соседей низвести ее до уровня «аграрного придатка». Не только журналисты, но и историки,

<sup>34</sup> О его деятельности в качестве сотрудника СКК в 1944-1945 гг. дают представление записи его бесед с румынскими политиками, частично опубликованные: Три визита А.Я. Вышинского в Бухарест. 1944-1946. Документы российских архивов. Отв. редактор Т.А. Покивайлова. М., 1998. С. 29-30, 68-72, 116-117. Они свидетельствуют о высоком профессионализме С. Дангулова как карьерного дипломата. Знаемая им не понаслышке история советской дипломатии стала впоследствии главной темой творчества С.А. Дангулова (1912-1989) как литератора. См. также: Islamov T., Pokivailova T., Vințeler O. *Din culisele luptelor pentru Ardeal*. Cluj, 2003.

<sup>35</sup> К записке был приложен ряд других материалов, в частности, записи бесед С. Дангулова с одним из руководителей Союза писателей Румынии З. Станку, с крупнейшим живущим румынским прозаиком М. Предой и др. См.: РГАЛИ. Ф. 631. Оп. 26. Д. 2485. Л. 1-28. Все эти материалы секретарь Союза писателей СССР по оргвопросам К. Воронков уже 5 сентября 1964 г. (т.е. очень оперативно) переправил в ЦК КПСС секретарю ЦК по идеологии Л.Ф. Ильичеву. См.: РГАНИ. Ф.5. Оп. 55. Д. 104. Л. 153-180. З. Станку, как и собеседники Полевого в 1959 г., много говорил о недостаточном внимании советской литературной общественности к произведениям румынских писателей. Он признал, что общее осложнение двусторонних отношений не может не отразиться на состоянии литературных связей. Литературные отношения, по его мнению, должны развиваться на основе равноправия, тогда как в настоящее время, говорил Станку, мы много ставим и публикуем советских авторов, тогда как в СССР румынские авторы публикуются довольно мало.

писатели, пишущие о войне, также призваны работать в соответствии с новым политическим заказом и с удовольствием это делают. Некоторые публицисты, в прошлом занимавшиеся безудержным славословием в адрес СССР, теперь выступают резко критически – по мнению Дангулова, для того, чтобы искупить перед партийным руководством свою «вину» за прежнюю активность в деле пропаганды СССР<sup>36</sup>. Общество румынско-советской дружбы АРЛЮС, еще недавно очень влиятельное, оказалось в деликатном положении – деятельность его местных организаций свернута, а центральные структуры фактически изменили свою функцию, пресса же АРЛЮСа, согласно наблюдениям Дангулова, вместо популяризации советского опыта по сути дела подключилась к пропагандистской кампании, направленной на его дискредитацию. При посещении предприятий, построенных при участии СССР, любые попытки Дангулова заговорить о преимуществах советско-румынского сотрудничества вызывали, как правило, негативную реакцию собеседников – писателю вежливо, но со всей определенностью давали понять, что его мнение «противоречит официальной точке зрения и разговоры на эту тему сегодня в Румынии не приняты»<sup>37</sup>. В записке

<sup>36</sup> Члены советской писательской делегации, посетившей Румынию в сентябре 1965 г., также заметили, что в прессе много критикуют писателей, в прошлом связанных с СССР (РГАНИ. Ф. 5. Оп. 36. Д. 150. Л. 184). В свою очередь в отчетах лиц, ответственных за прием в СССР румынских писательских делегаций, отмечалось, что литераторы, приехавшие из Румынии, как правило, в контактах сдержанны и замкнуты, видимо, не желая давать своим коллегам-соотечественникам повода обвинять себя в просоветских настроениях (Там же. Оп. 55. Д. 105). На научных конференциях с участием представителей социалистических стран румынские делегаты также держались довольно обособленно и замкнуто, распространяя в то же время изданную на разных языках пропагандистскую литературу, излагающую новую внешнеполитическую концепцию Румынии, ставившую во главу угла равноправие как главный принцип в отношениях между социалистическими странами (Отзыв 1964 г. Там же. Д. 64. Л. 101). В интеллигентской среде правило бал общественное мнение, которое не было в 1960-е годы благоприятным для СССР.

<sup>37</sup> И в последующие годы замалчивание советского вклада в укрепление промышленного потенциала Румынии вызывало неудовольствие гостей из СССР. Так, в информации ЦК компартии Молдавской ССР для ЦК КПСС о связях пограничных районов Румынии и Советской Молдавии (1967 г.) отмечалось, что румынские функционеры, участвующие во встречах с советскими гражданами, никогда не говорят о роли СССР в строительстве тех или иных объектов на территории Румынии (См.: Arhiva Organizațiilor Social-Politice a Republicii Moldova (Chișinău). F. 51. In. 29. D. 240, f. 31). Интересно заметить при этом: установка на замалчивание советского опыта, советской помощи и т.д. предполагала отсутствие не только восхваления, но и открытой критики СССР, негативных сторон советской действительности в то или иное время. Членам писательской делегации из СССР, посетившей Румынию в сентябре 1965 г., было сказано в ходе одной из бесед: румынские театры не собираются ставить советские пьесы, содержащие критику эпохи «культы личности», так как они могут оказать дурное влияние на румынскую молодежь (РГАНИ. Ф. 5. Оп. 36. Д. 150. Л. 182). Всего полгода прошло, как Чаушеску встал во главе партии, и мало кто мог предугадать реалии Румынии 1980-х, но нежелательность критики «культы личности» уже тогда, в 1965 г., не вызвала сомнений у партийно-государственных функционеров. Характерен и еще один

Дангулова была затронута и болезненная проблема чисток в госучреждениях, в результате которых были лишены работы некоторые женщины советского происхождения, вышедшие замуж в Румынии и не желавшие отказаться от гражданства СССР.

Во внешней политике Румынии Дангулов отмечает разноречивые тенденции. С одной стороны, стремление активизировать отношения с Западом, в том числе возродить традиционные культурные связи с Францией, привлечь в страну иностранных туристов, установив в этих целях льготный курс обмена валюты (писатель обратил внимание и на такую деталь, как значительно возросшее количество западных отдыхающих на черноморских курортах). С другой стороны, все большее выражение симпатий (явно в пику Москве) к Китаю и поддерживающей его Албании. Между тем, режим Тито в Югославии, в котором современное румынское руководство видит пример независимой внешней политики, хотя и дистанцируется во многом от СССР, однако однозначно стоит на стороне Москвы там, где дело касается советско-китайского спора<sup>38</sup>.

Убежденный коммунист С. Дангулов в соответствии со стереотипами, доминировавшими в сознании многих советских людей его генерации, был уверен, что любая попытка дистанцироваться от СССР и любое пренебрежение советским опытом играют на руку антисоциалистическим элементам. По его глубокому убеждению, в новом курсе заинтересованы в первую очередь кулаки, торговцы, потерявшие в 1940-е годы собственность и мечтающие ее вернуть, народ же якобы «этой линии не понимает», в народе имеются «известные настроения протеста против нового курса». Общаясь с румынской интеллигенцией, писатель обратил внимание на то, что

момент. В отличие от конца 1950-х годов, когда невнимание советской прессы к румынским реалиям было одной из частых тем бесед с Полевым, в 1964 г., при встречах румынских коллег с Дангуловым эта тема, насколько можно судить из его донесения, вообще почти не поднималась, речь заходила лишь о недостаточном внимании в СССР к румынской литературе, культуре. Из записей бесед румынских и советских литераторов, относящихся к разным годам, явствует, что румынские писатели, даже политически дистанцировавшиеся от СССР, как правило, не были равнодушны к возможности опубликовать свои произведения в Советском Союзе. Однако частота публикаций в СССР зависела не столько от художественного уровня произведений того или иного писателя, сколько от его связей с советскими литературными кругами. В сентябре 1965 г. на встрече в Союзе писателей Румынии с советской писательской делегацией с румынской стороны говорилось о том, что некоторых литераторов лучше знают в СССР, чем дома, и это только благодаря их особым связям с переводчиками (Там же. Д. 150. Л. 196).

<sup>38</sup> Как уже отмечалось, четкое обозначение руководством СКЮ этой позиции в мае 1962 г. способствовало принципиальному улучшению советско-югославских отношений. 6 мая Тито на партактиве в Сплите заявил о том, что СКЮ однозначно стоит на стороне КПСС по главным пунктам ее разногласий с КПК. Через десять дней, 16 августа, Н.С. Хрущев в ходе визита в Болгарию подчеркнул, выступая на одном из митингов, что СССР имеет с ФНРЮ «нормальные, более того, хорошие отношения» (Правда. 1962. 17 мая).

обсуждение некоторых программных документов партии и правительства сопровождается выражением надежд на роспуск колхозов (Дангулов признает, что этого хочет часть сельского населения), возвращение магазинов и ресторанов прежним владельцам и т.д. Более любопытно, однако, другое наблюдение. С. Дангулов посетил Румынскую Академию, где встречался с несколькими видными учеными. Эти люди довольно скептически отзывались о новом курсе Г. Георгиу-Дежа, неразумном, по их мнению, с точки зрения принципов реальной политики. Ведь независимо от воли и желания партийного лидера геополитические реалии изменить невозможно и стабильные, добрососедские отношения с СССР для Румынии объективно должны быть важнее, нежели все громче декларируемая дружба с далеким Китаем. Но опытный карьерный дипломат проявляет определенную тонкость в понимании мотивов прокитайской ориентации, характерной не только для партийной элиты, но и для части интеллигенции. Он пишет: «все, с кем я говорил в Румынии, особенно интеллигенция, подчеркивали, что им глубоко враждебна линия китайского руководства по вопросам сосуществования, по вопросам войны и мира». С другой стороны, по его наблюдению, некоторые интеллигенты, признавая свое несогласие с Китаем по главным пунктам его разногласий с СССР, вместе с тем эмоционально находятся на стороне Китая, видимо, потому, что тот бросил вызов советской гегемонии.

По оценке Дангулова, «в нынешний острый момент советско-румынских отношений, Румыния из тактических соображений ищет поддержки Китая, при этом ведет себя достаточно осторожно» – однозначно встать на сторону Китая – значит осложнить отношения с Западом, тогда как «заявить о своем несогласии с Китаем – значит отказаться от известных возможностей тактической игры». Таким образом, если для партийной элиты стремление разыгрывать китайскую карту было проявлением внешнеполитической тактики, политики балансирования, то для интеллигенции симпатии к Китаю носили эмоциональный характер, будучи вполне объяснимой реакцией на прежнее засилье советского опыта<sup>39</sup>. Позже, в 1970-е – 1980-е годы, язвительный смех над волюнтаризмом Чаушеску, возомнившего свою способность переменить в один присест географические реалии, становится одним из лейтмотивов румынской независимой общественной мысли (выступления историка Влада Джеорджеску по

<sup>39</sup> Ср. с определенными прокитайскими симпатиями и интересом к опыту КПК среди польских и венгерских коммунистов-реформаторов в 1956 г.: Стыкалин А.С. Позиция руководства КПК в условиях польского кризиса октября 1956 г. // Российско-польский исторический альманах. Вып. IV. Отв. ред-р А.Н. Птицын. Ставрополь – Волгоград – Москва, 2009. С. 78-101. Вообще же у Дангулова создалось впечатление, что именно старые левые интеллигенты, создававшие после 1945 г. общество дружбы с СССР – АРЛЮС, (Ш. Николау, Й. Йордан) наиболее стойки в своих симпатиях к СССР (РГАНИ. Ф. 5. Оп. 55. Д. 104. Л. 180).

радиостанции «Свободная Европа», интервью поэта Мирчи Динеску французской газете «Либерасьон» в марте 1989 г.).

Союз писателей Румынии осуществлял все свои мероприятия в точном соответствии с духом и буквой новой политической линии; контакты с СССР сознательно отодвигались на второй план. Вместе с тем при более тесном общении с руководителями этого творческого союза у Дангулова сложилось впечатление, что они в известной мере озабочены, как бы слишком резкое ухудшение отношений с СССР не возымело бы для Румынии негативных последствий. По резонному замечанию заместителя главного редактора журнала «Иностранная литература», бойкотирование этих людей (не в последнюю очередь Станку) не отвечает интересам Москвы, поскольку способно превратить их в серьезную антисоветскую силу. Напротив, было бы целесообразно издавать их произведения в СССР. Вообще же дистанцирование от СССР Дангулов воспринимает как составную часть более общей политической линии, которая, по его мнению, характеризуется усилением националистических настроений (слово «национализм» для него, как и для большинства советских людей в это время носит однозначно негативный оттенок). Он ставит официальное изменение отношения к СССР и советскому опыту в один ряд с другими проявлениями нового курса, к которым причисляет среди прочего вывод из партийно-государственного аппарата большого числа функционеров – не румын по национальности (венгров, евреев, немцев, болгар, украинцев, русских; в этом контексте назван отправленный на пенсию ветеран румынского рабочего движения украинец Федор Руденко, в прошлом посол Румынии в Югославии и Китае). Правда, автор записки, зная румынские реалии, все же не задался вопросом: какой процент составляли представители некоторых национальных меньшинств (в частности, трансильванские венгры и бессарабские евреи) до чисток в государственных учреждениях.

Глубина противоречий между СССР и формирующейся румынской национальной моделью социализма оказалась недооцененной советскими лидерами, предпринявшими после отставки Хрущева целый комплекс мер, направленных на преодоление наслоений в советско-румынских отношениях. Списывать все на волюнтаризм и грубость Хрущева, начав политику «с чистого листа», не удалось. Настойчивые попытки теснее пристегнуть Румынию к общей линии советского блока на международной арене оказались безуспешными. Не учитывалось естественное стремление не только коммунистической политической элиты, но всего румынского общества к расширению суверенитета. Но нельзя сбрасывать также со счетов амбиции нового лидера Румынии Н. Чаушеску, его упорное стремление к укреплению



режима личной власти внутри страны и повышению веса ее руководства во внешней политике<sup>40</sup>.

Пик обострения советско-румынских отношений в доперестроечный, догорбачевский период пришелся на август 1968 г., когда Румыния, как известно, оказалась в состоянии острой конфронтации с советским руководством, решительно выступив против вмешательства СССР и ряда его союзников по Организации Варшавского договора в Чехословакии. В течение нескольких дней в стране существовали даже опасения советской интервенции в Румынию, впрочем, как показывают новейшие исследования, необоснованные. Правда, уже с конца августа с румынской стороны предпринимаются определенные усилия, направленные на смягчение, стабилизацию двусторонних отношений, нейтрализацию последствий августовского конфликта с СССР (при сохранении особой позиции Румынии в советском блоке)<sup>41</sup>.

<sup>40</sup> В 1965-1966 гг. с румынской стороны на заседаниях Политического Консультативного Комитета ОВД выдвигалось требование о реальном приобщении союзников СССР по ОВД к выработке любых планов и принятию любых решений, связанных с применением стратегического оружия. Это требование было, однако, совершенно неприемлемым для советского руководства. См.: Kramer M. The "lessons" of the Cuban Missile Crisis for Warsaw Pact Nuclear Operations // Cold War International History Project Bulletin. Woodrow Wilson International Center for Scholars, Washington. Issue 5. Spring 1995. p. 113.

<sup>41</sup> Это проявилось и в изменении тональности румынской прессы. В сводке Главного управления по охране государственных тайн в печати (Главлит) о выступлениях зарубежной прессы с 26 августа по 8 сентября 1968 г. отмечается: «сейчас тон румынской печати резко изменился и последние номера газет СРР в основном пропускаются в продажу беспрепятственно», чего не было в первые дни после военного вторжения стран-участниц Варшавского договора в Чехословакию 21 августа. См.: РФАНИ. Ф. 5. Оп. 60. Д. 20. Л. 125. Тем не менее в записке «О некоторых мероприятиях в области советско-румынских связей», подготовленной в аппарате ЦК КПСС и рассмотренной 17 сентября 1968 г. на заседании Секретариата ЦК КПСС, говорилось, что «линия руководства РКП по существу остается недружественной, препятствующей достижению единства социалистических стран. Смысл позиции ЦК РКП в отношении событий в Чехословакии не изменился, в беседах с представителями компартий третьих стран румынские руководители по-прежнему допускают прямые антисоветские выпады, в стране продолжается формирование отрядов «патриотической гвардии» в целях «отражения вооруженного вмешательства в дела Румынии» (Цит. по: Улунян Ар.А. Миф «Новой Малой Антанты». С. 184-185). К этому можно добавить, что проникновение в Советскую Молдавию (чаще всего по недосмотру ее собственных чиновников) в большом объеме румынских газет за 20-е числа августа, содержавших выступления Чаушеску с прямым осуждением военного вмешательства в Чехословакии и другие пропагандистские материалы, явилось причиной серьезной разборки в ЦК компартии Молдавской ССР. См.: Moldova, Romania, and the Soviet Invasion of Czechoslovakia. Introduction, translation, and annotation by Mark Kramer // Cold War International History Project Bulletin, Issue 12/13, p. 326-333. Cambridge (Mass.), 2001.

Вообще до конца августа критика друг друга в румынской и советской прессе была взаимной. Так, 25 августа «Правда» обвиняла Румынию (как и Югославию) в оказании активной помощи чехословацким «антисоциалистическим силам». С намском на недавние посещения Праги Тито и Чаушеску (последний был там перед самым вторжением) газета

Встает вопрос об источниковой ценности писательских донесений и отчетов по итогам поездок за границу, в частности в социалистические страны. Несомненно, их авторы зачастую находились в плену доминирующих идеологических стереотипов и, более того, во избежание недовольства нередко писали именно то, что от них хотели услышать в вышестоящих инстанциях<sup>42</sup>. Как правило, чем более высокий пост занимал человек в партийно-государственной иерархии или чем более видным было его положение в культурной жизни, тем более он был свободен в выражении собственного мнения<sup>43</sup>. Господство идеологических стереотипов о превосходстве советского опыта формировало «стратегию наблюдения», предполагавшую предвзятость подхода к увиденному, оно создавало определенный фильтр, искажавший воспринимаемую картину, однако и в этом случае внимательный, заинтересованный, знающий соответствующую

писала, что именно в Белграде и Бухаресте «политические авантюристы» из Праги «плетут свои интриги». Между тем, черно-белый, лишенный полутонов взгляд на происходящее в Чехословакии и вокруг нее не мог удовлетворить мыслящую часть общества, в своем стремлении понять причины кризиса искавшую альтернативные источники получения информации. В советской Молдавии для составляющего в ней большинство румыноязычного населения наиболее доступным таким источником были румынские СМИ – пресса, но особенно радио и телевидение, принимавшиеся на значительной части территории Бессарабии. Как выясняется из документов, даже партийные политинформаторы, не всегда способные ответить на вопросы аудитории на основании информационных писем ЦК КПСС для партаппарата, а тем более советской прессы, нередко использовали версии румынских СМИ, дополнявшие картину новыми штрихами. См.: Arhiva Organizațiilor Social-Politice a Republicii Moldova. F. 51. In. 29. D. 28, f. 32.

<sup>42</sup> Г.М. Гусев, в 1960-е годы работник аппарата ЦК комсомола, вспоминает, как в 1964 г. по итогам посещения Чехословакии написал записку, в которой указал на довольно сильные прозападные настроения в среде чешской молодежи, непритязательность советского опыта, равнодушие к коммунистической идеологии и т.д. Его записка была воспринята в штыки некоторыми вышестоящими работниками, будучи квалифицированной как попытка вбить клин в дружеские отношения молодежи двух стран. Карьера молодого функционера оказалась под угрозой. Лишь через некоторое время, когда аналогичные свидетельства поступили в центр и по другим каналам получения информации, к словам Гусева отнеслись всерьез и его перестали преследовать за «клевету» в адрес дружественной страны. См.: На идеологическом посту: 1960-е. Воспоминания сотрудников ЦК КПСС // Неприкосновенный запас. 2008. № 4. С. 154-158. Писать правду об увиденном было более рискованно, нежели подлаживаться под доминирующие стереотипы.

<sup>43</sup> Даже в эпоху Сталина некоторые крупные художники, выезжавшие за рубеж в составе официальных делегаций, осмеливались иной раз пойти против течения в оценке тех или иных явлений западной культуры. Более того, они обращали внимание партийно-идеологических структур на необходимость более терпимого отношения к деятелям культуры, стоявшим на левых политических позициях, хотя и не разделявшим эстетических принципов, декларированных официальной Москвой. «Иногда мы сами отталкиваем от себя друзей СССР, – говорил, например, всемирно известный режиссер кукольного театра С. Образцов на совещании в ЦК ВКП(б) в 1948 г., – Зачем так критиковать Пикассо? Мы ничего не изменим в его творческой манере, но только оттолкнем его от нас». См.: Российский государственный архив социально-политической истории (РГАСПИ). Ф. 17. Оп. 125. Д. 594. Л. 50.

культурную среду наблюдатель мог подмечать существенные тенденции. Таким образом, при всей неизбежности искажений в отчетах писательских делегаций, речь идет об источнике, который может быть принят во внимание в ряду других при попытках исторической реконструкции общественных настроений в той или иной стране в тот или иной исторический период. Особенно когда (как в случае с докладной Саввы Дангулова по итогам поездки в Румынию в 1964 г.) исследователь имеет дело с записками своего рода литераторов-страноведов, неплохо знавших страны пребывания изнутри.

#### Несколько замечаний в связи с поездкой в Румынию<sup>44</sup>

1. Внешне, изменения, произошедшие в отношениях с СССР, обнаруживаются не без труда. В магазинах все еще много советских товаров: телевизоры, фотоаппараты, часы, парфюмерия. В книжных магазинах – советские книги. В прессе нет-нет, да мелькнет заметка о жизни в СССР. В Бухаресте все еще работает музей Истории русско-румынских отношений, и большой щит в центре румынской столицы приглашает посетить этот музей. Однако, все это в своем роде остаточные явления.

2. Румыния готовится отметить свое двадцатилетие – двадцатилетие освобождения страны Советской армией. В связи с двадцатилетием румынская пресса посвящает этой дате полосы и полосы, однако вы не найдете там и строки, которая бы говорила о том, что страна была освобождена в результате победы советских войск. Наоборот, пресса использует все средства, чтобы внушить читателю истину, что Румыния сама себя освободила. Доказать эту истину нелегко<sup>45</sup>. Я был свидетелем того, в каком тяжелом положении оказались писатели,

<sup>44</sup> Записку С. Дангулова предваряла вводная заметка из нескольких строк, напечатанная на отдельном листке: «Разумеется, три недели – малый срок, даже для человека, знакомого с Румынией (в свое время я три года прожил в этой стране), однако, события, происшедшие в последние годы, столь разительны, что их нельзя было не заметить и в те три недели, которые я пробыл в стране». Как уже отмечалось, через считанные дни после получения Иностранной комиссией Союза писателей СССР записки Дангулова, 5 сентября 1964 г., ее переправили в ЦК КПСС в адрес секретаря ЦК по идеологии Л.Ф. Ильичева вместе с записями бесед с румынскими литераторами. См.: РГАНИ. Ф. 5. Оп. 55. Д. 104. Л. 153-180.

Автор искренне благодарен венгерскому коллеге и другу Аттиле Шерешу, плодом многолетнего сотрудничества с которым в поисковой работе в московских архивах стало выявление этого документа. Документ впервые был опубликован на венгерском языке в подборке материалов о восприятии в СССР творчества писателей Румынии (в том числе венгероязычных писателей Трансильвании). См.: Babus Antal – Seres Attila. Erdélyi írók a Szovjetunióban, szovjet írók Erdélyben (Dokumentumok az erdélyi magyar és a román irodalom szovjetunióbeli recepcióhoz) // Magyar napló 2008. évsz. 12-28. o.

<sup>45</sup> Вообще же представители СССР в своих откликах на посещения Румынии постоянно писали о приуменьшении роли Красной Армии в победе над нацистской Германией во время празднования очередных годовщин событий 23 августа 1944 г. См., например, отчет о встрече представителей общественности Румынии и Советской Молдавии в августе 1967 г.: Arhiva Organizațiilor Social-Politice a Republicii Moldova (Chișinău). F. 51. In. 29. D. 240, ff. 3-4. Возражения вызывали и выступления румынских историков и литераторов на зарубежных форумах. Так, в мае 1965 г. на международной писательской встрече в ГДР с участием писателей-коммунистов разных стран румынский представитель излагал с трибуны версию о

посвятившие свое творчество военной теме. Аузел Михале, задумавший большой роман о судьбах Румынии и ее армии в минувшей войне, и опубликовавший уже первый том этой эпопеи (Румынская армия под Сталинградом), прервал свою работу, заявив, что не знает, как он может продолжить ее в новых условиях. Отказавшись от продолжения романа, Михале переключился на писание рассказов, каждый из которых, разумеется, посвящен подвигам румынской армии, однако построен таким образом, что Советская армия неизменно оказывается за кадром. Моя беседа с Марином Предой, художником неизмеримо более крупным, чем Михале, свидетельствует об этом же<sup>46</sup>.

3. Мне было показано два завода, два колхоза и винодельческий совхоз. Признаться, ознакомившись с предприятиями, а потом побывав на полях, я подумал, что выбор объектов был задуман организаторами моей поездки исходя из высоких принципов советско-румынского экономического сотрудничества. Я проехал по стране полторы тысячи километров и видел, как благотворно влияние этих двух заводов на уклад румынского сельского хозяйства. Хорошими урожаями, которые Румыния собрала на своих полях в последние годы, (кстати в этом году виды на урожай отличные)<sup>47</sup>, страна во многом обязана этим двум предприятиям, в частности, новодарскому заводу химических удобрений, строительство которого во многом решило для Румынии проблему удобрений<sup>48</sup>. Мне казалось, что организаторы моей поездки показали мне именно эти два предприятия не только потому, что их влияние на румынское сельское хозяйство столь плодотворно, но и потому, что оба завода были созданы и освоены при ближайшем участии советской страны, а их работа является живым примером действительности советско-румынского экономического сотрудничества. Однако, когда я попробовал об этом сказать на заводе в Новодаре, инженеры, сопровождавшие меня, потупили очи – как я потом убедился, такое мнение противоречит официальной точке зрения и разговоры на эту тему сегодня в Румынии не приняты.

том, что Бухарест был освобожден от вермахта прежде всего румынскими войсками, вызвавшую полемику не только советских, но даже польских писателей (РГАНИ. Ф. 5. Оп. 36. Д. 149. Л. 23).

<sup>46</sup> Запись беседы с Марином Предой имеется среди материалов о поездке Дангулова в Румынию, переданных Иностранной комиссией Союза писателей СССР в ЦК КПСС: Там же. Оп. 55. Д. 104. Л. 153-180; РГАЛИ. Ф. 631. Оп. 26. Д. 2485. Л. 14-28.

<sup>47</sup> Выше отмечалось, что в сентябре 1963 г. Румыния предоставила Советскому Союзу на льготных условиях 400 тыс. тонн пшеницы, это было с румынской стороны демонстративным жестом доброй воли в условиях осложнения отношений. В самой Румынии этот жест использовался в пропагандистских целях.

<sup>48</sup> С. Дангулов посетил также химический завод в Брашове. Обозначившиеся советско-румынские разногласия по проблемам экономической интеграции совсем не перечеркнули амбициозных советских планов. Один из них – строительства гидроэлектростанции на Дунае у Железных ворот на границе Румынии и Югославии – постоянно находился в поле зрения Хрущева, обсуждался на заседании Президиума ЦК КПСС 9 января 1963 г. (Президиум ЦК КПСС. 1954-1964. Т. 1. С. 693-694). Сооружение такой электростанции должно было стать, по замыслу советского лидера, общим делом СЭВ, оно дало бы пример добровольного кооперирования на основе взаимовыгодного сотрудничества сразу нескольких стран (в том числе Болгарии, Венгрии и даже Чехословакии), способствовало бы привязыванию Югославии к единой энергосистеме социалистических стран. Идея, насколько можно судить по известным документам, в свое время инициированная именно Румынией (Там же. Т. 2. С. 190, 933), была реализована при участии СССР – в марте 1964 г. было принято постановление о поставке в Румынию оборудования для строительства дунайского гидроузла. Электростанцию открыли в 1972 г.

4. Я несколько раз слышал в Румынии, что АРЛЮС, бывший в свое время едва ли не самой массовой общественной организацией в стране<sup>49</sup>, по существу свернул свою деятельность. Функции центрального совета АРЛЮСа ограничены функциями протокольными: прием советских деятелей культуры, приезжающих в Румынию, обмен сувенирами, иногда обмен речами. Если же говорить о работе в массах по пропаганде принципов советско-румынской дружбы, то она по существу свернута. Провинциальные отделения АРЛЮСа даже в крупных центрах фактически не существуют. Во время моего пребывания в Брашове, Констанце и Плоешти вопрос о посещении отделений АРЛЮСа даже не возникал. В свое время были закрыты три мощных очага советско-румынской дружбы: Педагогический институт русского языка и литературы имени Горького, Советско-Румынский исследовательский институт<sup>50</sup> и издательство «Русская книга». Вот уже несколько месяцев

<sup>49</sup> Румынское общество связей с СССР (АРЛЮС) было образовано по инициативе прокоммунистических сил еще осенью 1944 г., через считанные недели после разрыва Румынии с нацистской Германией. В начале 1950-х годов в обществе состояло около 300 тыс. человек, в том числе виднейшие представители творческой интеллигенции (композитор Дж. Энеску, писатель М. Садовяну). Общество включало в себя секции по отдельным специальностям (от музыкальной и театральной до медицинской) и насчитывало 462 местных отделения. 11 700 человек обучалось русскому языку в кружках, курируемых обществом (преподавали поначалу чаще всего выходцы из Бессарабии, владевшие русским языком, но довольно быстро был создан и специальный институт имени Горького для подготовки преподавателей). Вместе с тем некоторые секции общества работали формально, существовали лишь на бумаге. Техническая секция по существу не функционировала, поскольку главный партнер АРЛЮСа в СССР – Всесоюзное общество культурных связей с заграницей (ВОКС) не имело права распространять техническую литературу во избежание утечки секретной информации.

<sup>50</sup> Советско-румынский научно-исследовательский институт был создан в системе Румынской академии весной 1947 г., в условиях, когда Румыния была еще монархией, хотя коммунисты и крипто-коммунисты фактически уже обладали всей полнотой власти. Инициатором создания института был президент общества АРЛЮС известный биолог и медик академик К. Пархон (1874-1969), сблизившийся с коммунистическим движением еще в 1920-е годы, а в 1947-1952 гг. занимавший также пост председателя (спикера) Великого Национального собрания Румынии. Институт издавал 5 серий (по отдельным специальностям) своих ежеквартальных либо ежемесячных в зависимости от профиля той или иной специальной серии «Анналов» невиданным для румынских научных журналов тиражом (от 3 до 7 тыс. экземпляров), что по сути означало не только широкую пропаганду достижений советской науки (и лженауки, например, биологического учения Лысенко) в Румынии, но и внедрение в сознание интеллигенции определенных идеологических установок. В качестве приложения к «Анналам» выходили брошюры по разным специальностям. Институт имел большую библиотеку, отдел научной документации, бюро переводов, в обязанности которого среди прочего входил перевод советских учебников. В структуре института были отделы по изучению истории СССР и российско-румынских отношений. Советско-румынский институт много занимался лекционной деятельностью, имел филиалы в Клуже и Яссах. Упомянутый в записке Дангулова музей истории русско-румынских отношений (в 1960-е годы закрытый) также был структурой Советско-румынского института. В день 70-летия Сталина, 21 декабря 1949 г., в нем появился специальный сталинский зал. Юбилею Сталина была посвящена конференция, на которой читались доклады типа «Сталин – корифей мировой науки», «Военный гений Сталина». В 1950 г. институт разукрупнился, часть его функций (в частности, изучение опыта СССР в естественных науках) перешла в ведение других институтов.

Важно заметить, что на эффективности деятельности института (и вообще пропаганды советского опыта в Румынии) отрицательно сказывались серьезные (особенно при жизни

фактически не работает большая библиотека АРЛЮСа, которая по существу была центром, где собирались все, кто профессионально посвятил себя русской теме. Однако, ничто не обнаруживает так наглядно чрезвычайно деликатного положения, в котором сегодня оказался АРЛЮС, как его газета «Вяк ноу»<sup>51</sup>. В дополнение к тем мерам, которые уже приняты по закрытию учреждений АРЛЮСа, закрытие «Вяк ноу» было бы более чем демонстративным. Румынское руководство вынуждено терпеть физическое существование этой газеты. Как это ни парадоксально, газета, призванная пропагандировать принципы советско-румынской дружбы, не только не пропагандирует их, а в сущности борется с ними. Статьи советских авторов жестоко усекаются. Из статей выбрасывается все, что относится к роли Советской армии в освобождении Румынии, роли советской страны в индустриализации Румынии. Подобную операцию, как мне говорили, претерпела статья, написанная советскими композиторами для «Вяк ноу». Это сделали в редакции «Вяк ноу» и с моей статьей, хотя, зная о печальном опыте композиторов, я предупреждал редакцию не делать этого.

5. В связи с нынешним курсом румынского руководства своеобразное положение создалось и в Союзе писателей Румынии. Во главе Союза продолжает стоять Михай Бенюк. Несмотря на невзгоды в семье (болезнь жены) и заметную усталость, Бенюк продолжает держать все практические дела Союза в своих руках и судя по всему действительно работает творчески. (Одна книга стихов накануне выхода, другая – перед сдачей в набор.) Однако рядом с Бенюком два молодых секретаря, ведающих практическими делами: Ион Брад и Симион Поп. Судя по всему, оба секретаря призваны точно осуществлять линию румынского руководства в Союзе писателей. Бенюк, разумеется, понимает это и по крайней мере внешне ведет себя так, чтобы каждый его шаг был в поле зрения секретарей или кого-то из вице-председателей. Мы встречались с Бенюком трижды, однако всегда в присутствии третьего лица: первый раз в присутствии Иона Брада, второй – Михале, третий – Галана. Кстати, все мероприятия, которые проводит сегодня Союз, осуществляются в точном соответствии с духом и буквой новой линии. Выступления иностранных делегатов на фестивале Эминеску началось с речи албанского делегата и закончилось на другой день речью представителя СССР<sup>52</sup>; впрочем, за нашим делегатом был еще уругваец. Такой же порядок был принят и на фестивале поэтов, съехавшихся на празднества в честь Эминеску. В том случае, когда иностранных делегатов должен был представлять кто-то один, им неизменно был делегат Франции (речь на могиле Эминеску, речь в Илотешти, родном селе Эминеску, куда выезжали делегаты). Впрочем, этот порядок неожиданно нарушил советский поэт М. Дудин, который заявил, что привез на могилу Эминеску горсть земли с могилы Пушкина. Организаторы торжеств должны были предоставить слово советскому поэту, однако речь его румынская пресса не опубликовала. До сих пор политика Бенюка была политикой балансирования. У меня есть основание предполагать, что на собраниях творческой интеллигенции, организованных в

Сталина) перебор в получении из СССР печатной продукции, в первую очередь специальной, научной литературы, объяснявшиеся инертностью советских чиновников, их постоянными перестраховками. См.: Стыкалин А.С. Политика сталинского режима по формированию общественного мнения за рубежом (Вторая половина 40-х годов) // Авторитарные режимы в Центральной и Восточной Европе (1917-1990-е годы). М. 1999 (Центрально-европейские исследования. Выпуск 1). С.94-126.

<sup>51</sup> Кроме еженедельника «Новый век» общество выпускало и еще ряд изданий, в том числе журнал «Проблемы внешней политики» тиражом 20 тыс. экземпляров. Издательство общества АРЛЮС «Русская книга» было одним из крупнейших в Румынии. Наряду с пропагандистскими брошюрами оно издавало и художественную литературу, в том числе русскую классику.

<sup>52</sup> Вероятно, за основу был взят алфавитный порядок представления стран, чьи делегации присутствовали на торжествах.

связи с новым курсом румынского руководства, выступал и Бенюк. Как далеко пойдет он в этом новом своем качестве, покажет будущее, быть может, даже и ближайшее<sup>53</sup>.

6. Очень характерно для наших отношений с Румынией положение, в котором оказались сегодня советские женщины, жены румын. В результате жестокой чистки, которая была осуществлена в Румынии в последние год-полтора, в первую очередь были освобождены советские женщины. Уже одно это поставило их в чрезвычайно тяжелое положение. Затем последовало требование о смене гражданства и во многих случаях перерегистрация браков (браки, зарегистрированные в СССР, объявляются недействительными). О том, как обстоит дело сейчас, с известное представление дает такой факт. Перед отъездом из Румынии я беседовал с советской женщиной, женой ответственного работника румынского кино, которая в конце концов была вынуждена выехать из страны. Что вызвало это ее решение? Первый факт. Ей было предъявлено требование о смене гражданства. Она отказалась. Второй факт. Ее брак был зарегистрирован в СССР десять лет назад, год спустя у нее родилась девочка, которой сейчас около девяти. Несмотря на все это, от нее потребовали зарегистрировать брак вновь. Третий факт. Семье была предоставлена новая квартира. Прописка на всю семью была оформлена мгновенно, в том числе и на девятилетнюю дочь (дочь – румынская гражданка). Прописка советской женщины, женой диллась месяца и по существу превратилась в процедуру, глубоко оскорбляющую достоинство человека. Четвертый факт. Муж решил поступить в Высшую партийную школу и в течение полутора лет готовился к сдаче экзаменов, затем экзамены отлично сдал, однако не был принят. В райкоме ему заявили: «У тебя русская жена». Муж возмутился и пошел в ЦК. Ответ, который он получил там, был лишь по форме иным. Пятый факт. Вскоре после известной публикации газеты «Экономическая жизнь»<sup>54</sup> в Румынии распространился слух, что отношения между двумя странами могут осложниться настолько, что советские граждане будут высланы, в то время как их дети, являющиеся румынскими гражданами, будут оставлены в стране. Женщина решила взять свою дочь и выехать из Румынии, при этом ее состояние было таким, что никакие уговоры на нее уже не подействовали. В таком положении по существу находятся в Румынии сотни советских женщин.

7. Как относятся сегодня к СССР различные круги совершенного румынского общества? В течение почти двадцати лет румынский народ воспитывался в духе дружбы к советской

<sup>53</sup> В конце 1950-х годов деятельность Бенюка по руководству Союзом писателей Румынии не вызывала нареканий в Москве. Как резюмировал по итогам своей поездки в Румынию в августе-сентябре 1959 г. Борис Полевой, «чувствовалось, что Союз писателей Румынии находится в хороших руках и партийное влияние является в нем преобладающим, хотя, разумеется, эта партийная линия и встречает некоторое скрытое сопротивление у отдельных интеллигентов» (Записка Б. Полевого в Иностранную комиссию СП СССР. РГАЛИ. Ф. 631. Оп. 26. Д. 2423. Л.2). В начале 1957 г., посетив по поручению Георгию-Дежа соседнюю Венгрию, Бенюк пытался должным образом влиять на венгерских писателей, в основной своей массе не принявших советского военного вмешательства. См.: Бенюк М. По возвращении из Венгрии // Иностранная литература, 1957. № 2. См. также запись беседы посетившего Румынию в феврале 1957 г. венгерского писателя и общественного деятеля Петер Вереша (в 1940-е годы лидера национальной крестьянской партии, в 1946-1948 гг. министра обороны): Arhivele Naționale Istorice Centrale (București). Fond C.C. al P.C.R., Cancelarie, dosar nr. 76/1957, f.5-9.

В середине 1960-х гг., при Н. Чаушеску, на первую роль в руководстве Союза писателей выдвигается Захария Станку (1902-1974), проводивший официальную линию партии и вместе с тем иногда, в частности, во время чехословацкого кризиса 1968 г., старавшийся смягчить ее негативное воздействие на состояние отношений писателей двух стран. См. отчет о поездке в Румынию делегации советских писателей в октябре 1968 г.: РГАЛИ. Ф. 631. Оп. 27. Д. 573.

<sup>54</sup> Не ясно, о какой конкретной публикации идет речь.

стране. Идея дружбы была тем более действенна, что она опиралась на рост благосостояния народа. Новый курс румынской политики воспринимается широкими кругами народа как курс, который противостоит как раз той линии страны, которая привела народ к росту благосостояния. Все ухищрения пропаганды не могли убедить румын в обратном. Народ этой линии не понимает. Больше того, в народе имеются и известные настроения протеста против нового курса. Эти настроения особенно сильны в тех кругах румынского общества, которые относительно независимы от современной румынской конъюнктуры и прежде всего крупные ученые. Я беседовал с академиком Йоргу Иорданом, Александром Росетти, Виктором Ефтимiu. Штефаном Николау, которых знал по прежней работе в Румынии, как активных деятелей АРЛЮСа<sup>55</sup>. Большинство их сегодня исповедуют свои прежние взгляды, и, как мне показалось, не намерены от них отказываться. Разумеется, в Румынии есть элементы, которые сегодня прямо выступают против дружбы с советской страной. Кто это? Прежде всего это большие и малые хозяева, потерявшие в результате социальной революции свою собственность и мечтающие теперь ее вернуть. Это – бывшие кулаки в деревне, торговцы и ремесленники в городе. Характерно, что известное выступление газеты «Экономическая жизнь» сопровождалось требованием о роспуске колхозов в деревне и упорными слухами о том, что торговцам будут возвращены их магазины и лавки, а врачам – частная практика. Во всем, что касается открытых нападок на СССР, у этих больших и малых хозяев есть своеобразные союзники в лице таких, как Н. Морару и М. Новиков, которые, стараясь замолить свои прежние «грехи», (и один, и другой – авторы многочисленных статей об СССР), бессовестно клеветают на Советскую страну<sup>56</sup>. Однако, очень важно не переоценить реальной силы и влияния на массы антисоветских элементов, действующих сегодня в Румынии, и сделать все, чтобы сблизить в народе хорошее отношение к СССР. Здесь наверняка имеются у нас немалые возможности.

8. Нынешний курс румынского руководства обозначился тем определеннее, что ему сопутствовали некоторые факторы политического и экономического характера. Осуществление этого курса сопровождалось заметным усилением националистических настроений. Из всех румынских учреждений, имеющих важное политико-государственное значение, вышибались не румыны; в многонациональном румынском государстве, где огромный процент населения составляют венгры, немцы, русские и другие национальности, это было особенно заметно. Чистка началась с русских, при этом за бортом оказались лица, чьи заслуги перед республикой были общеизвестны (Федор Руденко, например, многолетний узник Дофтаны, бывший в первые годы послом в Югославии и Китае), однако потом перебралась на представителей других национальностей. Закрытие венгерского университета в Клуже, имевшего многолетнюю историю и сыгравшего заметную роль в становлении венгерской национальной культуры – одно из звеньев этой цепи<sup>57</sup>. Чистка, которая с большей или меньшей силой свирепствует по сей день (одно из последних мероприятий правительства – освобождение русских из министерства иностранных дел),

<sup>55</sup> Й. Иордан (1888-1986), А. Росетти (1895-1990) – румынские ученые-филологи, академики. В. Ефтимiu (1889-1972) – известный писатель, драматург, критик старшего поколения. Академик. Ш. Николау (1896-1967) – медик, академик.

<sup>56</sup> Для понимания настроений румынской партийной и творческой элиты показательны, что оба упомянутых Дангуловым литератора – ветераны подпольного коммунистического движения в 1930-е – начале 1940-х годов. Михай Новиков – уроженец Одессы, имевший русские корни. Будучи политическим узником тюрьмы в Дофтаны, упомянутой и в записке Дангулова, оставил воспоминания.

<sup>57</sup> Речь идет о закрытии в 1959 г. венгерского университета в Клуже как самостоятельного учебного заведения. Преподавание на венгерском языке в университете и других вузах Клужа (и ряда других городов Трансильвании) продолжалось.



сопровождается выпуском невиданного количества книг, фильмов, посвященных различным датам и именам, при этом румынская история грубо препарируется и нередко преподносится в шовинистическом аспекте. По существу этим же целям призваны служить и экономические успехи Румынии. Народу внушается мысль, что Румыния добилась этих успехов сама, при этом ее большие и малые соседи и, прежде всего СССР, не только не помогали ей, но нередко ей препятствовали, пытаясь низвести Румынию до уровня «аграрного придатка», а если что-то и делали, то в сугубо корыстных целях. Всячески высмеивается мысль, что СССР помогал Румынии бескорыстно. У меня был любопытный разговор с румынскими инженерами на химическом комбинате в Новодаре. Я спросил инженеров: в какой мере строительство комбината помогает решить проблему удобрений румынских полей. Мне сказали, что после создания комбината Румыния сделала решающий шаг на пути к этой цели. «Кто строил комбинат?» – спросил я. Мне сказали: «Инженеры СССР». – Откуда идет сырье для комбината? – Мне ответили: «Из СССР, с Кольского полуострова». Я заметил тогда инженерам: «Если СССР, для которого проблема химизации сельского хозяйства является и сегодня проблемой номер один, помог Румынии построить комбинат и решить проблему удобрений, при этом снабжает комбинат сырьем, доставляя его с Кольского полуострова, какие еще примеры нужны, чтобы доказать его бескорыстие?» Инженеры должны были согласиться, что это именно так, но то, что очевидно для людей рядовых, попирается руководством.

9. Иностранные литераторы, собравшиеся на юбилей Эминеску, не без любопытства наблюдавшие за тем, что сегодня происходит в Румынии, нередко спрашивали друг друга: «На кого равняется сегодняшняя Румыния, куда она идет?». Внешние признаки кажутся противоречивыми: более чем недружелюбная позиция по отношению к СССР и странам народной демократии<sup>58</sup>, дружба с Югославией, нескрываемые симпатии к Китаю и Албании, широкое развитие не только экономических, но культурных, больше того – духовных контактов с США, Великобританией и особенно Францией. Какой вывод можно сделать из всего этого? В самом деле, как складываются у Румынии отношения с теми странами, которые мы упомянули выше, и может ли речь идти об ориентации Румынии на эти страны? Все, с кем я говорил в Румынии, особенно интеллигенция, подчеркивали, что им глубоко враждебна линия китайского руководства по вопросам сосуществования, по вопросам войны и мира. Даже такой человек, как Н. Морару, который всячески распространялся на тему о том, как верна линия румынского руководства<sup>59</sup>, заявил, что Румыния не согласна с Китаем по главным пунктам его разногласий с СССР. Однако тот же Морару, заявив о несогласии с Китаем, эмоционально был не на стороне СССР, а на стороне Китая. Это характерно. Видимо, в нынешний острый момент советско-румынских отношений Румыния из тактических соображений ищет поддержки Китая, при этом ведет себя достаточно осторожно, не рискуя обнародовать свое мнение по вопросу советско-китайских разногласий. Встать на сторону Китая – значит войти в конфликт с собственным народом, в частности, интеллигенцией. Заявить о своем несогласии с Китаем – значит отказаться от известных возможностей тактической игры.

Я был в Румынии в момент встречи румынского руководства с Броз Тито в Тимишоаре. Эта встреча вызвала живой интерес в разных кругах румынского общества. Одни утверждали, что миссия Тито, как это имело место во время поездки Дежа в Югославию<sup>60</sup>,

<sup>58</sup> Ситуация была более сложной. В своей политике в отношении европейских социалистических стран руководство Румынии исходило из заинтересованности в поощрении центробежных тенденций в социалистическом содружестве и видело своих естественных союзников в тех силах, которые в том или ином плане дистанцировались от Москвы. Определенные надежды такого рода связывались ими в 1968 г. с «Пражской весной».

<sup>59</sup> Эту позицию он афишировал и позже, во время встреч с советской писательской делегацией осенью 1968 г. См. отчет делегации: РГАЛИ. Ф. 631. Оп. 27. Д. 573.

<sup>60</sup> Вероятно, речь идет о поездке, состоявшейся весной 1964 г.

является миссией посредника между Румынией и Западом, при этом соответствующие шаги Тито стали тем более увереннее, что Румыния встала на югославский путь. Другие, наоборот, не отрицая того, что Тито выполняет роль посредника, утверждали, что это посредничество между Румынией и СССР, откуда Тито теперь возвращался<sup>61</sup>. Следует отметить, что улучшение отношений с Югославией, приветствовавшееся всем народом<sup>62</sup>, в настоящее время настораживает румынскую общественность по той простой причине, что оно совпало с ухудшением отношений с СССР. Трудно сказать, в какой мере эти подозрения основательны, но люди, не искушенные в политике, эти два явления связывают.

Кстати, улучшение отношений Румынии с Западом, наметившееся до поездки Дежа в Югославию, и, быть может, никакого отношения к этой поездке не имеющее, в народе связывается с этой поездкой. Так или иначе, а усилия Румынии, направленные к улучшению отношений с Западом, все заметнее. Очевидно, дело не ограничивается новыми торговыми и культурными соглашениями. Много делается, чтобы привлечь из Европы поток туристов. В течение недели я прожил на черноморском курорте Румынии в Мамайе, близ Констанцы. Курорт полон туристами с Запада. Я жил в отеле, который заселен туристами из скандинавских стран. По такому же принципу (общность языка) заселены пятнадцать других гостиниц Мамайи. Чтобы стимулировать приток туристов, Румыния установила льготный курс и значительно облегчила оформление въезда в страну (въезд оформляется непосредственно на границе). Кстати, близ Констанцы введен в эксплуатацию огромный международный аэропорт и, таким образом, черноморское побережье Румынии связано с важнейшими центрами непосредственно.

Все, с кем мне приходилось говорить в Румынии, в том числе, с теми, чьи беседы со мной были явно инспирированы сверху (Морару, Станку<sup>63</sup>), в общем были озабочены тем, как отнесется СССР к этой новой румынской политике<sup>64</sup>. Как мне кажется, эта проблема не в шутку тревожит румынское руководство. В Румынии не могут не понимать, что новый курс, принятый в последние годы, ведется без учета ее интересов, ее экономического, географического и всякого иного положения.

С. Дангулов

Российский государственный архив литературы и искусства (РГАЛИ). Ф. 631. Оп. 25. Д. 2485. Л. 3-13.

<sup>61</sup> И. Броз Тито побывал с краткосрочным неофициальным визитом в СССР в июне 1964 г. (8-9 июня по пути из Финляндии в Югославию он заехал в Ленинград, где встретился с Н.С. Хрущевым).

<sup>62</sup> Надо иметь также в виду, что в сравнении с соседней Венгрией, где партийный лидер М. Ракоши играл первую скрипку в инициированной Сталиным в 1948 г. антиюгославской кампании, организовав в 1949 г. процесс по делу Л. Райка, Георгиу-Деж, хотя и подчинялся блоковой дисциплине, все же проявил несколько меньше активности в травле руководства СКЮ, что позитивно сказалось на готовности югославы к сближению с Румынией в 1955-1956 гг. Показательно в этой связи, что в июне 1956 г., чтобы не встречаться с Ракоши, Тито ездил в СССР не через Венгрию, а более длинным путем, через Румынию. Из румынской литературы см.: Constantiniu F., Pop A. Schisma român și declanșarea conflictului sovieto-iugoslav (1948-1950). București, 2007.

<sup>63</sup> См. записи некоторых бесед: РГАЛИ. Ф. 631. Оп. 26. Д. 2485. Л. 14-28.

<sup>64</sup> Осенью 1968 г. З. Станку, руководивший румынским союзом писателей, также при встречах с советской писательской делегацией проявил озабоченность тем, чтобы не произошло слишком резкого ухудшения советско-румынских отношений (См.: Там же. Ф. 631. Оп. 27. Д. 573).

MARCO CUGNO, *Mihai Eminescu: nel laboratorio di «Luceafărul»*, Edizioni dell'Orso, Alessandria, 2006, 261 p., ISBN 88-7694-710-8 978-88-7694-710-0

Cet ouvrage dérivé de la pratique pédagogique assidûment développée au long des décennies par son auteur, en tant que professeur de langue et littérature roumaines à la Faculté des Langues et Littératures Étrangères de l'Université de Turin, fait l'articulation bien nécessaire à tout étude philologique de la bonne tradition classique, celle du texte et de son commentaire.

Le poème *Luceafărul* de Mihai Eminescu, en dépit des nuances de contestation plus ou moins récentes, se confirme comme le repère par excellence de l'image culturelle de la littérature roumaine dans le monde et se voit soumis – historiquement et génétiquement – à l'analyse la plus minutieuse, vers par vers et variante par variante, un processus d'élaboration mettant en valeur la lecture et anoblissant de l'apport fourni par l'appareil critique le texte proprement dit.

En observant la tradition culturelle des textes commentés, on doit souligner le caractère argumentatif sur la valeur des ouvrages ou des fragments non suffisamment connus d'habitude au niveau des détails, mais qui furent imposés comme une source *a priori* d'admiration. La conséquence périlleuse de cette autorité théoriquement incontestable se traduit dans l'entêtement presque instinctif du lecteur de s'en montrer difficile à convaincre dans ses ressorts intimes. Cela est le moment où l'habileté et le prestige du commentateur interviennent salutairement. De son exercice inébranlable de s'approcher du texte dépend la valeur consciente donné au texte par le lecteur.

Ce n'est pas un mot pris au hasard que Marco Cugno utilise dans le titre, le «laboratorio» (fr. «laboratoire») décrivant de la manière la plus exacte le travail systématique où s'englobent des éléments indispensables d'histoire littéraire (le parcours diachronique, l'évolution quantitative et la relevance des éditions, dès celle établie par Maiorescu, en 1884, comptant 61 poésies, jusqu'à l'édition intégrale en plusieurs volumes des manuscrits, initiée en 1939 et girée par Perpessicius), la réception critique au fil du temps, passant en revue les contributions essentielles de G. Calinescu, Tudor Vianu, G. Ibraileanu, I. Negoitescu (et n'oubliant même pas celle plus récente de Mircea Cartarescu), le va-et-vient de l'exégèse, parmi les créations anthumes et posthumes d'Eminescu, en quête des arguments solides pour leur valorisation. La même porte du «laboratoire» reste également ouverte aux directions d'étude centrées sur l'analyse des mythes (celui d'Hypérion), le rapport d'influence et le processus de

réélaboration qui se trouvent entre les contes populaires reproduits par R. Kunisch, *La fille sans corps*, *La fille dans le jardin d'or*, et le poème d'Eminescu.

Le comble de l'effort de la science philologique démontrée par l'auteur travaillant dans son «laboratoire» ou, sans avoir aucune intention d'exagérer, la pièce d'orfèvrerie du livre c'est le commentaire pas-à-pas, en six «séquences», de *Luceafărul*. Ainsi l'œuvre d'autorité dévoile-t-elle sa richesse de significations et confirme son prestige. Dans l'exercice d'une méthode sous l'action de laquelle ils sont tombés les livres qui composent la bibliothèque universelle de l'humanité, le poème d'Eminescu s'intègre pleinement. Comme la *Divine comédie* de Dante, par exemple, il propose toute une histoire derrière chaque vers ou chaque strophe. Son décryptage revient à l'art du commentateur, ce guide doué du savoir, du talent et de la perspicacité, par la forêt parfois interdite de la structure poétique.

Du 5 juin 2012, Marco Cugno est devenu une figure de la mémoire de ceux qui avaient eu la chance de l'avoir connu. Pour la littérature roumaine, il avait fait avec de la passion intellectuelle ce que parfois les indigènes font comme un acte d'obligation ou par le désir de se promouvoir eux-mêmes en Occident, sous le prétexte de la promotion des œuvres nationales. En contraste avec ceux-ci, Marco Cugno s'était dédié pendant des décennies aux anthologies et aux traductions, au travail laborieux et surtout généreux qui met l'œuvre au premier plan et laisse dans l'ombre le transmetteur. Notons par conséquent: *Anthologies – Poesia romana d'avanguardia: testi e manifesti da Urmuz a Ion Caraion*, en collaboration avec Marin Mincu, Feltrinelli economica, Milano, 1980; *Folclore letterario romeno: antologia di testi*, en collaboration avec Dumitru Losonti, Regione Piemonte, Torino, 1981; *Nuovi poeti romeni*, en collaboration avec Marin Mincu, Vallecchi Editore, Firenze, 1986; *La poesia romana del Novecento*, studio introduttivo, antologia, traduzione e note di Marco Cugno, Edizioni dell'Orso, Alessandria, 1996 (ed. 2, révisée et corrigée, Edizioni dell'Orso, Alessandria, 2008); Traductions – Marin Sorescu, *80 poesie*, Ed. Eminescu, Bucarest, 1972; Tudor Arghezi, *Accordi di parole: poesie, 1927-1967*, Einaudi, Torino, 1972; Zaharia Stancu, *Quanto ti ho amato*, Mursia, Milano, 1974; Marin Sorescu, *Giona: tragedia in quattro quadri*, Napoli, Amministrazione provinciale di Napoli, Assessorato ai problemi della gioventù, 1980; Lucian Blaga, *Trilogia della cultura. Lo spazio mioritico*, en collaboration avec Riccardo Busetto, Edizioni dell'Orso, Alessandria, 1994; Norman Manea, *Ottobre, ore otto*, Serra e Riva, Milano, 1990; *idem, Un paradiso forzato*, Feltrinelli, Milano, 1994; *idem, Clown. Il dittatore e l'artista*, Il saggiatore, Milano, 1995; *idem, La busta nera*, Baldini&Castoldi, Milano, 1999; *idem, Il ritorno dell'huligano: una vita*, Il saggiatore, Milano, 2004; *idem, La quinta impossibilità. Scrittura ed' esilio*, Il saggiatore, Milano, 2006; *idem, Felicità obbligatoria*, en collaboration avec Luisa Valmarin, Il saggiatore, Milano, 2008; *idem, Il rifugio magico*, Il saggiatore, Milano, 2011.

Cristina Balinte

ILIA ILF, EVGHENI PETROV, *America fără etaje*, translated and notes by Ana-Maria Brezuleanu, Polirom, 2010, 472 p., ISBN 978-973-46-1742-5

The authors of the two already well known novels, *The Twelve Chairs* and *The Golden Calf* undertake, in the mid '30s, a trip to America. The result is an extended reportage of over four hundred pages where, with acuteness and humor, various aspects of American life are caught: from the huge highways, gigantesque dams till the image of the sleepy towns, almost identical one to another strung in this never ending space of *The States* which Ilf and Petrov are crossing accompanied by Mr. And Mrs. Adams, a quite burlesque couple, in a grey Ford bought especially for this occasion. Besides, they will also meet the character who is behind the Ford's label, a very good occasion for a portrait sketch and for some economic and social considerations upon this controversial figure. The authors also encounter other celebrities like, for example, Hemingway, and with the help on his father in law, they manage to see even the electric chair, really fascinating for some Soviet citizens coming directly from the bulges of the humanism of Stalinist origins. But what is really remarkable in this reportage, considered by most critics as exemplary, is the sensation of immensity, almost never noticed as such through words, the plenitude of a dynamic existence, oriented towards self accomplishment, where failure (see the figures of wandering unemployed persons, etc.) does not go along well with the weariness, where people, even if today do not have a pence in their pockets, still believe in their chance. Of course, the speech's turn gains sometimes the aspect of a novel, there are enough memorable scenes, characters caught in a glimpse but who remain in the reader's memory without any special effort. The comparison, sometimes refined, other times almost manifestly sarcastic between the two political systems, the American and the Soviet one, contributes, in many pages, to the book's inner charm. But who expects the overflowing verve of Ilf and Petrov's two previous novels, may be disappointed, I would like to say unjustly disappointed because if the novels seems to lack in one direction, they are surely gaining in another. *American Road Trip* is, without doubt, a success in its genre, without being really memorable from a classical point of view, as it seems to some of its critics. It is a text apparently without constraints, even brisk, but between the lines one can permanently perceive, insinuatingly, the cold shadow of censorship. But it is, nevertheless, a good occasion of completing our knowledge about their works, the two writers remaining, essentially, the fathers of the unmatched Ostap Bender. We must also underline the quality of Ana Maria Brezuleanu's translation which gives the reader the opportunity of a fluent reading, without any obstacles in the text, maintaining the color and material of Ilf and Petrov's wonderful literary works.

*Cristina Deutsch*

VLADIMIR MAKANIN, *Spaima*, translated and notes by Ana-Maria Brezuleanu, Polirom, 2008, 400 p., ISBN 978-973-46-0901-7

Subtitled “Satirmen and Lunar Women”, this second novel of Vladimir Makanin, printed by Polirom Publishing House, in an excellent translation signed by Ana-Maria Brezuleanu, seems, at a first reading, a funambulistic sexual route of a super potent old man who performs inside the paramours “nymphs” of newly enriched in a little resort near Moscow. Perceived by some critics as “an asymmetric reply to Nabokov’s *Lolita*”, the novel has a greater openness and, if we desire to find other lineages, we could find more a reminiscence of Bulgakov’s febrile adventure in *The Master and Margarita*. This from a stylistic point of view also, because we are able to encounter in here the same type of unleashed humor that reaches auto annihilation, the bitter cheerfulness of the one that has nothing to lose anymore.

It is not casual that the author places, in the opening of the book, two mottos, one in which he comments Watteau’s painting, *Nymph and Satyr*, by asking a question: Who is in fact the frightened one? To whom belongs the fear? The second motto refers to a 1993 press issue regarding the conflict between Eltsin and the Parliament: near the tanks which were firing against the Parliament building, some old men, around fifty, one hundred, two hundreds of “grey heads” showed up, standing still and looking. And when one of them had been asked why was he in here, he responded: “I was scared.” We could think that they were veterans from the World War II as, without doubt, many of them were. That they had been scared once, long time ago, and since then fear was haunting them, forcing these persons, from time to time, to come and look. And what they should see with their blind eyes? What should greybeard Alabin see in the darkness of his holiday village? The future? The past? A present where he is not able to perceive himself, if not seen from outside? Alone in the world, if we are ignoring the nephew Olejka, a little moon-struck, the old satir(man) walks about a... new Russia. A world that is being born and whose face is, like always, the chaos only. And which, in fact, is not even a new Russia, but only a new Power. So, “it is about fear only. Nothing special.” A way, maybe efficient, of contrasting fear could be the humor. Is it the satyr capable of extinguish the fear of the nymph taking it upon himself? If the answer is positive, this means that Makanin succeeded in his literary enterprise.

*Cristina Deutsch*

DAVIDE ASTORI, *La "Vita di Bertoldo" di Giulio Cesare Croce nella versione del manoscritto n. 328 (230) del Fondo Zabelin 45641 del Museo storico di Mosca*. Timișoara, Brumar, 2011, 390 p., ISBN 978-973-602-646-1

Ideato come un'accurata e seria edizione critica sul testo *La vita di Bertoldo di Giulio Cesare Croce* e strutturato sulle richieste della ricerca accademica, partendo, in realtà, dalla tesi di dottorato di Davide Astori, "questo libro ha avuto un destino particolare e molto europeo", afferma Thomas Krefeld nella prefazione, un lavoro per niente semplice che ha coinvolto "diverse biblioteche e sedi universitarie, diverse tradizioni accademiche e infine diverse vie di scambio culturale che hanno portato l'autore – come porteranno il lettore – dal centro dell'occidente al suo margine orientale".

Nella divisione della ricerca si distinguono tre parti, ognuna d'esse interessante forse non solo per il lettore specializzato, ma anche semplicemente per il lettore che potrebbe leggere la storia e la "vita" di un manoscritto in una maniera dinamica ed interessante. Le prime due parti sono dedicate allo studio del testo, in tutti i suoi aspetti, mentre l'ultima è, in realtà, una trascrizione del manoscritto sia in italiano (la versione tratta dall'edizione critica di Camporesi), sia nella traduzione rumena. Il primo capitolo tratta della "traduzione rumena e la sua fonte", partendo dalla minuziosa biografia di Giulio Cesare Croce, passando alla "nascita di Bertoldo e delle sue versioni" per poi analizzare tutti gli aspetti tecnici legati al manoscritto.

Nella seconda parte, con il secondo capitolo, si passa all'analisi linguistica, considerandosi che "per lo più fedele all'italiano, il lessico del rumeno, per carenza di terminologia, o anche per difficoltà di trovare l'equivalente esatto nel momento della traduzione, è reso a volte con locuzioni di valore affine, presentando fra l'altro casi di banalizzazione e di rispecificazione semantica. Fenomeno a parte, che merita maggior impegno di commento, sono gli errori di traduzione, i fraintendimenti e la resa dei nomi propri". L'autore della ricerca si occupa, di conseguenza, di tutti i dettagli che possono arricchire il testo italiano e la sua traduzione rumena, dai "calchi e prestiti e italianismi in genere" fino alle "espressioni idiomatiche, modi di dire e proverbi", arrivando persino a elementi specializzati di grammatica.

Dopo le conclusioni e un'ampia bibliografia, segue, però, la parte più attraente di tutto il libro, il materiale che ha fruttato e che giustifica pienamente l'impegno scientifico minuzioso di Davide Astori: il testo del manoscritto n. 328 insieme all'originale italiano. Il testo italiano si può leggere senza mai saziarsi, essendo sempre attuale e pieno di saggezza, mentre la traduzione rumena porta al lettore un qualcosa in più, una localizzazione geografica specifica alla Moldavia di un settecento ancora rimasto però nella medioevalità: "Bertoldo. Non si può combattere contra più forti di sè. Re. Non temere che alcuno ti faccia oltraggio.

Bertoldo. Al buon confortatore non duole il capo.” / “Bertoldu: Cu greu este cineva sa se lovasca in virvul acului. Imparatul: Nu te teme ca ti-a face ceva vreun rau. Bertoldu: Pe barbatul bun nu-l doare capul”.

L'impresa, per niente facile, di Davide Astori nel suo “La Vita di Bertoldo di Giulio Cesare Croce” è, da più punti di vista, preziosa e fa nascere nel lettore il desiderio di approfondire le possibilità offerte dai due testi, cercando non solo legami linguistici e culturali, ma anche nuove possibili interpretazioni dei profondi sensi filosofici del originale italiano di Bertoldo che si arricchiscono grazie a questa traduzione inedita, “un testo moldavo di quale mettevamo addirittura in dubbio l'esistenza”.

*Cristina Deutsch*





**ISSN 0256 – 7245**  
**SYNTHESIS, XXXIX, P. 1–102, BUCAREST, 2012**